86e mille.

PIERRE BENOIT

LE PUITS DE JACOB

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

LE PUITS DE JACOB

DU MÊME AUTEUR :

Diadumène, poèmes.

Kœnigsmark, roman.

L'Atlantide, roman.

Pour Don Carlos, roman.

Les Suppliantes, poèmes.

Le Lac Salé, roman.

La Chaussée des Géants, roman.

L'Oublié, roman.

Mademoiselle de la Ferté, roman.

La Châtelaine du Liban, roman.

A PARAITRE :

Alberte, roman.

PIERRE BENOIT

LE PUITS DE JACOB

ROMAN

Puis-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
BÉRÉNICE.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage

400 exemplaires sur Papier de Hollande
numérotés à la presse
de 1 à 400

700 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse
de 1 à 700

L'Edition originale a été tirée sur Papier Alfa



A LUCIEN DUBECH.

LE PUITS DE JACOB

CHAPITRE PREMIER

A Balata, faubourg méridional de Constantinople et l'un des plus misérables ghettos européens, naquit vers 1896 une fillette du nom d'Agar Mosés. — Elle était la dernière de sept enfants. La même année, elle perdit son père. — Il s'était approché imprudemment, au moment des massacres, des cadavres arméniens qui gisaient dans la rue. Un coup de fusil anonyme, comme il en sort un peu de partout au cours d'une émeute, l'abattit sur un de ces corps mutilés.

Les quatre aînés de la famille se débrouillaient déjà à peu près. La minable communauté juive de Balata vint en aide à la mère et aux trois plus jeunes enfants, qui étaient des filles. Agar et l'avant-dernière, Sarah, fréquentèrent l'école grecque du Fanar. Puis, Sarah étant morte d'une de ces épidémies

levantines mal définies, Agar continua d'aller seule à l'école. Là, elle commença à se rendre compte que, si déshéritées que fussent les petites filles parmi lesquelles elle grandissait, elles trouvaient encore le moyen de la considérer comme un objet d'opprobre. Avant de connaître les vicissitudes de la tragique et sombre race dans laquelle l'avait fait naître la destinée, elle eut toutes les occasions de se les imaginer. Des meurtrissures aussi précoces eurent sur son âme leur répercussion naturelle. Ce qu'il pouvait y avoir de spontanéité s'en trouva bien vite desséché. Cette mince fleur se recroquevilla. Mais, en même temps, un besoin amer et forcené de jouissances terrestres s'emparait de cette enfant en guenilles qui trottinait sans bruit, par les soirs de pluie et de neige, le long de l'eau brune et clapotante de la Corne d'Or. Mornes hivers de Constantinople! Horreur indicible de la boue orientale, lorsque le vent de la mer Noire secoue comme autant de haillons les hideuses masures des quartiers populeux de Stamboul. Tant de misère ténébreuse donne son paroxysme de lumière au moindre éclair qui troue la nuit. Dans une de ces familles israélites où elle était invitée, quelquefois, à venir fêter le sabbat, la petite Agar se prenait à rêver voluptueusement devant le morceau

de soie violette frangée d'or qui servait de gaine à la Thora. Elle n'en apercevait ni les trous ni les taches. Une fois, elle s'enhardit jusqu'à y toucher. Elle pâlit au contact de l'étoffe moirée. Pouvoir être un jour vêtue d'un tissu aussi magnifique que celui dont s'enveloppait le Livre Saint! Elle ne fit part à personne de cette pensée monstrueuse, non par peur d'être battue, mais par crainte d'être raillée.

Sans grandes difficultés, elle était devenue la première de sa classe. On ne l'en félicitait pas. La maîtresse se servait d'elle pour faire honte aux autres enfants de se laisser ainsi distancer par une petite pauvresse, une petite réprouvée. Elles-mêmes, elles étaient, ces fillettes grecques, ces fillettes arméniennes, bien bas de par leurs origines sur les échelons de la misère. Mais elles paraissaient presque riches à côté d'Agar. Certaines pouvaient se vanter d'avoir porté quelquefois des robes faites pour elles... Qui pouvait dire, au contraire, la provenance des loques sans nom sous lesquelles la petite juive s'avançait dans l'existence?

La première de sa classe! L'écriture, la lecture, l'arithmétique; un peu d'histoire sainte aussi — cela, c'était la passion d'Agar. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi son ori-

gine la faisait honnir de ses camarades, puisqu'elle descendait d'une race dont on leur apprenait les fastes, alors que l'histoire de leur pays à elles était à peu près négligée. La destinée tour à tour étincelante et lugubre du peuple de Dieu surexcitait, exaltait son imagination. L'épisode de la femme dont elle portait le nom, abandonnée sur l'ordre de l'Eternel dans le désert, l'emplissait de l'idée que la vie terrestre n'est tout entière qu'injustice. Mais presque aussitôt, la magique aventure d'Esther venait corriger cette iniquité par l'évocation de brèves et éblouissantes perspectives. Les oripeaux qui enveloppaient la Thora l'aidaient à imaginer les atours dans lesquels la nièce de Mardochée fut présentée au Roi des Rois. Quel coup au cœur elle avait dû sentir, cette Esther, en voyant le sceptre d'or descendre lentement sur sa tête! N'était-il pas fou d'espérer seulement qu'un jour, quelque chose de semblable pourrait avoir lieu pour elle, Agar? En attendant, dans la petite tour de Babel qu'était son école, elle avait, sans s'en être aperçu, appris cinq langues, ce qui devait lui être l'appui le plus efficace, vu le genre d'existence que les événements allaient l'appeler à mener.

Sa mère était morte de privations, tout de suite après la petite sœur Sarah. Son autre

sœur avait disparu; les frères aussi. Agar restait seule au monde. Mais cette solitude modifiait si peu sa vie que ce fut à peine, le jour où elle se fit totale, si elle s'en rendit compte. Elle gagnait maintenant, chez une blanchisseuse du Fanar, de quoi subsister, couchant la nuit dans la boutique, entre les cordes qui ployaient dans l'ombre sous l'humide linge blême dont elle avait la garde. Elle était vêtue à peu près convenablement, mais, à treize ans, elle n'avait jamais eu encore une robe neuve.

A quelque temps de là, un événement se produisit dans sa vie. Elle franchit le pont de Galata et s'en vint habiter Péra.

Ce fut de la façon la plus humble qu'elle fit son entrée dans le grand caravansérail levantin. A la lumière de morceaux de bougies récoltés chez sa blanchisseuse, elle s'était ingéniée à apprendre, seule, la nuit venue, un peu de couture. Ce genre de travail, elle jugeait qu'il était la meilleure manière d'arriver à pénétrer un jour dans l'univers merveilleux plein du scintillement des brocarts d'Esther et des velours de la Thora. Elle parvint à faire admettre ses services chez une couturière du quartier du Tunnel. Il y avait là une demi-douzaine d'ouvrières. Agar, la plus jeune, et la dernière venue, ne faisait que les courses.

La nuit, là aussi, elle restait en sentinelle, couchant sur un grabat, entre deux portes. Lorsque tout le monde était parti, et que le silence régnait dans l'immeuble, elle se relevait, allumait le gaz et faisait de nouveau courir sa chère aiguille. Dans un vieux journal, elle s'ingéniait à découper les patrons de somptuosités imaginaires. Une ou deux fois par mois, lorsque la vanité de son effort l'épouvantait, elle se laissait entraîner à sortir par ses camarades, toutes fillettes fort débrouillardes, et dont on pouvait croire que la plupart étaient déjà en assez bons termes avec le loup. Sa malchance voulut qu'un soir, rentrant seule, elle tombât au milieu d'une rixe qui finit en rafle. Elle fit la connaissance du poste de police turc, le *Caracol*. Le secrétaire du commissaire, jeune homme des plus avantageux, ne la laissa pas longtemps moisir au violon. Nulle rançon ne parut à Agar au-dessous du prix de sa liberté reconquise. Et d'ailleurs, comment eût-elle pu poser ses conditions, discuter d'égale à égal, avec ce seigneur aussi comminatoire que galant? Quand elle quitta le poste, sous la pluie de la nuit, les membres brisés, le cœur engourdi d'une tristesse résignée et morne, elle regagna en une marche chancelante sa soupente, et, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube vinssent errer sur les

vitres grises, elle se consola avec ses chiffons.

Quelques jours plus tard, elle eut à livrer une robe de soirée au Péra Palace. Sa patronne lui avait recommandé à la fois d'être très polie et de ne laisser la marchandise que contre paiement des trente-cinq livres dues. La cliente était une chanteuse qui connaissait des succès flatteurs dans un café-concert de la place du Taxim. Agar pénétra avec son carton dans le hall de l'hôtel. Elle resta éblouie de ce luxe, de ces dorures, de ces plantes vertes, de ces vieux messieurs somptueux effondrés dans des fauteuils de cuir, de ces jeunes gens pleins de morgue qui, juchés sur de hauts tabourets, suçaient avec des pailles des boissons aux couleurs plus belles que les velours de la Thora. Au même instant, elle se sentait saisir par le bras : c'était le portier qui venait l'informer avec rudesse qu'il y avait une entrée spéciale pour les fournisseurs.

Sur le palier où s'ouvrait la porte de la cliente, elle attendit, son carton ouvert à côté d'elle. La femme de chambre, à qui elle avait confié la robe, reparut.

— Madame veut te parler.

Agar entra et resta clouée sur le seuil. La robe, elle venait de la recevoir, lancée à toute volée, en pleine figure.

— C'est cela que tu m'apportes, petite sotte?

C'est cela que ta patronne n'a pas honte de m'envoyer? Reprends cette horreur, et bien vite! Est-ce que c'est du travail?

La fillette ne s'était pas décontenancée. D'un coup d'œil rapide, elle avait examiné l'ouvrage. Elle se rendit compte des petites malfaçons qui venaient de mettre la chanteuse hors d'elle-même.

— Madame a raison — fit-elle, sur le ton le plus posé. — Mais ce n'est pas grand'chose. Si madame m'y autorise, je peux, tout de suite, arranger...

Son calme, son air tranquille et modeste firent impression sur la jeune femme. Elle se radoucit.

— Comment, toi, tu sauras? Quel âge as-tu donc? Quatorze ans, peut-être.

— Quinze ans, madame.

— Comment t'appelles-tu?

— Agar Mosès.

— Ah! Agar Mosès. Et moi, sais-tu comment je m'appelle?

— Oui. Madame Lina de Marville.

— Cela, c'est mon nom d'emprunt. Mon vrai nom est Rachel Bernheim. Comprends-tu?

Pour la première fois depuis qu'elle y avait pénétré, Agar osa regarder en détail l'appartement de sa coreligionnaire. Si banal qu'il fût, jamais elle ne s'était avisée d'un tel con-

fort, d'un tel luxe. Les mille petits bibelots criards dispersés un peu partout, les mystérieux objets de toilette, les robes et les dentelles émergeant des malles, jonchant les tapis et les fauteuils, les petits coussins brodés, gansés de nœuds roses, le lit, enfin, avec ses draps traînant à terre et découvrant généreusement le corps de Lina de Marville, nu dans sa chemise de soie transparente... La gorge de l'enfant se serra. Il y avait une telle détresse admirative dans son regard que la chanteuse en fut flattée et touchée.

— Puisque tu te crois assez adroite, tâche alors de m'arranger ça. Ce sera toujours mieux. Assieds-toi près de la fenêtre, tu auras plus de lumière. Tu trouveras tout ce qu'il faut pour coudre, là, sur le guéridon, dans cette bourriche à bonbons.

Agar se mit à l'œuvre. Par bonheur, le mal n'était pas très difficile à réparer; quelques agrafes à déplacer, un froncé à reprendre, la ceinture à remonter légèrement...

Lina de Marville la regardait faire avec sympathie.

— Mais tu as des doigts de fée, sais-tu?

Agar, les yeux baissés, poursuivait fiévreusement son travail, sans répondre.

— Regarde-moi donc un peu. Est-elle drôle, cette gosse. As-tu déjeuné?

La femme de chambre venait d'entrer, déposant sur une petite table un plateau encombré de *toasts*, de gâteaux, de raviers à beurre et à confitures, de petits brocs de porcelaine...

— J'ai déjeuné. Merci, madame.

— Tu prendras bien tout de même une tasse de chocolat.

Maintenant, Mme de Marville, debout, beurrait des rôties.

— Tiens, c'est pour toi.

— Voulez-vous d'abord essayer la robe, madame?

— Tu es consciencieuse, toi, au moins. Tu ne veux rien accepter avant d'avoir terminé ton travail. Allons-y... Hum! il y a bien encore quelques petites choses... Enfin, je la garde, ta robe. Mais c'est bien à cause de toi, tu sais. Tu pourras dire à ta patronne qu'elle a de la chance. Combien gagnes-tu, chez elle?

— Quinze piastres par jour.

— Pauvre gosse! Comme c'est exploité. Dis-moi, n'as-tu rien de meilleur à te mettre que ce que tu as sur le dos?

Agar secoua son front pâle.

— Tiens, alors, ouvre cette armoire. Compte: premier, deuxième portemanteau. Le troisième, décroche-le et apporte-moi tout cela sur le lit. Regarde, voilà un tailleur que j'avais envoyé la semaine dernière au teinturier. Je

ne sais pas comment il s'y est pris, toujours est-il que la ceinture de la jupe a raccourci de trois travers de doigt. Je ne peux plus y entrer. Mais toi, tu es plus mince que moi. Je crois que ça t'ira. D'ailleurs, nous allons voir tout de suite. C'est moi qui veux faire l'essayage. A mon tour.

Elle riait, ravie de l'aventure.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Déshabille-toi donc.

Agar demeurait immobile, les lèvres serrées, plus blême encore que de coutume. La chanteuse comprit.

— Pauvre petite, — murmura-t-elle.

Et, avec ce tact, ce respect de la pudeur d'autrui qui est l'apanage de bien des courtisanes, elle cessa de réclamer de l'enfant le navrant étalage de sa misère.

— Dans quoi était ma robe quand tu l'as apportée?

— Dans un carton, madame.

— Où est-il, ce carton?

— Sur le palier.

— Va le chercher.

Elle fouillait dans ses armoires, ses malles. Elle en retira un petit chapeau cloche en feutre sombre, des souliers, un peu de linge, une robe. Elle empila le tout dans le carton, et mit par-dessus le tailleur gris.

— J'aurais été contente — dit-elle — de voir comment il t'allait. Mais il vaut mieux que tes camarades d'atelier ne te voient pas revenir avec lui. Elles seraient jalouses et te feraient des histoires. Je connais les femmes. Tu habites chez tes parents?

— Je n'en ai plus.

— Où restes-tu, alors?

— A l'atelier.

— Tu es libre, le soir, après le dîner?

— Je peux m'arranger pour être libre.

— Bon. Eh bien, viens ce soir au *Maxim's*, tu connais, le théâtre où je chante. Je passe à onze heures. Tâche d'arriver vers dix heures. Tu demanderas ma loge à Théodore, le chasseur nègre. Tu m'aideras à m'habiller et je te verrai avec ton tailleur. Tu es jolie, tu sais. Approche-toi donc un peu.

Agar obéit, blanche comme une morte. La jeune femme l'avait fait asseoir auprès d'elle, au bord du lit. Le contact de ce corps tiède et parfumé donnait le vertige. Agar ferma les yeux.

— Tu es coiffée à la va-comme-je-te-pousse. Tiens, prends ce flacon. Tu en frictionneras ce soir tes cheveux. Puis, tu les arrangeras comme ceci, comme cela...

Elle divisait en nattes les cheveux d'Agar, des cheveux bleus à force d'être sombres. Elle

les groupait sous la nuque en un lourd chignon, les aplatissait en bandeaux sur les tempes, avec de petites tapes.

— Hein, qu'en dis-tu? Ce n'est déjà pas mal. Tu verras, ce soir, quand ils seront souples, et que tu seras convenablement fringuée. Voici ma carte. Loge 11, n'oublie pas. Qu'est-ce qu'il y a?

— Madame, l'argent de la robe?...

— C'est vrai! Où ai-je la tête? Tiens, je le mets dans une enveloppe. Trente-cinq livres, c'est bien cela. Et voici une livre pour toi. Tu prendras une voiture pour ne pas trimballer ton carton dans la boue, vois, il recommence à pleuvoir. Quel sale pays!

Agar s'enfuit. Elle courut d'une traite jusqu'à l'atelier. Elle commença par passer dans la resserre où elle couchait, fit rapidement de tout ce qu'elle venait de recevoir un ballot qu'elle cacha derrière un amoncellement de vieilles caisses. Alors, son carton vide à la main, elle entra dans la pièce où ses camarades travaillaient.

— Une autre fois, tu tâcheras d'aller plus vite, — lui dit la couturière. — Tu as l'argent?

Agar lui remit l'enveloppe.

Elle passa le reste de la journée dans une exaltation qu'elle eut toutes les peines du

monde à cacher à ses compagnes. Restée seule, elle ne prit même pas la peine de manger, pour consacrer plus de temps à sa toilette. Et puis, il y avait sans doute quelques retouches à faire au fameux tailleur gris. Elle s'habilla avec une sorte de ferveur fébrile. Mais un immense désappointement l'attendait. Elle avait oublié que sa maîtresse, qui habitait l'étage au-dessus, avait, en s'en allant, emporté, comme d'habitude, la clé du salon d'essayage. C'était là que se trouvait la seule glace. Agar ne put se contempler dans ses atours.

Dehors, la pluie tombait sans arrêt. Elle attendit sous le porche que passât une voiture. Elle fit signe au cocher... C'était décidément la journée des grands événements.

— Place du Taxim, — dit-elle d'une voix tremblante.

Arrivée devant la porte du music-hall, il lui sembla qu'elle n'oserait jamais la franchir. Heureusement, le chasseur Théodore se trouvait là. Il la conduisit sans difficultés à la loge 11. Lina de Marville y scintillait dans le décor merveilleux des cartes postales en couleurs, des flacons de fard et des boîtes à poudre.

Elle s'exclama devant la transformation de sa protégée.

— Voyez-vous cela, Nathalie! C'est à peine imaginable. Je vous avais dit qu'elle était jolie; mais à ce point! Je ne l'aurais pas cru moi-même.

La personne à laquelle elle s'adressait était une grosse dame décolletée en pointe, à la mode de 1895. Son cou, ses doigts, ses gros bras nus disparaissaient sous un étonnant étalage de bijouterie.

Lina, très grande dame, fit les présentations.

— Une vieille amie à moi, madame Nathalie Lazaresco. Ma petite, tu m'as porté bonheur : je pars dans huit jours pour le Caire où mon impresario me fait un pont d'or. Si jamais tu te trouves dans l'embarras, tu n'auras qu'à t'adresser à madame Lazaresco. N'est-ce pas, Nathalie chérie?

La grosse dame, une main sur l'estomac, attesta que sa bienveillance était irrévocablement acquise à mademoiselle Mosès.

Agar écoutait à peine. Elle ne vivait que pour Lina de Marville, somptueusement vêtue d'une robe bleu-nattier, pailletée d'argent. Dans la glace, devant laquelle elle était en train de se poudrer, la jeune femme lui souriait.

— Es-tu contente, mon chou?

— Très contente, madame.

— Parfait. Je veux que tout le monde soit

content. Je n'ai pas besoin de toi, Nathalie m'a aidée à m'habiller. Il faut que tu m'entendes chanter, tu sais. Nathalie, tu vas me faire le plaisir de prendre cette enfant avec toi, et vous irez, toutes deux, vous installer dans la salle à une bonne place. Tu lui feras boire ce qu'elle voudra. Puis, quand j'aurai terminé mon numéro, vous viendrez me retrouver. Je vous emmène chez Tokatlian, où Ruchdy Pacha offre à souper en mon honneur...

— La petite n'est peut-être pas assez habillée, — hasarda Nathalie.

— Tu parles. Jolie comme elle est. Ils seront tous assez heureux de se rincer l'œil. Il y a Grégoire Stamboulian, le colonel Fakry Bey, le commandant Connor, le lieutenant de Jumièges, et cette petite frappe de Chabrias Gérontopoulo, avec Nicole et Marfa, naturellement... Rien que des copains.

Dans la salle du café-concert, l'entrée d'Ag et de Mme Lazaresco fut accueillie par des sourires et des plaisanteries que la jeune fille ne remarqua pas.

— Vous n'avez peut-être jamais pris encore de champagne, ma mignonne, — dit sa nouvelle amie. — Garçon, une bouteille de Cordon Rouge.

Agar but une coupe de champagne, puis une seconde. D'extraordinaires horizons, brillants

et vagues, surgirent et se mirent à défiler devant ses yeux.

Elle écoutait la voix lointaine de Mme Lazaresco, qui égrenait un chapelet ému de lieux communs.

— J'ai de la sympathie pour la jeunesse. J'en ai beaucoup. Mais à condition qu'elle soit sérieuse. Les jeunes filles ne savent ce qu'elles peuvent perdre à ne pas être sérieuses. C'est ainsi que j'ai eu une amie pour laquelle le premier secrétaire d'ambassade de M. Constans, le ministre de France, se serait coupé en quatre. J'avais beau répéter à cette petite sotte : « Fais attention, ne pousse pas à bout ce jeune homme », eh bien! elle a préféré filer avec un deuxième comique de la tournée Baret. Vous m'écoutez?

— Oui, madame.

— Vous avez raison. Mme de Marville pourra vous le dire : je n'ai jamais donné que de bons conseils. Savez-vous chanter?

— Non, madame.

— Avez-vous de la voix?

— Je ne crois pas, madame.

— On a toujours un peu de voix. Il s'agit de savoir en tirer parti. Il peut se faire aussi qu'on n'en ait pas du tout. C'est très rare, mais, enfin, cela peut arriver. Alors, on a toujours la ressource de se rabattre sur la danse. Ah!

voici Mme de Marville. Nous reprendrons cette conversation. Lina est décidément très en beauté, ce soir. Qui croirait que j'ai à peine trois ans de plus qu'elle, quatre tout au plus?

La chanteuse faisait son entrée en scène, saluée par une tempête d'applaudissements, auxquels se mêlaient quelques sonores et sympathiques cris d'animaux. Son succès fut incontestable. Elle dut bisser l'air fameux :

C'est Isabelle
Que l'on m'appelle.
J'suis infidèle,
Mais pas cruelle
Et pour marcher je n'ai pas les pieds en dentelles.

Ce fut du délire quand elle reparut, travestie en saute-ruisseau, pour détailler une chanson encore plus spirituelle, dont le refrain était :

Moi, j'suis clerc d'avoué,
J'demeure à Saint-Quentin dans l'Aisne,
Je gagne six francs par semaine,
Blanchi, nourri, couché.

L'enthousiasme de la salle fut alors sans bornes. Un vieux Turc en redingote faisait tournoyer son fez au bout de sa canne. Des Italiens applaudissaient à bout de bras, avec

de tragiques rictus dans leurs faces rasées. Un groupe de marins américains pleurait.

— Chère Lina, — dit Mme Lazaresco, fort émue, elle aussi. — Elle a réellement un genre de talent bien à elle. Tenez, voilà qu'on lui apporte des fleurs. Quelle gerbe, ma petite! Il y en a bien pour vingt livres. C'est sûrement de la part de Ruchdy Pacha, à moins que ce ne soit le petit Gérontopoulo... de toute façon, c'est une attention.

Elle s'était levée.

— Allons. Il est temps d'aller la retrouver.

Arrivées aux premières marches de l'escalier menant aux coulisses, elle glissa une carte dans la main d'Agar.

— Venez me voir, mon enfant, venez le plus tôt possible, et, vous savez, vous n'aurez pas à vous en repentir. Tous les jours, entre trois et cinq heures. Mme Nathalie Lazaresco, 18, rue Glavani, second étage, première porte à droite.

CHAPITRE II

Du pont du paquebot qui l'emportait, Agar regardait Constantinople s'effacer dans la brume matinale. Cette ville où elle était née, où elle avait vécu jusqu'à ce jour, il fallait donc que ce fût seulement en la quittant qu'elle la trouvât belle. Au lieu du cloaque où elle traînait, un an plus tôt, ses souliers troués, elle voyait maintenant une merveilleuse cité de tulle et d'or s'échafauder à l'horizon, y vaciller, déjà sur le point de disparaître. La jeune femme frissonna à la pensée vague que sa destinée serait peut-être de ne connaître la valeur des choses que le jour où elle les perdrait.

Le bateau doublait la pointe du vieux Sérail, blanche et noire de marbres et d'ifs. Bientôt, il ne resta de la magnifique apparition qu'un brouillard au rose duquel les fumées des navires ancrés dans le port mêlaient leurs transparentes grisailles. Vers le sud, presque immé-

diatement, les îles des Princes surgirent. Des dauphins d'argent se poursuivaient sur la mer.

Eblouie, près de défaillir sous le faix de tout cet azur, Agar quitta le pont et descendit dans la cabine de seconde classe, où le peu d'affluence de voyageurs, en cette saison, lui permettait d'être seule. Elle commença par ranger ses bagages, déposés là au petit bonheur, dans le tohu-bohu du départ, par des porteurs payés trop tôt. Il y avait deux grandes belles malles, une valise toute neuve et un élégant nécessaire de voyage. Chacune des malles était pourvue d'une étiquette sur laquelle s'étalaient en ronde ce nom et cette qualité : *Mademoiselle Jessica, artiste chorégraphique.*

Six mois avaient suffi à Mme Lazaresco pour opérer cette métamorphose, et il y avait un peu plus d'un an de la première visite d'Agar à Lina de Marville, retombée depuis dans les ténèbres où sombrent les étoiles filantes. La nuit même du fameux souper, sur les instances de la bonne dame convaincue par les œillades et les compliments des convives que l'affaire valait décidément la peine qu'elle s'en occupât, Agar s'était laissé arracher sans peine par Mme Lazaresco la promesse qu'elle irait la voir dès le lendemain. A partir de cet instant, elle n'avait pas eu de guide plus habile, sinon plus désintéressé.

La méthode de Mme Lazaresco, dont l'excellence était attestée par trois ou quatre cas d'éclatante réussite, consistait à n'épargner ni le temps, ni la peine, ni l'argent pour former des sujets d'élite. Elle ne brûlait pas banalement les étapes. Au lieu de lancer tout de go dans la galanterie la jolie fille qui avait la chance de tomber entre ses mains, elle la faisait, autant que possible, et pour peu que le sujet lui parût d'avenir, passer par des gradations savantes, s'ingéniant à discerner dans quelle voie elle aurait le plus de chances de mettre en valeur ses dons naturels. Il fallait une mise de fonds préalable. Mme Lazaresco n'hésitait pas à avancer les premières sommes. Elle s'arrangeait pour les faire couvrir rapidement par un monsieur sérieux et discret, de préférence en puissance d'épouse. M. Grégoire Stamboulian, coulissier à Galata, joua auprès d'Agar ce rôle initial. Il donna le nécessaire pour qu'elle pût paraître en public vêtue de façon convenable, et, en même temps, il fournissait à Mme Lazaresco l'argent que réclamait l'éducation de son élève. Elle dut assez vite abandonner l'espoir d'en faire une chanteuse. Agar avait une voix trop ténue, et qui manquait d'aplomb. Mais, comme danseuse, il apparut qu'elle devait arriver à des résultats satisfaisants et rapides. Sa conformation phy-

sique l'y prédisposait. Grande, un peu maigre encore, la jeune fille avait les jambes longues et fines, les hanches harmonieuses, et ce charmant dos arqué, fendu, qui sait si bien, en se cambrant, en se renversant, exalter les désirs, surtout lorsque, comme c'était le cas, l'impassibilité presque dure du visage accroît le caractère lascif des mouvements en le compliquant de mystère.

En quelques mois de leçons, Agar était devenue une danseuse passable, quoique toujours un peu froide. Mme Lazaresco la fit débuter, à titre d'essai, aux Petits-Champs, à l'occasion d'une fête de charité. Elle y obtint un succès qui eût pu lui permettre d'avoir immédiatement un engagement assez avantageux sur une scène de Constantinople. Mais son manager-femelle s'y opposa. Mme Lazaresco avait pour principe que l'on ne doit jamais débuter dans la ville dont on est originaire, et où, tôt ou tard, la jalousie des petites camarades finit par déterrer des attaches généralement peu flatteuses pour la vanité de protecteurs éventuels. L'éducation artistique d'Agar, devenue, sur ces entrefaites, Mlle Jessica, étant achevée, la bonne Nathalie jugea le moment venu de passer à son éducation mondaine, ce qui consista à lui apprendre le parti que l'on peut et que l'on doit tirer des hommes. La brave dame possédait

sous ce rapport un lot surprenant de règles et d'axiomes, tous marqués au coin de la psychologie la plus réaliste : défiance raisonnée des jeunes gens; mépris à peu près constant de la beauté masculine, qui se traduit d'ordinaire par un manque à gagner; prudence surtout, grande prudence dans l'ascension. Ce fut par application de ce dernier principe que M. Grégoire Stamboulian ne fut liquidé que lorsque Agar eut été assuré d'une protection plus rémunératrice. Du courtier de Galata, elle avait retiré, outre ses frais d'éducation et le prélèvement opéré à son profit personnel par Mme Lazaresco, une somme de trois cents livres qui fut immédiatement placée à la Banque Ottomane. Le successeur, comte de Künersdorf, administrateur de la Dette, était un gentilhomme russe qui devait rentrer dans son pays trois mois après. Il avait prié Mme Lazaresco de lui trouver une compagnie agréable pour l'aider à passer ses dernières semaines de Constantinople. On n'eut pas à se plaindre de lui. Mme Lazaresco jugea néanmoins que sa pupille n'avait pas tiré d'une telle occasion le parti qu'elle aurait pu; elle décida, en conséquence, qu'Agar devait, en voyageant, se perfectionner dans la connaissance des hommes et des choses. D'ailleurs, deux nouvelles élèves réclamaient sa sollicitude. Agar paraissait,

pour le moment, lui avoir rapporté tout ce qu'elle pouvait. Mme Lazaresco conclut en son nom, et à peu près sans la prévenir, un contrat de deux mois avec le propriétaire d'un grand music-hall qui venait de s'ouvrir à Salonique. Elle tint à écrire elle-même le nom de Mlle Jessica, artiste chorégraphique, sur les belles malles, attention suprême de M. le comte de Künersdorf.

Les flots écumeux et verdâtres ruisselaient avec un murmure égal le long du hublot, faisant courir, au plafond de ripolin blanc, leurs ombres grises. Dans cette cabine, où toute sa destinée, toute sa fortune se trouvaient à cette heure encloses, Agar s'assit sur la couchette. Elle prit dans la poche droite de sa jaquette le confortable portefeuille de cuir havane que le comte de Künersdorf lui avait donné. Elle en éparpilla le contenu sur le lit. Des billets de banque d'abord; elle se mit à les classer par ordre de dimensions, avant d'en faire le total. Soixante-dix livres, c'était bien cela. Puis, la lettre de crédit sur les succursales de la Banque Ottomane : huit cents livres, c'était cela encore, puisque aux trois cents livres de Grégoire Stamboulian étaient venues s'ajouter les mille livres du comte, somme dont il fallait défalquer les frais de voyage et le souvenir

offert la veille du départ à Mme Lazaresco. Le passeport, ensuite, illustré de la photographie où elle était représentée avec son éclatant diadème de danseuse. Le contrat avec le music-hall de Salonique, enfin; elle en connaissait à peu près par cœur les dix-huit articles, elle tint à les relire cependant, parce que, sur le papier, les mots ne lui faisaient jamais l'effet d'être les mêmes que dans sa mémoire. Les conditions qui étaient exposées là, Agar les avait acceptées avec cette docilité qui paraissait un des traits dominants de son caractère. Que ce fût horreur de la discussion ou fatigue devant elle, ou, mieux encore, sentiment de l'*à quoi bon* de nos efforts pour redresser les iniquités du destin, toujours est-il que peu d'êtres pouvaient passer pour plus influençables qu'elle. Si, au lieu de lui faire rencontrer Mme Lazaresco, le hasard l'avait mise sur la route de quelque conducteur d'âmes mystique et désintéressé, son existence se serait annoncée de façon tout autre, à la condition, bien entendu, que restât sauvegardé ce goût de l'imprévu, du merveilleux, si profondément enraciné dans le cœur de tous ceux de sa race.

La première des obligations auxquelles l'astreignait son contrat, était relative aux deux numéros de danse orientale qu'elle devait exécuter chaque soir. La plus grande de ses malles

était pleine des costumes sous lesquels elle allait avoir à paraître sur les planches, toute une verroterie étincelante, diadèmes, bracelets, cache-gorge hérissés de barbares cabochons multicolores. Il y avait aussi les écharpes, à la fois aériennes et hiératiques, souples lamés d'Orient qui tourbillonnent comme des nuages et cliquètent comme des sistres. La même malle contenait les morceaux de musique recopiés et adaptés par un *maëstro* roumain. Tels étaient les instruments de travail d'Agar. Ils devaient lui permettre de cheminer dans les sentiers les plus scabreux sous le fallacieux alibi de l'art. Grâce à eux, il lui serait peut-être possible de se soustraire à certains risques atroces, et de ne pas trop redouter le navrant appareil policier et sanitaire destiné à protéger les peu intéressants nourrissons de la société contre les misérables colporteuses d'amour. D'autres clauses avaient trait à la stricte observation des heures d'arrivée et de départ : six heures du soir, heure de l'apéritif, trois heures du matin, heure de la fermeture. C'étaient là les clauses scabreuses. L'art chorégraphique s'effaçait pour laisser pointer tout autre chose. Agar s'était d'abord imaginée qu'elle ne serait tenue qu'à exécuter ses deux danses, et qu'ensuite on lui laisserait la liberté de s'aller coucher, seule autant que possible.

Mme Lazaresco avait largement fait justice de cette prétention : « Est-ce que tu te crois, déjà, ma petite, une Napierkowska, une Mistinguett? Penses-tu que la danse suffirait à faire marcher l'établissement, s'il n'y avait pas la limonade, le champagne et le reste? » Agar s'était inclinée devant des paroles aussi riches de sens. Elle signa le papier qui lui faisait un devoir, par l'appât de sa beauté et de ses faveurs, de pousser de son mieux à la consommation. Moyennant quoi, elle devait recevoir deux livres par jour, plus le repas du soir, et dix pour cent du chiffre produit par les bouteilles de champagne qui seraient chaque nuit débouchées à sa table. « Petite sotte, lui avait dit Mme Lazaresco, est-ce que tu ne te rends pas compte que c'est cela qui peut devenir le plus intéressant? Tu peux te faire rien qu'avec le champagne une moyenne de cinq livres par soir. Mais il faut être gaie, savoir plaisanter avec le client. Les messieurs qui viennent là, tu te l'imagines bien, ce n'est pas pour avoir devant eux des figures d'enterrement. »

Points cardinaux de la Méditerranée orientale, cafés-concerts de Constantinople, de Salonique, d'Alexandrie, de Beyrouth, qui voudrait consigner leurs fastes spéciaux serait obligé de se reporter sans cesse aux immenses tumultes politiques et guerriers qui depuis quinze ans

n'ont cessé de bouleverser ce coin du vieux monde. Guerres italo-turque, balkanique, gréco-turque, campagnes des Dardanelles, de Macédoine, du Sinaï, de Palestine, de Syrie, quelle diversité d'échantillons humains n'ont-elles pas fait défiler dans ces caravansérails du plaisir facile et rapide! Mlle Jessica arrivait au bon moment. Sans s'en rendre compte peut-être, elle tint le rôle qui lui était désigné dans ces extraordinaires annales. Du Casino de la *Tour-Blanche* à Salonique, elle passa au *Casino Belle-Vue* d'Alexandrie, puis au *Miramar* de Beyrouth, puis à la *Mascotte* de Constantinople, pour revenir, après des intermèdes au Caire, à Alep, à Athènes ou à Smyrne, encore à la *Tour-Blanche*, puis encore au *Belle-Vue*, puis encore au *Miramar*, puis encore à la *Mascotte*. A ce jeu, le vaste Orient tumultueux devient une petite ville, où l'on se retrouve à chaque tournant de rue. Et cependant quel kaléidoscope! Agar vit planer sur Salonique le zeppelin fantôme, après avoir entendu tonner dans les Détroits des Iles grecques les canons de la corvette fantôme *Hamidié*. Elle assista au débarquement des blessés putréfiés de Sed-dul-Bahr, au retour triomphal de Zagloul Pacha, couvrant la mer égyptienne de petites barques pavoisées. Elle vit blanchir la moustache de Sarrail, baller la manche vide de Gou-

raud, luire le binocle de Vénizélos, descendre du Zappéion les civières des marins français assassinés. Elle connut un terrible petit général, à bonnet d'astrakan, qui s'appelait déjà Enver Pacha, et un grand colonel roux qui ne s'appelait encore que Moustapha Kemal Bey. Elle connut, elle connut... que lui importait! Le matin, se réveillant dans une ville nouvelle, dans une chambre la veille encore ignorée, tandis que le soleil insinuait ses rais ardents entre les fentes des rideaux, il lui arrivait de ne plus se rappeler la nationalité du jeune homme qu'elle retrouvait là, dans son lit, à son côté, sommeillant, écrasé de fatigue. Pour s'en souvenir, elle devait, se redressant sur son séant, saisir du regard un détail de l'uniforme dont les pièces éparses jonchaient le tapis ou les fauteuils. Vareuse bleue ou kaki d'un soldat de France, casquette plate d'un officier d'Allenby, képi fendu d'un Serbe, kolbak d'un cavalier de Wrangel, képi grec, képi italien, kalpak turc... La mémoire lui revenait alors, et elle se recouchait avec précaution, afin de ne pas troubler les ultimes minutes de quiétude du jeune dormeur qui allait dans quelques instants disparaître pour toujours sur les chemins de l'aventure militaire et de la mort.

C'était en 1911 que, quittant le giron de Mme Lazaresco, elle était arrivée à Salonique

pour y faire ses premières armes. Depuis, douze années s'étaient écoulées, douze années à peu près interchangeables dans son souvenir, en dépit des prodigieux événements qui avaient remué l'univers. Ces douze années de la débauche la plus exécrable de toutes, la débauche régulière, réglementée, à heures fixes, avaient respecté sa santé physique et sa beauté. Quant au moral, qui eût pu en parler? Personne ne connaissait Agar, elle-même peut-être moins que tout autre. Ses vieux enthousiasmes enfantins avaient disparu au plus profond de son être, et il n'était guère possible de dire s'ils y dormaient ou s'ils étaient morts. Elle ne s'était attachée à aucun homme, et aucun de ceux qui l'approchèrent n'avaient eu le temps de s'attacher à cette errante, que semblait animer un perpétuel besoin de cieux nouveaux. Seules, quelques-unes de ses compagnes de travail parurent avoir été plus favorisées. Sa beauté, encore que toujours un peu froide, sa bonté, encore que toujours un peu distante, avaient valu à mademoiselle Jessica quelques-unes de ces amitiés de femmes, brûlantes et troubles, orageuses et rapides. Telle fut l'amitié de cette Nadèje, une Géorgienne aux yeux verts, tuée par la cocaïne à Constantinople au printemps de 1919. Telles Baby et Kathy, deux petites jumelles smyrniotes, mortes toutes deux

tragiquement, l'une pendue à Brousse par les Turcs, l'autre fusillée à Athènes par les Grecs, misérables et futiles agents de renseignements, qui n'avaient jamais compris le danger des piastres et des drachmes dont on avait payé leurs services, dans la lutte où elles avaient sans le savoir travaillé l'une contre l'autre. Telle aussi sa coreligionnaire, cette sombre et belle Thamar avec qui elle avait vécu six mois, et dont elle n'avait jamais eu de nouvelles, non plus que de la petite chanteuse française, Reine Avril. Celle-ci était sa préférée, peut-être parce que Agar l'avait sauvée à deux reprises, une première fois à Beyrouth, de la police, et une seconde fois, à Alexandrie, de la misère... Elle était partie brusquement, et depuis Agar n'avait plus eu de véritable amie. La vie avait continué pour elle avec ses hauts et ses bas, ses périodes de prospérité alternant avec les périodes de dénûment noir, pendant lesquelles, avec une robe qui a coûté cent livres sur le dos et des souliers de satin troués aux pieds, on est obligé, pour parfaire le prix du billet de troisième classe qui vous emportera vers une ville plus propice, ou simplement parfois pour manger, d'accepter les hommages d'un chauffeur de taxi ou d'un Bédouin suspect. Hideuses étreintes, pendant lesquelles on voit passer et repasser l'ombre menaçante de

l'hôpital... Et puis, en moins de huit jours, sans raison, à l'improviste, la belle chance aux ailes d'or qui revient, et, derechef, l'insouciance heureuse et fleurie.

Pour le moment, en ce printemps de 1923 qui la trouvait à Alexandrie, elle en était à une des époques les moins souriantes qu'elle eût eu à traverser jusque-là. La vingtaine de milliers de francs qu'elle avait emportée de Constantinople, comme mise de fonds pour ses débuts, tour à tour fondue, reconstituée, augmentée, rognée, se trouvait maintenant réduite à quelques livres, à la suite d'une grippe qui l'avait contrainte à garder la chambre pendant un mois. Cette maladie l'avait obligée à résilier son engagement au Casino Belle-Vue. En vain, dès qu'elle fut sur pieds, elle erra chez les directeurs des divers music-halls, diminuant à chaque visite ses prétentions. Peine perdue. Tous les engagements étaient déjà conclus pour le restant de la saison. On était au moment où il lui eût fallu refaire sa garde-robe d'été, et elle n'en avait pas les moyens. Elle avait connu à maintes reprises ce genre de disgrâce, et toujours le salut était venu à temps. Elle ne s'inquiétait donc pas outre mesure, mais elle était obligée de s'avouer que

rarement l'avenir s'était présenté sous d'aussi peu agréables couleurs.

Elle avait déjeuné ce jour-là dans un petit restaurant du quai, fréquenté par des acteurs des troupes grecques. En regagnant sa chambre, située au troisième étage d'un immeuble du boulevard de Ramleh, elle trouva une lettre sous sa porte.

C'était M. Sampietri qui l'invitait à passer d'urgence à son bureau.

M. Sampietri était un impresario maltais qui lui avait proposé plusieurs fois des engagements alors qu'elle était déjà pourvue. Elle était allée le voir l'avant-veille. Maintenant qu'elle avait besoin de lui, voilà qu'il déclarait n'avoir rien à lui offrir. Cette lettre inattendue devait pourtant être l'indice d'une bonne nouvelle...

— J'ai quelque chose pour toi, ma petite, — lui cria-t-il, dès qu'il la vit entrer.

— Ici?

— Ça non, par exemple. Tout est au complet à Alexandrie, jusque dans les plus petites boîtes, tu le sais bien. Ce serait pour ailleurs. Mais tu n'as pas peur des voyages.

— Où faudra-t-il aller?

— A Caïffa.

Elle le regarda avec une surprise désappointée.

— Tu ne sais pas où c'est, Caïffa?

— Si, — dit-elle. — J'y suis passée en venant de Beyrouth. Le bateau s'est arrêté deux heures. Mais je ne suis pas descendue.

Elle eut une moue.

— Ça n'a pas l'air très joli, ni bien important.

— C'est une ville qui n'en est qu'à ses débuts, — dit M. Sampietri. — Dame, d'abord, c'est moins gai. Mais c'est toujours dans des endroits comme ça que se trouvent les situations d'avenir.

Il lui expliqua qu'il n'y avait à Caïffa qu'un seul café européen. Devant le développement chaque jour plus considérable apporté à la ville par les Anglais et les Israélites, le propriétaire du café, un ami à lui, avait décidé d'adjoindre un concert à son établissement. Il avait déjà l'orchestre; il lui écrivait pour avoir des artistes.

— Il tient à commencer prudemment ; d'abord, une chanteuse ou une danseuse. Puis, si ça marche, et il est sûr que ça marchera, il verra à en faire venir d'autres. Mais il est certain que celle qui aura été là la première, pour peu qu'elle sache y faire, aura dans l'établissement une place privilégiée, sera consultée sur le programme, le choix des artistes.., Une sorte de direction artistique, quoi.

— Et qu'est-ce que j'aurai?

— Une livre égyptienne par jour pour commencer, le repas du soir, plus le dix pour cent sur les consommations, comme de coutume. Ça va?

— Ça va. Mais pour un mois seulement, et pendant ce temps, tu tâcheras de te débrouiller pour me trouver quelque chose à Alexandrie, parce que ça ne doit pas être drôle là-bas.

— C'est promis, ma petite Jessica. Pour quelle date puis-je télégraphier ton arrivée?

— Comment y va-t-on, à Caïffa?

— Tu prends ici le train à quatre heures du soir. Tu changes de nuit à Kantara, à cause du canal, et tu es le lendemain matin à neuf heures à Caïffa. A présent, n'oublie pas qu'en Palestine les trains ne circulent pas le dimanche.

— Nous sommes vendredi. Tu peux télégraphier que j'arriverai mardi matin. Mais d'ici là, qu'on m'envoie l'argent du voyage.

— Entendu.

A la date fixée, elle descendait sur le quai de la gare de Caïffa. Des belles malles du comte de Künersdorf, il ne restait maintenant plus qu'une, bien avachie. L'autre avait été remplacée de façon peu honorable par une longue manne d'osier à housse grise.

Elle laissa ses bagages à la consigne, prit une voiture et se mit à la recherche de son café.

Le premier contact avec sa nouvelle résidence fut désastreux. Il pleuvait. L'eau transformait en un mortier gluant la poussière de plâtre de cette ville qui paraissait un chantier de construction. Nulle trace du laisser-aller, de la bonhomie orientale. Les quelques musulmans que l'on rencontrait n'avaient pas l'air d'être chez eux. Aucune de ces disputes pittoresques entre charmants petits voyous indigènes. Le silence. Une atmosphère de phalanstère et de police. Là, tout près, au midi, vaguement aperçu dans un moutonnement de nuages sombres, un énorme promontoire pelé et jaunâtre : le Mont Carmel. Des individus vêtus comme des ouvriers d'une banlieue européenne croisaient la voiture, y jetant un coup d'œil inquiet et furtif. Agar eut un sentiment de malaise en croyant reconnaître dans ces êtres falots des coreligionnaires.

Elle finit par découvrir le café au bord de la mer. Il se composait d'une rotonde ouverte sur une terrasse en bois que des pilotis dressaient au-dessus des flots. Quand le ciel était clair, la vue devait être assez agréable.

Le patron, M. Divisio, brave petit homme grisonnant, s'inclina à plusieurs reprises devant Agar. Il avait l'air fort ému à la pensée que

cette élégante jeune femme dépendait désormais de son établissement.

— J'ai visité à votre intention, Mademoiselle, tout près d'ici, deux ou trois très jolies chambres. Vous pourrez choisir et vous installer dans celle qui vous plaira le mieux.

— Merci, — dit-elle.. — Quand commençons-nous?

— Ce soir, si vous voulez bien. J'ai fait poser des affiches dans toute la ville. Je crois que nous aurons du monde. Vous verrez.

— Il faut que je répète.

— Bien entendu. J'ai convoqué pour trois heures, M. Léopold Grünnberg, mon chef d'orchestre.

A trois heures, quand Agar revint, M. Léopold Grünnberg, grand garçon blond et malingre, était déjà là. Il composait, avec son piano, tout l'orchestre qu'il était chargé de diriger.

Il était en train de discuter avec M. Divisio.

— Le bateau ne sera pas ici avant douze jours. Vous avez donc deux semaines pour me trouver un remplaçant.

— Vous quittez Caïffa? — lui demanda Agar, quand il eut fini de la faire répéter, avec beaucoup d'habileté d'ailleurs.

Il poussa un soupir de satisfaction.

— Ce n'est pas trop tôt.

C'est une chose navrante, quand on arrive

pour y rester dans un nouvel endroit, de commencer par rencontrer quelqu'un qui se réjouit d'en partir.

— Vous êtes israélite ? — dit timidement Agar.

— Bien sûr. Sans ça, je ne serais pas ici.

— Je le suis aussi, — murmura-t-elle.

— Ah ! Enchanté. Oui, mais vous, avec votre métier, vous ne risquez pas d'être embrigadée dans la combinaison.

— Quelle combinaison?

Il la regarda avec étonnement.

— Le Sionisme, tiens.

— Ah, oui, — fit-elle, — vous être venu d'Europe pour coloniser par ici.

— On nous a joliment mis dedans, — dit-il. — De belles promesses, un pays merveilleux. Quand on voit ce que c'est! Un jour, vous aurez l'occasion d'aller vous promener à l'intérieur. Vous pourrez regarder... Rien que des cailloux. Six mois, je serai resté six mois. Cela suffit. Je m'en vais, et je ne suis pas le seul, vous savez.

Son cœur débordait d'amertume, il était heureux de le vider.

— Si encore on était employé de façon rationnelle. Moi, par exemple, j'étais étudiant en médecine à Bonn. On aurait pu m'utiliser. Ah! oui, on m'a mis dans une équipe routière, à casser des pierres entre Djenin et Naplouse.

Elle est jolie, je vous le jure, la terre des Ancêtres. Par bonheur, je suis citoyen américain. Sans cela, je n'aurais même pas pu obtenir de passeport pour repartir. Les colons viennent de moins en moins nombreux, vous savez. Alors, ceux qui y sont, on tient à les garder.

Agar demeurait muette. Elle n'aimait pas à se prononcer sur les choses qu'elle ignorait. Elle était seulement attristée d'entendre dire que la terre qu'elle avait parée dans son enfance de si belles couleurs n'était qu'un champ de cailloux stérile.

Léopold Grünnberg eut une quinte de toux.

— Vous comptez rester longtemps ici? — demanda-t-il.

— Un mois au moins. A présent, vous savez, si je m'y plais, je peux prolonger.

Il haussa les épaules, éclata d'un rire qui se transforma de nouveau en toux.

— Je suis bien tranquille sur ce point, — dit-il.

Le soir, pour les débuts de Mademoiselle Jessica, le public n'était peut-être pas des mieux triés, mais il vint nombreux, et il montra par ses bravos qu'il appréciait un genre de divertissement dont il avait dû être depuis longtemps sevré.

Agar, pourtant, dansa beaucoup moins bien

que d'ordinaire. Elle en attribua la faute à Léopold Grünnberg, qui lui parut l'accompagner d'une façon plus décousue et nerveuse que l'après-midi. Exécutant sa seconde danse, elle crut trouver une autre explication. Il y avait dans un coin de la salle, seul à une table, un petit homme, sorte de gnome cagneux au visage caché par d'énormes lunettes noires. Elle concevait un singulier énervement à voir, tandis qu'elle dansait, les verres de ces lunettes braqués sans cesse, obscurs et fixes, dans sa direction.

CHAPITRE III

Le brouillard s'était dissipé, et maintenant une nuée d'étoiles brillaient sur la mer. Le succès de cette première soirée dépassait les espérances de tous. Il n'y avait pas eu assez de champagne. M. Divisio en fit mettre une bouteille de côté, et, vers trois heures du matin, après le départ du dernier client, il invita Agar et Léopold Grünnberg à venir la vider avec lui.

— Mes enfants, — dit-il, — laissez-moi vous remercier du fond du cœur. Vous, Mademoiselle Jessica, vous avez été tout simplement admirable. Quel corps, quelle grâce, quels costumes! Mes habitués n'en revenaient pas. Vous verrez la réclame qu'ils vont vous faire. Caïffa n'est pas une ville si désagréable, quand on la connaît. Quant à vous, cher Monsieur Léopold... Ah! quel malheur que vous vous en alliez!

— Vous êtes trop bon, monsieur Divisio, —

dit le jeune homme. — Cela me met encore moins à l'aise, pour vous apprendre une nouvelle peu agréable. Cette après-midi, je vous avais donné douze jours pour me remplacer. Voici qu'il me faut vous prier d'abréger ce délai. Je pars dans huit jours. Le *Texas*, le paquebot sur lequel je dois m'embarquer, arrive demain matin, en avance d'une semaine sur la date annoncée.

— Quel contre-temps! — fit M. Divisio.

Il reprit :

— Je ne veux pas dire que je ne me sois pas douté de quelque chose de ce genre quand, ce soir, j'ai vu entrer M. Cochbas, et lorsqu'il est venu vous parler. C'était la première fois qu'il venait chez moi.

— C'est lui, en effet, qui m'a appris l'arrivée prématurée du navire. Le *Texas* amène quelques nouveaux colons. Isaac Cochbas vient en prendre livraison. Par la même occasion, il a tenu à tenter un dernier effort pour me faire réintégrer le bercail.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Ce que vous devez penser.

— M. Cochbas, — dit Agar, — n'est-ce pas ce petit homme bossu, avec de grosses lunettes noires, qui était assis à cette table pendant le concert?

— En effet, — répondit Léopold.

— Qui est-ce?

— Un homme qui a une grosse influence en Palestine.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Un tas de choses. Officiellement, il est administrateur du groupement auquel je viens de tirer mon coup de chapeau, la Colonie du *Puits de Jacob*, près de Naplouse. Il contrôle également les services de l'immigration. Il fourre son nez un peu partout et il paraît que Sir Herbert Samuel, le Haut-Commissaire britannique, prend souvent son avis, pour éviter qu'il le donne sans qu'on le lui demande. Les Sionistes seraient tous obligés de quitter le sol palestinien que c'est sûrement celui-là qui se réembarquerait le dernier. C'est un véritable fanatique de la nouvelle œuvre.

— Il est si influent que cela? — dit M. Divisio, qui se grattait la tête.

— Je vous le dis. Pourquoi?

— Parce que je crains qu'il me cause des ennuis. Pendant qu'elle dansait, il n'a pas cessé de regarder mademoiselle Jessica avec un drôle d'air. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas? Quand il s'est retiré, il m'a appelé sur le pas de la porte, et il m'a dit de façon fort sèche que des spectacles comme celui-ci étaient peu de nature à relever le niveau moral des nouveaux arrivants.

— Pour le voir rester coi, — dit Léopold en riant, — vous n'auriez eu qu'à lui citer l'ordonnance de février 1921, par laquelle son cher Sir Herbert a autorisé l'ouverture, dans toute la Palestine, de maisons de prostitution, chose qui ne s'était pas vue jusqu'à ce jour sur la sainte terre de nos ancêtres.

— Merci de la comparaison, — dit Agar.

— Mon établissement n'est pas un lupanar, — protesta M. Divisio.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, — fit Léopold, riant toujours et toussant : — seulement, *qui peut le plus peut le moins.*

— Le vilain petit bonhomme, en tout cas, — dit Agar. — Qu'il revienne ici, et je me charge bien...

— Mon enfant... — commença avec inquiétude M. Divisio.

— Soyez tranquilles, — dit le pianiste. — Vous ne le reverrez plus. Le café-concert, ce n'est pas son genre. Pour franchir le seuil de celui-ci, il a fallu qu'il tînt joliment à me voir revenir. J'en ai quelque orgueil, vous savez. J'ai beau ne pas couper dans ses illusions, je suis forcé de reconnaître qu'il est le contraire d'un imbécile. Si tout le monde avait eu sa foi, son intelligence, sa ténacité, peut-être serait-on arrivé à faire quelque chose dans ce sale pays.

— Il y est depuis presque aussi longtemps que moi, — dit M. Divisio.

— Il y est arrivé âgé de vingt-cinq ans, et il doit en avoir aujourd'hui quarante. Il n'a quitté la Palestine que pendant la guerre, et encore pour y revenir moins d'une année après sous l'uniforme anglais. C'est le Baron qui l'avait envoyé, vers 1905, pour étudier la comptabilité de la colonie de Richon-le-Zion.

— Le Baron? — dit Agar.

— Vous êtes juive, — fit Léopold, en haussant les épaules, — et vous n'avez jamais entendu parler du baron Edmond de Rothschild, peut-être?

— Monsieur Cochbas connaît personnellement le baron Edmond de Rothschild? — dit M. Divisio, avec une crainte respectueuse.

— Il a été pendant cinq ans un de ses secrétaires à Paris. Le Baron l'a donc envoyé ici. Isaac Cochbas y est resté. Le Baron, qui tenait à lui, a fait tout ce qu'il a pu pour le faire revenir. Il n'a jamais voulu rien entendre. Il dit que tout effort pour relever le Temple est frappé de stérilité, qui n'est pas poursuivi sur le sol d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Une quinte de toux plus violente secoua Grünnberg.

— Hum! Assez causé. Voici la brume qui se lève de nouveau. Allons nous coucher, voulez-

vous? Je préfère ne pas crever ici, quitte à être privé de la joie de ressusciter, au jour marqué par les Prophéties, dans la terre de Jérusalem.

Le *Texas* leva l'ancre huit jours après emportant Léopold Grünnberg vers de nouvelles destinées. Agar s'était prise d'amitié pour ce jeune homme. Elle souffrit d'un départ qui lui faisait davantage sentir sa solitude dans une ville à laquelle elle sentait qu'elle ne parviendrait pas à s'habituer. Une lettre de M. Sampietri lui apporta quelque réconfort : il lui faisait espérer un engagement à Alexandrie à l'expiration de celui qu'elle avait conclu à Caïffa. Son intérêt de bon courtier était de multiplier les droits de mutation.

Agar ne laissa aucune illusion à M. Divisio sur son intention de le quitter au bout de trois semaines. Il hocha la tête d'un air navré.

— Vous aviez pourtant si bien réussi, — dit-il. — Je ne comprendrai jamais pourquoi les gens ne font que passer, dans ce pays.

La succession de Léopold Grünnberg se trouvait assurée par un jeune israélite russe du nom de Samuel Lodz. Il était lui aussi en rupture de ban avec sa colonie, installée sur la rive ouest du lac de Tibériade. Seulement, n'ayant pas de consul dont il pût se réclamer, il n'arrivait pas à obtenir son passeport, et végétait tristement à Caïffa. Il se vantait de pos-

séder une culture musicale raffinée, et ne cachait pas l'écœurement où le plongeait son travail chez M. Divisio.

Le soir du départ de Léopold Grünnberg, qui était également le soir des débuts de Samuel Lodz, Agar commença ses danses vers dix heures. La première personne qu'elle aperçut dans la salle fut M. Isaac Cochbas.

— Il vient essayer de ramener à la colonie le nouveau pianiste, — se dit-elle, pour dissiper un malaise dont elle ne discernait pas la cause.

Tant qu'elle dansa, les lunettes noires demeurèrent fixées sur elle avec une immobilité insupportable.

Vers minuit, Samuel Lodz roula sa musique et prit congé, sans que M. Cochbas ait même eu l'air de s'en apercevoir.

« Tiens, il reste, pensa Agar. Tant mieux, j'aurai peut-être ainsi l'occasion de lui dire ce que j'ai sur le cœur. »

Elle continuait à lui en vouloir de la réflexion qu'il avait faite, huit jours plus tôt, à M. Divisio.

Au même instant, le garçon de salle s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Jessica, il y a un monsieur qui vous fait demander si vous voulez prendre quelque chose avec lui.

— Qui?

— Celui qui est là-bas, contre la balustrade, avec des lunettes noires.

— Ah! par exemple!

Agar se leva tout d'une pièce. Maintenant, elle était devant le petit homme bossu, le regardant bien en face.

Lui, toujours assis, un coude sur la table, n'avait pas bougé.

Elle était vêtue d'une toilette bleu et or qui lui laissait les épaules et la gorge nues. Ces yeux qu'elle ne voyait pas, mais dont elle sentait les regards traîner sur sa chair, lui causèrent une sensation de malaise inexprimable.

— Vous m'avez fait demander, monsieur? — dit-elle, sur son ton le plus cavalier.

— Oui, mademoiselle, — répondit-il d'une voix très douce, musicale presque.

Et il lui réédita son invitation.

— C'est mon métier d'accepter, — fit-elle.

— Que désirez-vous prendre?

— Du champagne, autant que possible.

Elle avait recours, pour cacher son trouble, à l'impertinence.

Il répliqua avec le plus grand calme.

— Autre chose, si vous voulez bien. Je n'ai pas les moyens de vous offrir du champagne.

Parlant ainsi, il venait de retirer ses lunettes. Agar resta comme médusée. Les yeux d'Isaac Cochbas venaient de lui apparaître.

Des yeux de myope, mais veloutés et noirs, admirables de tristesse et de profondeur. Ils répandaient sur cette face disgraciée une force lumineuse et pensive.

La danseuse continuait à rester debout, incapable de comprendre ce qui lui arrivait.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Machinalement, elle obéit.

— Vous êtes venu parler à monsieur Lodz? — demanda-t-elle, pour dire quelque chose.

— Monsieur Lodz? Qui est-ce?

— Le nouveau pianiste. Il a quitté lui aussi sa colonie, comme monsieur Grünnberg. Alors, j'ai pensé...

Il secoua la tête.

— Vous vous êtes trompée. Je ne suis pas venu pour monsieur Lodz.

Il ajouta, détachant nettement chacun des mots de sa phrase :

— Je suis venu pour vous.

— Pour moi! — fit-elle.

Et se forçant pour éclater de rire:

— Pour moi! et vous n'avez pas eu peur, en franchissant ce seuil? peur pour votre niveau moral?

— Il faudrait beaucoup me plaindre si j'étais aussi facile à tenter, — dit-il doucement.

Agar se mordit les lèvres.

— Vous avez mal interprété les paroles

qu'on vous a rapportées. Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

— Pour qui, alors?

— Pour les autres, mes frères, nos frères, ceux qui avancent dans la vie d'un pas moins affermi. Et encore, non. Parlant de la sorte, ce n'était pas à eux que je pensais. C'était à l'œuvre, à l'œuvre dont ils sont les pionniers élus, et dont ils ne doivent pas être, même une seconde, détournés.

— Quelle œuvre?

Il ne répondit pas tout de suite. Il la regardait avec une sorte de commisération qui emplissait Agar à la fois de crainte et de colère.

— Vous êtes Juive, pourtant, — dit-il enfin.

— Que vous importe?

— Juive! N'avez-vous jamais réfléchi, n'avez-vous donc jamais songé que vous avez des devoirs envers vos frères, envers tous ceux de votre race?

Elle eut un rire plein d'amertume.

— Des devoirs, moi? Vous m'amusez. Et eux, mes frères, comme vous dites, est-ce qu'ils se sont jamais préoccupés de savoir qu'ils en avaient envers moi, quand j'étais petite, et seule, et malheureuse comme les pierres? Ma mère aussi était Juive. Elle est morte de faim. Et pourtant, il ne manquait pas de Juifs

riches, à Constantinople, à l'époque où cela s'est passé.

— Vraiment, — fit-il, avec tristesse, — vraiment, jamais dans votre malheur un des nôtres ne vous a tendu une main secourable?

Elle eut une seconde d'hésitation. Elle revit la misérable famille de Balata où elle était accueillie, petite, et où elle avait eu pour la première fois le spectacle merveilleux de la Thora, dans sa gaine de moire et d'or... Mais elle sacrifia à sa rancœur présente ce pauvre souvenir.

— Jamais, — fit-elle âprement, — jamais. Ou si, plus tard, quand il y en a qui m'ont trouvée jolie et ont voulu coucher avec moi.

Elle comptait sur ce mot affreux pour provoquer un éclat, quelque chose par quoi il bondirait, qui lui ferait abandonner une seconde cette attitude obstinée et calme dont elle finissait par se sentir exaspérée. Son calcul fut déçu.

— L'air est humide, — dit-il, — vous avez une écharpe. Couvrez-en vos épaules. N'allez pas prendre mal, au moins.

Il continua, et sa voix se faisait de plus en plus douce.

— Vous avez été malheureuse, je comprends. Croyez-vous que cela m'étonne? Les souffrances de notre peuple sont des souffran-

ces dispersées. La grande disgrâce des souffrances dispersées, c'est que ceux qui voudraient leur venir en aide ne savent où aller les chercher. Bientôt, il n'en sera plus de même. Le jour où tous, les persécutés, tous, ils seront ici.

— En attendant, ceux qui y sont venus repartent, — dit-elle.

Il y eut dans son œil un éclair si douloureux qu'elle regretta sa phrase.

— Monsieur Grünnberg vous a parlé? — demanda-t-il.

— Oui.

— Que vous a-t-il dit?

— Qu'on les a trompés, lui et les autres; que le pays où on les a fait venir n'était qu'un horrible champ de pierres.

Il hocha la tête.

— Des pierres, il y en a encore, c'est la vérité. Mais il y en aura de moins en moins. Nous en avons déjà enlevé beaucoup, et à la place de chacune d'elles croît déjà le blé pacifique... Vous verrez.

— Qu'est-ce que je verrai?

Elle répéta sa phrase. Mais il parut ne pas l'avoir entendue. Il avait remis ses lunettes. Il finissait de vider, à petites gorgées, sa chope de bière hollandaise. Maintenant, privé du prestige de son magnifique regard, il n'était

plus qu'un pauvre avorton cagneux, vêtu d'un ridicule complet gris où flottaient ses jambes grêles, ses bras terminés par d'osseuses mains de phtisique, toutes parsemées de taches de rousseur.

Muette, Agar en était à se demander avec étonnement comment un aussi piètre personnage avait pu lui causer une impression autre que la pitié dont elle se sentait à cette minute uniquement saisie, lorsqu'elle aperçut M. Divisio, qui, depuis un moment, lui clignait de l'œil de façon discrète. A l'autre bout de la salle, des petits messieurs élégants — la jeunesse dorée de Caïffa — entouraient une table recouverte pour la circonstance d'une nappe blanche. Le garçon disposait des coupes autour d'un seau à glace d'où émergeaient les goulots de deux bouteilles de champagne.

Agar leur fit signe qu'elle allait arriver.

— Excusez-moi, je vous quitte, — dit-elle à Isaac Cochbas.

Il sembla sortir d'un rêve.

— Me quitter? Vous vous en allez?

— Oui, vous voyez, on m'attend.

Il avança une main tremblante comme pour retenir Agar.

— Venez avec moi, — dit-il d'une voix lointaine.

— Où? — fit-elle en se reculant.

— Là-bas. Où était Léopold Grünnberg, où je suis; où sont nos frères.

— Ce serait drôle, — dit-elle en riant.

Elle s'était levée.

— Allons, il faut que j'aille retrouver ces messieurs. J'ai pris rendez-vous avec eux. Rentrez chez vous bien sagement. Bonsoir.

Il s'était levé lui aussi. Il tenait à la main son feutre marron. Elle voyait ses genoux se choquer l'un contre l'autre.

— Je reviendrai, — dit-il.

— A votre aise.

Quand, vers trois heures du matin, au moment de la fermeture du café, Agar se retrouva seule avec M. Divisio, il lui dit avec un sourire un peu inquiet :

— Eh bien, vous en avez eu une conversation avec monsieur Cochbas. Il n'a pas réussi à vous endoctriner pour sa colonie, au moins?

— Pensez-vous! — fit-elle.

Et elle eut un geste canaille pour souligner l'improbabilité d'une telle hypothèse.

Quelques jours plus tard, elle était en train de causer, à l'heure de l'apéritif, avec plusieurs clients notables de l'établissement. Il y avait M. Toufik, un avocat libanais, M. Luzzano, un commerçant aisé de Caïffa, M. Mon-

tana, directeur de l'agence locale d'émigration d'une compagnie de navigation.

— Le *Canada* a essuyé un sacré coup de mer au large de la Crète, — disait M. Montana, en parlant d'un des navires de sa Compagnie qui était arrivé dans l'après-midi.

— Il a amené beaucoup de colons?

— Une douzaine, alors que l'année dernière, à la même date, il en avait débarqué plus de cinquante. Les affaires du Sionisme n'ont pas l'air en très bonne voie.

— Douze seulement? Je croyais qu'il y en avait vingt-cinq d'annoncés, — dit M. Toufik, qui était l'avocat de la Compagnie.

— Oui, mais les autres se sont évaporés en route. Ils ont dû trouver mieux. Isaac Cochbas en a fait une tête, quand il a connu ce déchet. Il m'a presque fait une scène. Comme si j'étais responsable!

— Il est à Caïffa? — demanda Agar.

— Oui, il vient de Naplouse chaque fois qu'un paquebot amène des colons.

— On le verra peut-être ici ce soir?

— Ça, j'en doute, ma belle. Ce n'est pas un fameux client pour les cafés, vous savez.

— Il n'est venu ici que deux fois, — dit Paul Trumbetta, un des jeunes gens qui se montraient les plus assidus auprès d'Agar, — et seulement depuis que tu es là. Il te fait la cour.

— Tu n'y connais rien, — dit Pierre Stephanidis, fort joli garçon de la même équipe. — C'est elle qui est amoureuse de lui.

— Vous êtes deux idiots, — dit-elle. — L'autre soir, c'est lui qui m'a invitée le premier. Vous n'avez qu'à le devancer aujourd'hui, et vous verrez si je mets les pieds à sa table pourvu qu'il y ait du champagne à la vôtre, naturellement.

— Bravo, — dirent-ils, — et tope-là.

Le soir, ainsi qu'elle l'avait prévu, M. Cochbas était à son poste, à la même table. Agar fut obligée de s'avouer qu'elle eût été déçue de ne pas l'y voir.

Elle dansa, comme de coutume, et, comme la précédente fois, le garçon s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Jessica, c'est le monsieur aux lunettes qui vous prie de venir à sa table.

— Dis-lui que je suis invitée pour toute la soirée, — répondit-elle.

Et elle alla s'asseoir au milieu des jeunes gens qui menaient grand bruit, autour d'un nombre respectable de bouteilles de champagne déjà vidées.

D'autres bouteilles furent apportées, et bientôt ce fut la bacchanale la plus bruyante, sinon la plus distinguée.

A sa table, M. Cochbas demeurait immobile.

On eût dit que, derrière les lunettes noires, ses paupières étaient fermées.

— Jamais Jessica n'a été aussi rigolote que ce soir, — opina le jeune Trumbetta, qui buvait dans la coupe de la danseuse.

— Regardez-moi la tête de son amoureux, — dit Pierre Stephanidis. — Quel vilain singe!

Il attirait Agar contre lui, promenant ses lèvres sur sa gorge, ses épaules, plus bas encore.

— Eh! là! Eh! là!, — criaient les autres.

Mais elle ne le repoussait pas.

A une heure, le vacarme et le tas de bouteilles n'avaient fait que croître. Isaac Cochbas était toujours là.

Profitant de l'inattention de ses adorateurs de plus en plus ivres, Agar s'était éclipsée quelques instants. Au moment où elle rentrait dans la salle, elle se trouva sur le seuil de la porte nez à nez avec Cochbas.

Il l'avait saisie au poignet. Elle l'entendit lui murmurer d'une voix sourde :

— N'avez-vous pas honte?

— Quoi? — fit-elle avec arrogance.

— Je répète : n'avez-vous pas honte?

— Lâchez-moi, — dit-elle, hors d'elle-même.

Et comme il resserrait davantage son étreinte :

— Si je n'ai pas honte? Ah oui! Je com-

prends, monsieur est blessé dans son orgueil de voir une fille du Peuple Elu entre les bras des Goym. Si cela te déplaît, c'est le même prix, tu sais. En voilà, un phénomène. Voulez-vous me lâcher?

Cette dernière phrase, elle l'avait criée. Sur la terrasse, tout le monde s'était retourné. Des réflexions, des protestations fusèrent.

Isaac Cochbas chancela, parut hésiter; puis, repoussant Agar avec violence, il disparut dans la rue obscure.

Le lendemain, après une nuit et une matinée durant lesquelles elle dormit mal, Agar arriva au café à l'heure de l'apéritif. Il n'y avait encore personne sur la terrasse, sauf toujours à la même table, Isaac Cochbas.

Il vint à elle quand elle entra.

— J'ai des excuses à vous adresser, — dit-il. — Asseyez-vous un instant avec moi, pour me prouver que vous n'avez pas de rancune.

Décontenancée, confuse même, elle obéit.

— Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

— Il faut me pardonner, à moi aussi, — murmura-t-elle. — J'avais bu, vous savez.

— Nous sommes tous les deux à plaindre, — fit-il.

Ils se turent. Plus troublée qu'il ne peut se dire, Agar tournait machinalement la cuiller

dans le picon-citron que le garçon venait de lui verser.

— Vous repartez? — dit-elle enfin.

— Demain matin. Le prochain bateau d'immigrants est le 6 avril. Vous rentrez en Egypte, dans dix jours, n'est-ce pas?

— Oui.

— Nous ne nous reverrons donc plus.

Elle se tut.

— Ecoutez, — dit-il, — écoutez, — et sa belle voix musicale avait comme une cassure, — si je vous demande quelque chose, me l'accorderez-vous?

— Quoi?

— Voici. On vous a dit du mal de l'œuvre que nous poursuivons. Je veux que vous puissiez voir qu'on vous a menti, que nous ne trompons pas nos frères, que nous ne nous trompons pas nous-mêmes. Vous allez reprendre votre vie, mener vos pas là où le veut votre Destin. Si votre témoignage n'est pas pour nous, que du moins il ne nous desserve pas.

— Que faut-il faire?

— Je repars demain en automobile, à midi. Vous pouvez être libre jusqu'à cinq heures, n'est-ce pas? Eh bien, accompagnez-moi. Oh ! pas bien loin d'ici, à une petite heure, trente-cinq kilomètres à peine. Cela suffira pour vous donner une idée de la façon dont nous pour-

suivons notre tâche. Je continuerai ma route et vous reviendrez à Caïffa par la même automobile. Dites-moi que vous acceptez.

— J'accepte.

Il lui prit les mains avec émotion.

— Mademoiselle Jessica..., — commença-t-il.

— Ne me donnez pas ce nom, — dit-elle d'une voix sombre. — Ce n'est pas le mien. Je m'appelle Agar, Agar Mosès.

CHAPITRE IV

De retour dans sa chambre, Agar passa une bonne partie de la nuit à remettre à neuf et à débarrasser des parements un peu trop voyants un petit tailleur foncé qu'elle avait longtemps porté en voyage et qu'elle pensait bien ne plus jamais revêtir. A midi, elle se trouvait avec M. Cochbas à l'endroit convenu, la place située devant la gare du chemin de fer. Elle portait une voilette épaisse.

Isaac Cochbas discutait au milieu d'hommes et de femmes qui, gesticulant, brandissaient force papiers. Quand il reconnut Agar, il se dégagea précipitamment et vint à sa rencontre.

— Je vous remercie. Jusqu'au dernier moment, j'ai craint que vous ayez un empêchement, que vous ne veniez pas.

Elle se borna à répondre :

— J'avais promis.

— J'ai à m'excuser, — dit-il. — Vous allez être obligée d'attendre un quart d'heure. Quelques formalités à remplir avec le service des

passeports. C'est toujours la même chose. Au lieu de nous aplanir les difficultés de ce genre, on semble prendre plaisir à les créer. Caïffa, voyez-vous, c'est encore la zone neutre. Nous n'y sommes pas tout à fait chez nous.

Il parlait avoc volubilité, un sourire éclairant sa face malingre. Il paraissait heureux.

Agar s'assit sur un banc, devant la porte du pavillon de contrôle. De là, un peu à l'écart, elle put à son aise examiner le groupe formé par les nouveaux colons. Descendus la veille du paquebot, ils s'apprêtaient, après vérification ultime de leurs papiers d'identité, à monter dans l'auto-car qui devait les acheminer vers les colonies auxquelles ils se trouvaient affectés. Ils étaient onze, huit hommes et trois femmes. Les hommes, dans la façon dont ils étaient vêtus, n'avaient rien de l'ouvrier ni du paysan. Leurs habits affichaient cette misère prétentieuse qui fait florès chez les clients hirsutes de certains cafés de Montparnasse. Un seul d'entre eux avait le caftan noir classique, le chapeau rond, les longues papillottes couleur de liebig. Visiblement, les autres le tenaient à l'écart. Les femmes, jeunes, cheveux coupés courts, beaux visages réguliers, mais souffreteux et méfiants, avaient l'aspect de dactylographes anarchistes.

Les tristes loques dont elles étaient vêtues

leur faisaient considérer Agar sans bienveillance.

Isaac Cochbas se multipliait, répondant aux questions qui lui venaient de tous côtés, tant des nouveaux colons que des agents et fonctionnaires chargés à un titre quelconque du dédouanement de ce matériel humain, donnant des instructions et des conseils avec une autorité et une précision qui permettaient d'imaginer le désordre dans lequel se serait en son absence poursuivie l'opération. Il fit signe à Agar de ne pas s'impatienter, que les choses tiraient à leur fin.

Un camion automobile recouvert d'une bâche avançait lentement sur la place. Il fit halte devant le pavillon. Les futurs colons y montèrent et s'assirent, six d'un côté, cinq de l'autre, sur deux bancs se faisant face. Leurs pauvres bagages, ils les calèrent entre leurs pieds, sur le plancher du camion. Isaac Cochbas donna en anglais quelques ordres au chauffeur et la lourde voiture s'ébranla.

Il revint à Agar en poussant un soupir de soulagement.

— Vous vous donnez bien du mal, — dit-elle.

— Je voudrais avoir à m'en donner beaucoup plus encore, — fit-il. — Songez que nous sommes, au bas mot, vingt millions de Juifs

dans le monde, et que, sur ces vingt millions, trente mille à peine ont pris jusqu'à présent le chemin de la Palestine. Mais nous ne faisons que débuter, n'est-ce pas? Le ruisseau va devenir rivière, puis fleuve majestueux qui emportera tout. Soyez tranquille, vous verrez.

La trompe d'une petite automobile qui survenait mit fin par un brusque appel à ses effusions lyriques. Il sourit.

— Voici notre voiture qui nous avertit que le temps presse. C'est avec elle que vous reviendrez, dans quatre heures. Montez, voulez-vous?

En peu de temps, ils eurent rejoint et dépassé l'auto-camion. Les immigrants, genoux contre genoux, les regardèrent sans les reconnaître. Agar entrevit de nouveau ces faces pleines de fatigue et de résignation morne.

— Les pauvres gens, n'est-ce pas? — dit Cochbas qui avait surpris son regard. — Mais, dans un mois, vous les reverriez que vous ne les reconnaîtriez plus. Ils viennent de la misère renfermée des grandes villes. Ils retournent à la vie libre, ventilée, à la vie ancestrale. Ne sentez-vous comme, dans ce pays, vos poumons se dilatent mieux qu'ailleurs?

Elle était, il est vrai, un émerveillement, cette tiède matinée de mars. Les cimes du Carmel, couvertes à foison d'herbes éphémè-

res, découpaient au sud l'azur cru du ciel. A l'ouest s'étendaient à perte de vue des prairies marécageuses et verdâtres, bornées à l'horizon par le cercle bleu de la mer et des montagnes de Syrie.

— Saint-Jean-d'Acre, — dit Isaac, désignant dans le lointain une ville blanche qui s'effaçait avec la rapidité d'un mirage.

L'automobile croisait ou dépassait des caravanes de chameaux alternant avec des camions chargés de matériaux de construction. De majestueuses troupes de cigognes se promenaient parmi les herbages, à quelques mètres à peine de la route. Ainsi que dans le primitif Eden, les animaux paraissaient ici n'avoir pas eu encore l'occasion de se défier de l'homme.

Agar releva sa voilette. Cette brise, cette fraîcheur ensoleillée la plongeait dans une torpeur délicieuse. Un soupir de bien-être lui échappa.

Isaac Cochbas exultait.

— N'est-ce pas que l'air est ici plus léger, plus tonique que partout ailleurs? Vous savez qu'il n'est pas de climat plus sain que celui de la Palestine.

La Palestine. Elle resta frappée de ce mot, comme si elle l'entendait pour la première fois depuis qu'elle était à Caïffa, comme s'il

n'était pas inscrit sur son passeport. C'était vrai, pourtant, elle était à l'heure actuelle en Palestine! Comment n'avait-elle pas, jusqu'à cette minute, pensé à cela! Beaux mondes de souvenirs, parmi lesquels, petite fille, elle avait trouvé le baume unique de ses détresses, vous lui revîntes à cette minute en foule. Elle allait donc les voir, les fontaines à l'eau desquelles venait puiser la cohorte des femmes mystérieuses, ses aïeules, Agar et Rebecca, Noémi, Ruth et Séphora.

Un pneu s'étant dégonflé, ils descendirent de l'automobile. Agar se déganta, prit au talus une poignée de terre, qu'elle laissa pensivement couler dans sa main.

Dans une sorte d'extase, Isaac Cochbas la regardait faire.

— A quoi songez-vous? — murmura-t-il.

Elle n'eut pas besoin de lui répondre pour qu'il comprît qu'elle songeait aux pauvres Juifs dispersés par le monde, au sachet empli de cette terre qu'on met dans le cercueil des plus favorisés, afin qu'à Paris comme à Moscou, à Prague comme à New-York, leur tête, jusqu'au jour du grand réveil, puisse reposer sur le sol sacré.

Le pneu regonflé, ils repartirent. Maintenant, l'automobile commençait à s'élever au flanc de la petite chaîne de montagnes qui

n'était pas inscrit sur son passeport. C'était vrai, pourtant, elle était à l'heure actuelle en Palestine! Comment n'avait-elle pas, jusqu'à cette minute, pensé à cela! Beaux mondes de souvenirs, parmi lesquels, petite fille, elle avait trouvé le baume unique de ses détresses, vous lui revîntes à cette minute en foule. Elle allait donc les voir, les fontaines à l'eau desquelles venait puiser la cohorte des femmes mystérieuses, ses aïeules, Agar et Rebecca, Noémi, Ruth et Séphora.

Un pneu s'étant dégonflé, ils descendirent de l'automobile. Agar se déganta, prit au talus une poignée de terre, qu'elle laissa pensivement couler dans sa main.

Dans une sorte d'extase, Isaac Cochbas la regardait faire.

— A quoi songez-vous? — murmura-t-il.

Elle n'eut pas besoin de lui répondre pour qu'il comprît qu'elle songeait aux pauvres Juifs dispersés par le monde, au sachet empli de cette terre qu'on met dans le cercueil des plus favorisés, afin qu'à Paris comme à Moscou, à Prague comme à New-York, leur tête, jusqu'au jour du grand réveil, puisse reposer sur le sol sacré.

Le pneu regonflé, ils repartirent. Maintenant, l'automobile commençait à s'élever au flanc de la petite chaîne de montagnes qui

verrouille vers l'est la plaine d'Acre. Les virages, de plus en plus brusques, se traduisaient en secousses qui les projetaient fréquemment l'un contre l'autre. A chaque cahot, avec un sourire un peu gêné, ils reprenaient leur place. Ils se taisaient.

Un camion les croisa, empli de jeunes gens robustes. Cols et bras nus sortaient des chemises kaki à l'américaine. Ils avaient entre leurs jambes ou sur l'épaule les pelles et les pioches avec lesquelles ils se rendaient à leur travail.

— Ce sont des colons de Djebata qui vont aux champs, — dit Isaac Cochbas.

— Des Israélites?

Il la regarda avec orgueil.

— Oui, des Israélites. Si vous saviez la joie que me cause votre surprise! Des Israélites, ces jeunes hommes alertes et sains, déjà réhabitués aux travaux agricoles, ayant abandonné les petits outils des échoppes sordides pour manier en plein vent salubre les faulx et la bêche, voilà qui est pour étonner bien des gens, et vous-même, n'est-ce pas? Tant il est vrai que nous avons fini nous-mêmes par admettre les préjugés de nos ennemis à notre égard! Eh bien, dans quinze jours, dans un mois tout au plus, les douze malheureux que vous avez vus tout à l'heure à Caïffa dans

l'état pitoyable que vous savez, vous les reverrez ayant repris conscience d'eux-mêmes, et confiance, ravivés, transformés, semblables en tous points aux superbes jeunes gens que nous venons de croiser. Tel est le miracle du Sionisme. Des épaves de la vie, il refait des hommes, des femmes dignes de ce nom, heureux de leur sort, fiers d'être redevenus des êtres libres sur la terre qui leur fut de toute éternité dévolue. Comprenez-vous, maintenant? Regrettez-vous d'avoir fait droit à ma requête en m'accompagnant?

Elle si peu contrariante, elle fut sur le point de lui répondre : « Léopold Grünnberg, Samuel Lodz, cependant... » Mais elle se tut, autant pour ne point troubler l'enthousiasme de Cochbas que par crainte de mettre fin à l'espèce d'anéantissement bienheureux dans lequel elle se sentait baigner toute.

— Vous êtes depuis longtemps en Palestine? — se borna-t-elle à dire.

— Il y a quinze ans que j'y suis venu pour la première fois. Je pourrais vous raconter ma vie, voyez-vous, sans éprouver la gêne qu'on a à parler de soi, parce que cette vie, elle se confond depuis vingt ans avec l'histoire de l'œuvre à laquelle je me suis consacré. Vous êtes née à Constantinople?

— Oui, — dit-elle évasivement.

— Moi, je suis né à Paris.

Une lueur rapide brilla dans les yeux de la jeune femme.

— Paris ! — murmura-t-elle d'un ton pensif.

— Oui, Paris. C'est encore la ville où un pauvre juif sans ressources a le plus de chance de se tirer d'affaire de façon à peu près digne de lui, de sa race. Mon père m'avait mis au lycée. Mais il était ruiné et mort avant que j'eusse le temps de terminer mes études. Il fallait vivre. Je n'ai pas honte de vous dire ce que je fis alors, puisqu'en m'abaissant j'exalte celui qui me sauva; et puis j'éprouve de la joie à vous apprendre que, dans mon enfance, j'ai été malheureux aussi, bien malheureux. J'avais eu au lycée Charlemagne un condisciple très riche, mais assez médiocre élève. Il me donna mille francs pour aller passer à Dijon le baccalauréat à sa place. C'était pour la rhétorique. Il fut reçu avec mention et je pus payer moi-même les droits et passer les épreuves pour mon propre compte, au mois d'octobre. Enhardis, l'année d'après, nous recommençâmes la même combinaison pour la philosophie. Cette fois, je fus pris. C'est alors que je fus sauvé de la prison et de la misère par un homme admirable, un homme dont tout Israël ne devrait cesser de bénir le nom.

— Oui, je sais, — dit Agar, — le Baron.

— Vous avez entendu parler de lui? — demanda-t-il.

— Oui, à votre propos.

Il eut pour la remercier un regard de gratitude passionnée. La pensée qu'elle avait pu s'occuper de lui, mêler son nom à ses conversations semblait dépasser ce pauvre être. Il ne trouva plus rien à dire jusqu'au moment où la petite automobile, qui était en train de gravir en haletant une colline plus abrupte que les précédentes, fit halte à son sommet.

— Regardez, — dit alors Isaac Cochbas.

A leurs pieds venait de surgir soudain une admirable plaine, aussi riche, aussi fertile, aussi bien cultivée que les plus belles des campagnes européennes. Jusqu'à l'horizon arrondi et cerné de toutes parts par des chaînes de montagnes bleuâtres, les blés verts ondulaient, coupés çà et là de grands rectangles dont les coloris allaient du brun noir au beige pâle, et qui étaient les terres nouvellement ensemencées. Par endroits, des fumées grises s'élevaient, indiquant l'emplacement des nouvelles colonies. On distinguait les plus rapprochées, mosaïques régulières et symétriques de maisons en planches, modernes villages où le clocher se trouvait remplacé par le réservoir d'eau ou l'aéro-moteur.

Un train minuscule traversait de biais l'immense plaine. Il s'arrêtait devant une station à toit rouge, repartait, et longtemps, très longtemps après, le coup de sifflet annonciateur du départ parvenait aux oreilles de Cochbas et de la jeune femme.

— Arrêtons-nous un moment ici, voulez-vous? proposa Agar.

Ils descendirent de voiture et allèrent s'asseoir au bord de la corniche. A leurs pieds, le miraculeux printemps de Palestine déroulait ses éphémères tapis de fleurs : bleuets, anémones de velours rouge, cyclamens, marguerites multicolores.

— Comment s'appelle cette plaine? — demanda Agar.

— La plaine de Jizréel.

Elle fronça les sourcils. Ce nom évidemment lui disait quelque chose, évoquait le temps déjà lointain où, petite fille, elle se prenait de tant d'amour pour les belles histoires de la Thora. Mais il était naturel que les événements qui avaient surgi depuis à la traverse fussent parvenus à effacer le souvenir d'Esther et de Dalila.

Cochbas, qui suivait avec émotion chacune des ombres qui passaient sur cette face charmante, vint à son aide.

— Jizréel, — murmura-t-il, — souvenez-

vous. Jézabel précipitée de la fenêtre de son palais. Jéhu faisant fouler aux pieds de ses chevaux le cadavre de la vieille reine.

— Je crois que je vais me rappeler, — dit-elle. — Nommez-moi encore d'autres endroits. Quelle est cette ville, là-bas, à gauche?

Elle désignait, dans une échancrure de la montagne , un amoncellement de maisons grises et de toitures rose pâle, une ville hérissée de cyprès noirs.

— C'est Nazareth, — dit Cochbas, — Nazareth où naquit, comme vous le savez, un des hommes qui ont le plus contribué à jeter sur le nom d'Israël une gloire impérissable. Vous êtes étonnée peut-être de m'entendre ainsi parler de Jésus, alors que nos frères orthodoxes continuent à voir en lui le pire de nos ennemis, la source des malheurs qui n'ont cessé depuis deux mille ans de fondre sur notre race. C'était le point de vue antique. Nous, nous prétendons nous affranchir des influences cléricales qui ont failli figer Israël dans l'immobilité du tombeau. Que ne puis-je vous citer la page sublime où notre grand Enelow expose notre attitude vis-à-vis du doux prophète galiléen. « En lui s'est concentré ce qu'il y a de meilleur, de plus mystérieux et de plus enchanteur en Israël, en ce peuple éternel... »

Il s'exaltait, s'exaltait, et soudain, il se tut

brusquement. Les yeux d'Agar s'étaient détournés de la ville aux cyprès noirs. Ils étaient arrêtés maintenant sur une montagne isolée, sorte de vaste pyramide grise.

— Le Mont Tabor, — expliqua-t-il. — Plus loin, c'est Endor. Souvenez-vous, Endor, la Sibylle que Saül vint consulter la veille de la bataille où il devait perdre la vie.

— Et ce petit village, là-bas, vers le sud?

— Solem, le pays d'Abizag la Sunamite, la pauvre enfant qui se dévoua pour réchauffer la vieillesse du Saint Roi.

— Abizag, — répéta Agar, — Abizag, oui, je me rappelle...

Elle demanda encore, d'une voix de plus en plus oppressée, avec l'émotion que doit avoir l'enfant qui retrouve chaque chose à sa place, dans la maison paternelle d'où il a été si longtemps chassé.

— Et ces montagnes qui barrent l'horizon, juste en face de nous?

— Les monts de Gelboé, — dit Cochbas. — Qu'y a-t-il, mon Dieu? Qu'avez-vous?

Il venait de s'apercevoir que les yeux de la jeune femme étaient pleins de larmes. Anéanti, Cochbas l'entendit qui murmurait comme en un songe :

— « O monts de Gelboé, que sur vous il ne tombe plus ni pluie ni rosée. »

C'était, dans la bouche de la danseuse, la sublime apostrophe du livre de Samuel, la lamentation de David sur le corps de Saül.

Il ne put retenir davantage son émotion.

— Ah! — s'exclama-t-il en un transport presque sauvage, — je savais bien qu'elle vous parlerait, la vieille terre! Je savais bien que vous la reconnaîtriez, et que, malgré vous, au besoin, elle vous forcerait à être nôtre.

Rien n'est plus maladroit qu'un enthousiasme, un cri de victoire prématuré. Agar s'était ressaisie. Elle regardait son bracelet-montr

— En attendant, — dit-elle sèchement, — n'oublions pas qu'il va bientôt être trois heures, et que je dois être de retour à Caïffa pour l'apéritif.

Elle arriva en retard chez M. Divisio. Il lui avait fallu d'abord passer chez elle pour changer de robe et se mettre du rouge et de la poudre.

— A l'amende, — hurlèrent en chœur, quand elle entra, Stéphanidis, Trumbetta et les autres. — D'où vient-elle ainsi, la belle enfant?

— De me promener dans les environs, — dit-elle. — Et je vous prie de ne pas me cas-

ser ainsi la tête avec vos rugissements. J'ai la migraine.

— Eh bien, vrai, — fit Trumbetta, d'un air piteux, — on ne peut pas dire que l'air de la campagne contribue à la rendre aimable, celle-là.

La dernière semaine se passa sans incident. Le samedi, M. Divisio prit à part la danseuse.

— J'écris ce soir à monsieur Sampietri, — dit-il.

— Ah! Vous lui ferez bien mes amitiés.

— C'est pour lui demander de m'envoyer quelqu'un à votre place, à moins, naturellement, que vous ne nous fassiez à tous le grand plaisir de rester. On vous aime ici, vous savez. Je puis dire que vous avez bien réussi.

— Je vous remercie, monsieur Divisio. Mais il faut que je m'en aille.

— Si c'est, — dit-il, se grattant la tête, — parce que vous avez trouvé en Egypte un meilleur engagement, on pourrait peut-être s'arranger. Pour vous garder, j'irai facilement jusqu'à une demi-livre de plus par jour.

— Vous êtes bien aimable, — dit-elle. — Mais c'est décidé, voyez-vous. Je pars.

Le 2 avril, sa dernière soirée, les habitués du café Divisio tinrent à offrir en l'honneur

d'Agar un champagne monstre. On vida quarante bouteilles, le record de Caïffa.

— Tous tes admirateurs sont là, — dit le petit Stéphanidis, ému.

— Tous, non, — rectifia Paul Trumbetta, toujours farce. — Il en manque un, le vilain petit singe à lunettes noires.

— Monsieur Cochbas, — dit l'agent de l'émigration, — il sera ici le 6, pour ramener les colons que va apporter le prochain bateau.

— Verse un pleur, belle Jessica, — dit Pierre Stéphanidis. — Tu ne le reverras plus, ton amoureux. A propos, comment rentres-tu en Egypte, par le train ou par le paquebot? Nous tenons à t'accompagner demain, tu sais, à la gare ou à l'embarcadère.

— Je vous en dispense, — dit-elle. — J'ai toujours eu horreur des départs en fanfare.

Le 6 avril, quatre jours après qu'Agar eut quitté l'établissement, les clients du café Divisio virent, vers onze heures du soir, entrer Isaac Cochbas. Il commanda un verre de bière, resta une heure, puis s'en fut, le dos plus voûté que jamais.

Des rires saluèrent sa retraite.

— Le pauvre diable, — dit Paul Trumbetta. — Il la croyait toujours là. Elle ne lui aura même pas envoyé une carte postale pour

l'avertir de son départ. C'est égal, c'était une brave fille, cette petite Jessica.

Le lendemain, à midi, devant le pavillon de l'émigration, Isaac Cochbas était en train de procéder au contre-appel des nouveaux arrivés. Soudain, ses doigts tremblèrent. Il faillit laisser tomber sa liste...

Il venait d'apercevoir Agar.

Elle se tenait, comme la première fois, à côté de la porte du pavillon. Elle avait un manteau de voyage et à la main un petit sac.

— Vous ici, vous, — balbutia Isaac. — Je vous croyais repartie.

Elle secoua la tête.

— Je suis restée, monsieur Cochbas, — dit-elle.

Et comme il continuait à la regarder, sans un mot, dans une stupéfaction touchant à l'hébétude, elle ajouta :

— Vous aurez sans doute une place pour moi, au Puits de Jacob, ou ailleurs.

CHAPITRE V

Le camion automobile se mit en route vers midi et demie. Il n'avait pas parcouru plus de cent mètres qu'une panne l'immobilisa. La réparation qui s'imposait était sérieuse. Le chauffeur dut faire appel à un mécanicien. Il était plus de deux heures lorsqu'on put repartir.

Les nouveaux arrivants étaient au nombre de huit, tous juifs de Bessarabie, pauvres diables aussi craintifs que s'ils venaient d'échapper à un pogrome. Abasourdi par la soudaine apparition d'Agar, Isaac Cochbas ne s'était ressaisi que pour lui proposer de prendre place avec lui, comme la dernière fois, dans une automobile qu'on commanderait immédiatement. En quelques mots très brefs, elle avait refusé. C'était la vie de tous qu'elle entendait mener désormais, au Puits de Jacob ou ailleurs, et rien ne saurait la désobliger davantage, ni être plus contraire à l'esprit de sa détermina-

tion que les exceptions qu'on pourrait tenter de faire en sa faveur. Tout cela était dit d'une façon assez sèche pour que Cochbas perdît immédiatement, au cas où il eût été assez naïf pour l'avoir, l'illusion qu'un sentiment quelconque de sympathie à son égard avait pu entrer le moins du monde dans la décision de la jeune femme. Inutile d'ajouter que, loin de lui en vouloir, il ne l'en avait placée que plus haut dans son estime, et qu'il n'avait pas eu à réfléchir beaucoup pour choisir la colonie à laquelle elle allait être affectée. N'y aurait-il eu qu'une place libre au Puits de Jacob — et Dieu savait que malheureusement il n'en était pas ainsi — cette place eût été pour Agar.

Dans le camion, tandis qu'il s'était assis auprès de la portière, elle s'était installée à l'autre bout, à côté d'une fillette rousse, étrangement belle dans ses guenilles. Elle l'avait questionnée en roumain. Cette enfant, dont la misère avait visiblement retardé la croissance, avait près de seize ans. Ses parents avaient péri dans une échauffourée entre les troupes roumaines et les soldats de l'armée rouge. Restée seule au monde, elle avait été inscrite d'office sur les listes des recrues destinées à la Palestine. Elle ne savait qu'une chose : à partir de ce moment, elle avait mangé à sa faim. En outre, on lui avait promis qu'arrivée au terme

du voyage, elle serait habillée convenablement.

— Est-ce que c'est vrai, madame?

— Ne m'appelle pas madame. Appelle moi Agar. C'est mon prénom. Et toi, comment t'appelles-tu?

— Guitelé Worms. Est-ce qu'on me donnera une robe neuve?

Agar pensa qu'elles sont toujours les mêmes, les préoccupations des petites pauvresses de seize ans.

— Oui, on te donnera une robe neuve.

Parlant ainsi, elle aperçut les lunettes de Cochbas braquées sur elle. Elle devina dans ces yeux invisibles une supplication. Elle eut pitié, elle ajouta.

— Et tu seras très heureuse, tu verras.

La petite poussa un soupir de soulagement et se mit à regarder la campagne.

Le camion était en train de dépasser l'endroit où dix jours auparavant, Agar s'était arrêtée en compagnie d'Isaac Cochbas. Elle reconnut le talus au bord duquel ils s'étaient assis. Mais elle prit son air le plus indifférent. Il ne s'agissait pas de rendre son compagnon insatiable en lui procurant aussi vite une nouvelle satisfaction. Et puis, elle tenait à conserver le bénéfice de l'entière liberté de son acte.

La traversée de la plaine de Jizréel prit une

bonne heure, au cours de laquelle ils rencontrèrent de nombreux camions chargés de travailleurs qui se rendaient aux champs ou qui en revenaient. Ceux-ci regardaient les nouveaux venus avec une curiosité sympathique. Evidemment on sentait qu'il y avait encore, dans ce pays, du travail pour tous les bras de bonne volonté, et les arrivants évoquaient l'idée de renfort, non celle de concurrence.

A Afulé, village situé au milieu de la plaine, à l'endroit où le chemin de fer de Damas coupe la route de Jérusalem, Cochbas fit arrêter le camion. Il ne pouvait plus garder pour lui seul la joie désordonnée qui le possédait. Elle se traduisit pour les immigrants par une demi-douzaine de bouteilles de bière qu'il leur offrit dans une guinguette en branchages au-dessus de laquelle flottait un fanion bizarre qui était le drapeau de la Nouvelle Sion. Ces affamés, ces assoiffés burent la bière et dévorèrent le pain et les sardines à l'huile que leur bienfaiteur y avait fait joindre. Maintenant que le bruit du moteur s'était tu, un silence impressionnant régnait sur l'immense plaine, un silence rompu seulement par une plainte régulière, sourde, monotone, qui était celle du vent caressant et faisant onduler à perte de vue les seigles et les blés en fleurs. Une sorte de torpeur religieuse envahissait Agar. Ce spectacle,

ces émotions lui donnaient de plus en plus la certitude que le mot de bonheur pouvait être une réalité pour une âme juive, et que cette réalité consistait, sur la terre hérissée des épis semés de nouveau par ceux de sa race, à sentir passer dans ses cheveux le même vent qui avait caressé les chevelures de Rachel et de Lia, de Judith et de Bethsabée. Elle avait trop le respect des volontés du destin pour avoir seulement l'idée de regretter son passé. Elle se bornait à songer à quel point sa vie eût pu être différente si, douze ans plus tôt, l'Eternel, qui est un, mais dont les voies sont multiples, à la place de madame Lazaresco avait envoyé au devant d'elle Isaac Cochbas. L'extraordinaire changement qui venait de se produire dans son existence ne l'étonnait guère. Elle était surprise simplement d'avoir été convoquée si tard sur la route qui devait voir l'accomplissement de sa destinée.

Cochbas donna le signal du départ et l'on regagna l'automobile. A ce moment, une petite caravane de Bédouins passait sur la route. Les hommes, splendides avec leurs barbes courtes et bleues, leurs yeux d'émail blanc, leurs guenilles majestueuses, regardèrent avec une haine peu dissimulée cet essaim de juifs disgraciés qui trébuchaient et se bousculaient en se hissant dans le camion. De leurs bouches

tatouées d'indigo, les femmes ricanèrent, et l'une d'elles cracha par terre avec ostentation. Cette insulte aurait été relevée, peut-être, par des sionistes réenracinés depuis plus longtemps. Mais Cochbas n'avait pas vu le geste, et les autres n'étaient pas encore assez conscients de leur dignité retrouvée pour hasarder une protestation. Seule, Agar eut un sursaut de révolte douloureuse. Ces sauvages là aussi, alors... Elle ne pouvait oublier que souvent, au cours des parties les plus folles, entourée des adorateurs les plus affranchis de préoccupations autres que la recherche de leurs plaisirs, il lui avait suffi, par une sorte de bravade triste, de révéler ou d'évoquer son origine, pour jeter sur la gaieté comme une cendre passagère. Que les convives fussent chrétiens ou musulmans, russes, anglais, turcs, français, italiens, c'était presque toujours la même chose, un silence d'autant plus pénible, d'autant plus outrageant qu'il émanait d'hommes qui venaient de se montrer plus empressés et plus joyeux. Mais cette injustice universelle n'est-elle pas précisément, ô peuple élu, la rançon de l'orgueil que tu es en droit de tirer de ta mission divine?

Le camion atteignait presque, à présent, les confins orientaux de la plaine galiléenne. Les étoiles commençaient à trouer un ciel de velours bleu tendre. Puis, la lune, cette même lune que

Jacob avait vu briller entre les barreaux de son échelle, parut au-dessus des monts de Gelboé. Les voyageurs somnolaient. La petite Guitelé s'étaient endormie, la tête sur l'épaule d'Agar. La jeune femme, elle, avait ouvert son sac à main. Cochbas, qui ne la quittait pas des yeux, la vit avec surprise en retirer de minces objets métalliques qui tracèrent dans l'obscurité de fugitives paraboles brillantes lorsqu'elle les lança les uns après les autres sur la route. Successivement, elle se débarrassa ainsi de ses crayons gras, de son rimmel, de son rouge à lèvres.

Le paysage s'était profondément modifié. Le camion avançait dans une gorge encaissée entre de gigantesques pans de roches, franchissant des ponts jetés sur des torrents d'où montait parfois le mince murmure de l'eau. Les lumières annonciatrices de villages ou simplement de maisons s'étaient faites de plus en plus rares. Il y avait bien une demi-heure qu'on n'en avait aperçu. Guitelé s'était réveillée, et, troublée par l'aspect sauvage de ces escarpements, elle interrogeait Agar à voix basse. Mais elle ne pouvait retirer d'elle que les plus vagues des assurances. Que ferait-on au Puits de Jacob? On travaillerait. Sans doute, mais à quoi? La jeune femme eût été bien incapable

de l'apprendre à la fillette. Elle l'ignorait. Mieux encore, elle ne s'en souciait pas. La quiétude qu'elle goûtait était faite précisément de l'aliénation de toute initiative, d'indifférence pour tout ce qui n'était pas son rêve. Peu importait à leurs ancêtres dans le désert de savoir ce qu'ils feraient quand ils auraient atteint la Terre Promise. L'essentiel était de l'atteindre, et ils s'étaient remis à la mystérieuse colonne de fumée du soin de les y conduire.

— Regardez, — dit soudain Guitelé en poussant le coude de sa compagne.

Elle lui désignait un point lumineux qui se balançait au milieu de la route, à une cinquantaine de mètres. Le camion corna, ralentit, s'arrêta auprès de deux ombres, deux hommes dont l'un tenait à la main une lanterne.

— Isaac Cochbas, — appela l'homme à la lanterne.

— Voici, voici, — répondit Cochbas.

Et il descendit sur la route.

—Combien? — demanda l'ombre à la lanterne.

— Quatre. Trois hommes et une femme.

— C'est peu. Nous comptions sur huit nouvelles recrues, au moins. Vous savez, ce n'aurait pas été du luxe.

— Je le sais, mais pour vous les donner, il

aurait fallu ne rien garder pour le Puits de Jacob. Et là aussi, on manque de bras.

L'homme à la lanterne haussa les épaules.

— Que voulez-vous, Cochbas, on essaiera de s'arranger tout de même. Si au moins parmi les gens que vous m'amenez, il y avait un seul agriculteur de profession.

— Il n'y en a pas. Mais vous savez que la bonne volonté ne manque pas aux nouveaux arrivants. Ceux-ci feront comme les autres.

— Je sais, je sais. Mais tâchez au moins qu'au prochain bateau il y ait encore quelque chose pour nous.

— On tâchera. Voilà les papiers de ceux-ci.

L'homme avait élevé sa lanterne. Sous la lumière jaune, Agar et la petite distinguaient des carnets, des passeports, que des mains feuilletaient.

— Abraham Smolsky, — appela Cochbas.

L'interpellé ne répondit pas. Il ronflait dans le camion, en face d'Agar. Cochbas fut obligé de remonter, de le secouer par le bras.

— Réveillez-vous. Vous êtes arrivé.

— Où? — fit-il se frottant les yeux.

— A Zebabda, la colonie à laquelle vous êtes affecté.

L'homme ne discuta pas. Il prit son ballot entre ses jambes et descendit en se cognant aux autres voyageurs.

Agar sentit la petite main de Guitelé qui saisissait la sienne. Allaient-elles déjà être séparées?

— Etienne Aronsohn?

Abraham Smolsky avait plus ou moins marché sur les pieds de ses compagnons. Réveillé, Etienne Aronsohn répondit tout de suite à l'appel de son nom.

— Il n'a qu'un bras, — remarqua l'homme à la lanterne.

— Il a eu l'autre brisé dans une rixe avec les Cosaques, expliqua Cochbas

— Cela ne me gêne pas pour mon métier, — dit le manchot en un effroyable jargon. Je suis comptable.

L'homme à la lanterne haussa de nouveau les épaules.

— Des comptables, mon pauvre frère, nous en avons à revendre. Ne crains rien tout de même, va. On verra à te donner le travail que tu pourras faire.

— Luisa Rosch?

C'était une vieille femme. Il fallut l'aider à descendre.

— Elie Gold

On en avait fini avec la colonie de Zebabda. Les cinq restants étaient à destination du Puits de Jacob. Ce fut au tour d'Agar de serrer la

main de la petite fille : elles ne seraient pas séparées.

— Au revoir, Isaac Cochbas, — dit l'homme à la lanterne.

— Au revoir. N'oubliez pas pour le 15 avril votre rapport trimestriel. Il faut que je l'aie transmis avant le 20 à Jérusalem.

— Vous l'aurez. D'autant que nous demandons une batteuse. Il y a huit mois qu'on nous la promet. Est-ce que nous pouvons y compter pour la prochaine récolte?

— Je ferai de mon mieux.

Le camion repartit. Maintenant, on y était au large. Cochbas s'était assis en face d'Agar.

— N'êtes-vous pas trop fatiguée ? — hasarda-t-il

— Non. Est-ce que nous en avons pour longtemps encore?

— Une heure, tout au plus.

Ils ne parlèrent plus. La petite Guitelé et les trois autres s'étaient rendormis. L'espace était rempli de hurlements plaintifs : les chacals. Agar les avait entendus dans le Liban, du temps qu'elle s'y promenait la nuit en automobile, avec de jeunes noceurs de Beyrouth auxquels le champagne avait ôté l'envie de se coucher. Le défilé, alternativement, s'élargissait et se retrécissait. La lune, vagabondant à

travers un tissu de nuages roussâtres, balayait à brefs intervalles les crêtes chauves des monts. Il y avait longtemps que son éclair n'avait fait surgir un bouquet d'arbres. Agar ne put s'empêcher de songer aux récriminations de Grünnberg. « Elle est jolie la terre des ancêtres, rien que des cailloux », disait le musicien. Se pouvait-il qu'il n'eût pas exagéré? Et d'ailleurs, qu'importait! N'était-ce pas d'une roche stérile que Moïse avait fait jaillir la divine fontaine de vie?

Un choc. Le camion s'en était venu heurter violemment, au milieu de la route, un tas de pierres. Le chauffeur descendit en grommelant.

— Qu'y a-t-il? — demanda Cochbas.

— Comme d'habitude. Des cailloux qui se trouvent là où ils n'ont rien à faire.

— Voulez-vous que je vous aide à les enlever?

— Ce n'est pas la peine. Le travail a déjà été à peu près fait. Je crains seulement d'avoir faussé ma direction.

Il perdit en effet une bonne heure à peiner après diverses pièces de la voiture. Agar s'était légèrement assoupie. Elle se réveilla en entendant l'automobile se remettre en marche. Bientôt, un nid de lumières surgit dans la nuit.

Cochbas se pencha vers elle.

— Naplouse, — murmura-t-il. — Nous approchons.

Deux masses sombres, deux montagnes, apparaissaient, l'une à l'est de la route, l'autre à l'ouest.

— Voici le mont Ebal, — dit-il en montrant la montagne de gauche. — Et en face, c'est le Garizim.

Comme il atteignait les premières maisons de la ville endormie, le camion stoppa de nouveau.

— Halte!

L'ordre avait été jeté en anglais. Dans la lumière des phares, un énorme soldat kaki venait de sortir de la nuit, jambes écartées, fusil tenu en travers, à bout de bras, barrant la route. C'était un sous-officier britannique. Derrière lui, les hommes de sa patrouille se devinaient vaguement dans l'ombre.

Cochbas était descendu. Il parlementait avec le sous-officier. Agar, qui ne comprenait qu'imparfaitement l'anglais, ne put arriver à saisir que quelques bribes de leur conversation.

Ayant relevé son fusil, le sergent fit signe que la route était libre. Les soldats s'écartèrent. Le camion put repartir.

— Qu'y avait-il? — demanda Agar.

— Rien! — fit évasivement Cochbas.

— Mais encore?

— Peu de choses. De mauvais garnements ont essayé d'intimider, en les menaçant de les dévaliser, les voyageurs des automobiles qui nous précédaient. Les pierres sur lesquelles nous avons buté tout à l'heure avaient été placées intentionnellement par eux sur la route: Ce sont des choses qui arrivent couramment, même dans la banlieue de Paris ou de Londres. Vous voyez en tout cas qu'ici la police est bien faite. La surveillance anglaise est sous ce rapport digne de tous les éloges.

Agar ne fit point d'objection. Elle s'efforçait d'arracher aux ténèbres quelques lambeaux de l'obscure cité que le camion était en train de traverser à petite allure. La nuit était devenue tout à fait noire. Les maisons s'étageaient sur la droite en groupes blafards. De dessous un pont monta un rapide murmure. Ici, au moins, il y avait de l'eau.

Très vite après, ce fut la campagne, et bientôt Isaac Cochbas saisit la main de la jeune femme.

— Le Puits de Jacob, — dit-il.

Ces mots, il les avait prononcés cette fois à voix haute, triomphante presque. Les passagers du camion commencèrent à se remuer.

— Nous sommes arrivés, mes amis, — fit Cochbas.

Mal réveillés encore, ils se frottaient les yeux, les écarquillaient. La petite Guitelé s'accrocha au bras d'Agar.

— Arrivée où? Je ne vois rien, — murmura-t-elle.

— Nous sommes en retard, — expliqua Cochbas. — Il est près de dix heures et tout est éteint à la colonie. On se couche de bonne heure, vous savez. Les journées sont bien remplies et nos frères ont l'ordre de ne pas attendre. D'ailleurs, les habitations sont encore à cinq cents mètres d'ici. Mais si vous les voyez, vers huit heures, au moment de la lecture récréative, quand tout est éclairé, on dirait de la route une véritable ville. Regardez le chemin que nous venons de prendre. Il y a six mois, quand le Haut-Commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, notre frère, nous a rendu visite, ce chemin était illuminé de la façon la plus heureuse, avec un double cordon de verres électriques de couleurs variées. Car nous avons aussi l'électricité. En temps ordinaire, on ne laisse pas les ampoules, parce que les Bédouins de par ici, qui sont encore assez arriérés, ne manqueraient pas de les briser.

Le camion, laissant la route, avait en effet tourné à gauche. Il roulait à présent sans effort sur un chemin remarquablement lisse. Une,

deux, puis trois lumières brillèrent. On fit halte.

— Descendons, — dit Cochbas.

Le petit groupe était arrêté devant une robuste grille, ménagée entre deux épaisses haies de fils de fer barbelés. De l'autre côté de la grille, un chien aboya avec force. Ils entendirent les pas ensommeillés de l'homme qui venait ouvrir.

— Bonsoir, Samuel, — dit Isaac Cochbas. — Voici nos frères. Rien de nouveau, depuis avant-hier?

— Rien de nouveau. On vous attendait de meilleure heure.

— Nous avons eu des pannes. Tout le monde est couché, je pense?

— Tout le monde, sauf mademoiselle Henriette.

— La brave fille, — fit Cochbas. — Je la gronderai.

Bien que la nuit fût des plus sombres, Agar put distinguer la disposition générale des bâtiments, vastes rectangles tenant du hangar et de la villa rustique. Au nombre de quatre, longs chacun d'une cinquantaine de mètres, ils enfermaient un espace carré, planté de petits arbres et au centre duquel s'érigeait la haute pyramide à claire-voie d'un aéro-moteur. On enten-

dait sa roue que le vent faisait grincer dans les ténèbres, à cinquante pieds en l'air.

Deux lampes électriques étaient allumées dans le premier des bâtiments. Sur le perron, une silhouette noire se détachait.

— Nous voici, mademoiselle Henriette, — dit Cochbas d'une voix joyeuse.

Et il lui présenta les nouvelles recrues.

— Vous n'avez pas dîné, n'est-ce pas? — dit-elle. — J'ai fait préparer quelque chose. Venez tous avec moi au réfectoire.

— Nous vous remercions, mademoiselle Henriette. Mais vous auriez pu aller vous coucher. Vous n'êtes pas raisonnable.

— C'est que j'ai faim, moi aussi, — dit-elle.

Elle parlait d'une curieuse voix, blanche, métallique, par moments très dure, à d'autres moments presque aussi douce que celle de Cochbas.

Elle les installa tous les six à une table. Un repas modeste, mais copieux et appétissant, les attendait : de la viande froide, de la crème, des fruits

Mlle Henriette servait, veillait à ce que rien ne manquât. Agar avait tout le loisir de regarder cette étrange personne. Son âge ? Cinquante ans au moins, malgré ses cheveux restés très noirs, qu'elle séparait en bandeaux rigides. Le teint était de cire. A peine les lèvres minces

se teintaient-elles de rose pâle. Les yeux gris brillaient sous de profondes arcades. Le profil était anguleux et austère. Mlle Henriette était toute vêtue de noir, à la façon d'une diaconesse. A son col, en manière de broche, elle portait l'étoile de métal à six branches, emblème du Sionisme. Tandis qu'elle l'observait, Agar se rendait compte qu'elle était elle-même la proie de ces impitoyables yeux d'acier.

Les nouveaux colons dévoraient. Cochbas prenait à les voir faire une joie enfantine.

— Et vous savez, mes amis, tout ce qui est sur la table, bientôt c'est nous qui le produirons. Tout ! Il faut qu'avant trois ans nous ayons atteint le chiffre d'affaires de nos camarades de Richon-le-Zion.

— Ne la faites pas trop boire, — dit Mlle Henriette, comme il servait à Guitelé une nouvelle rasade de vin. Pauvre petite, elle tombait de sommeil tout à l'heure. Cela va mieux. De quel pays es-tu?

— De Bessarabie.

— Il n'y a naturellement pas de Français parmi vous?

— Non, mais mademoiselle Mosès parle admirablement cette langue, — dit Cochbas, désireux de mettre en valeur sa protégée.

Mlle Henriette posa sur la jeune femme son regard aigu et grave.

— Vous avez vécu en France?

— Non, mais j'ai connu beaucoup de Français.

Il y eut un silence gros de danger. Mais Mlle Henriette ne le rompit pas pour demander à Agar les conditions dans lesquelles elle avait noué ces relations.

— Nous aurons le temps de causer de tout cela, — se borna-t-elle à dire — puisque nous devons passer ensemble le reste de notre vie.

Le reste de leur vie! Agar ne put s'empêcher de frémir de la simplicité avec laquelle elle avait prononcé cette phrase terrible. Mlle Henriette dut s'en rendre compte, car elle ajouta, avec un sourire qui était bien la chose la plus belle que la jeune femme eût vue jusqu'alors.

— Et je sens que nous serons amies.

Les hommes étaient allés se coucher, sauf Cochbas, qui restait avec les trois femmes.

— Il est temps d'aller aussi vous reposer, — dit Mlle Henriette.

Ils franchirent la cour. Sur le seuil du bâtiment de droite, Cochbas leur souhaita une bonne nuit.

— A demain, — dit-il en tendant la main à Agar.

Jamais elle ne s'était figurée qu'une main d'homme pût trembler de la sorte.

Le baraquement dans lequel elles se trouvaient était traversé de bout en bout par un couloir sur lequel s'ouvraient les chambres, une dizaine de chaque côté, larges chacune d'environ trois mètres.

Dans la chambre où Mlle Henriette venait d'allumer l'électricité, il y avait deux lits.

— Je m'excuse, — dit-elle, — de mettre avec vous la petite, pour la première nuit. Je ne savais pas que vous étiez deux. Dormez bien, et demain matin, ne vous préoccupez pas du coup de cloche. C'est jour de repos pour les nouveaux arrivants.

Elle les quitta. Assises chacune sur son lit, dans la petite chambre claire, Guitelé et Agar se regardèrent. Elles sourirent, sans savoir pourquoi, gênées.

— Couchons-nous, — dit Agar.

— Couchons-nous, — répéta Guitelé.

Pas une des deux ne bougea. Quelques minutes s'écoulèrent. Puis Agar murmura.

— Je crois que la nuit est assez claire. Nous pourrions éteindre l'électricité.

— Oui, — dit Guitelé avec empressement.

Elles avaient eu ensemble la même pensée, l'une par honte de ses guenilles, l'autre de son linge trop fin.

Allongée maintenant dans son étroit lit de fer, ce lit où elle allait pouvoir enfin dormir seule, Agar songeait au mystère de la destinée humaine qui, selon un rythme implacable, ramène dans la vie des êtres les mêmes événements. Elle se rappelait le jour où elle avait refusé de se déshabiller, dans la chambre de Lina de Marville... Pour elle s'était ouverte ce jour-là une ère qui venait aujourd'hui de se clore.

Guitelé s'était endormie. La brise plus forte arrachait des plaintes déchirantes à la roue de l'aéro-moteur.

CHAPITRE VI

Ce n'était ni par sa richesse, ni par la fertilité de son sol, ni par sa superficie, ni par son outillage, que la colonie du Puits de Jacob tenait le premier rang parmi les entreprises agricoles du Sionisme. Il sera expliqué pourquoi, au contraire, elle était loin de réaliser la perfection sous ces divers rapports. Malgré de cruelles insuffisances, si elle jouissait en Palestine d'une notoriété à laquelle ne pouvait prétendre aucune autre exploitation, c'était pour avoir à sa tête Isaac Cochbas et Mlle Henriette Weill.

Du premier, on sait déjà l'essentiel. A son enthousiasme mystique pour la cause, il joignait une connaissance approfondie des hommes et des choses du pays. Propagandiste infatigable, il était également pour le nouveau régime le conseiller le plus averti. Le Haut-Commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, c'était un fait l'avait en particulière estime et

eût été heureux de le garder près de lui à Jérusalem.

Mais de même qu'il avait résisté en 1906 aux instances du Baron, Cochbas s'était dérobé en 1920 à ces flatteuses avances. A son sens, il se serait nié lui-même en acceptant de devenir l'espèce de haut fonctionnaire qu'on avait tenté de faire de lui. Ses coreligionnaires n'avaient que trop de tendances à solliciter des postes dans le *tchin* du jeune état juif. Comment porterait-elle les gerbes prophétisées, la terre des Ancêtres, si ses fils revenus commençaient par se soustraire au premier des devoirs, qui était de labourer de leurs mains ? Le fanatisme agraire de Cochbas était intransigeant, irréductible. Appelé un des premiers à Jérusalem par Sir Herbert, il avait consenti à quitter sa vieille colonie rothschildienne de Richon-le-Zion, où il avait travaillé six ans comme le plus obscur des manœuvres, mais avec l'intention bien nette de ne faire que passer dans la capitale. Dès que la machine administrative installée par l'étrange consortium anglo-juif avait commencé à fonctionner, Cochbas n'avait pas cessé de réclamer l'autorisation de s'en aller fonder en Judée un autre centre d'exploitation. Parmi les concessions territoriales entre lesquelles son choix fut admis librement à s'exercer, il élut l'emplacement sur lequel s'élevait aujourd'hui

la colonie du Puits de Jacob. La proximité immédiate de Naplouse, une des rares villes un peu importante de la Palestine, ne constituait un avantage qu'en apparence. Le terrain était en effet aussi peu apte que possible à la culture de la vigne, qu'on se proposait d'y acclimater. Les pluies, fréquentes en hiver et en automne, bouleversaient le sol, précipitant dans les ravins la misérable terre arable. Puis, il y avait la population environnante, qui n'était guère sympathique aux nouveaux venus. Les purs d'Israël n'ont jamais eu beaucoup à se louer de la ville de Jéroboam. Outre les débris des vieux Samaritains à turbans rouges, il y avait là quelques chrétiens revêches, toujours disposés à prêter un appui sournois aux pires ennemis des colons, les Bédouins. Les Bédouins de Naplouse, plus encore que ceux d'Hébron, ont les sionistes en horreur. Chaque année, ils n'hésitent pas à faire vingt lieues pour aller à Jérusalem, le jour de la fête du prophète Nebi-Moussa, protester contre les spoliateurs. A cette manifestation publique se joignait une sourde guerre de tous les instants, destinée à rendre aux nouveaux venus la vie insupportable. Un jour, c'était une rangée de jeunes ceps qui se trouvaient être ravagés, comme si Samson y avait promené ses renards en flammes. Le lendemain, cinq ou six têtes de

bétail disparaissaient par enchantement. Une autre fois, des instruments de culture, laissés quelques minutes sans surveillance dans un champ, étaient retrouvés hors d'usage. Deux des colons, revenant une nuit de la ville, furent assassinés. Il fallut faire appel à l'autorité anglaise de Naplouse. Pénible obligation, car cette autorité, outre la façon méprisante qu'elle a d'apporter son secours, fait preuve dans la répression d'une dureté qui décuple les ressentiments des nomades contre les malheureux assistés. Loin de le dissuader, puis de le décourager, ces difficultés avaient au contraire motivé, puis confirmé la résolution de Cochbas d'élever au Puits de Jacob le monument de ses rêves. Une autre considération avait d'ailleurs milité en faveur de cet emplacement : le voisinage de la route la plus importante de la Palestine, celle qui joint Caïffa à Jérusalem en traversant la Judée, la Samarie et la Galilée. Isaac Cochbas n'avait pu en effet éluder complètement les amicales instances par lesquelles le Haut-Commissaire l'avait pressé de ne pas lui refuser son concours. Il avait fini par accepter une sorte d'inspection générale des établissements agricoles de la région du nord, celle que dessert le port de Caïffa. Les ayant assumées, il s'était aperçu que ces fonctions avaient pour corollaires le contrôle des nouveaux arri-

vants, et leur répartition entre les diverses colonies. Il semblerait que ces pouvoirs accumulés entre les mains de l'administrateur du Puits de Jacob eussent dû avoir comme conséquence un régime de faveur pour cette colonie. Ce serait mal connaître les scrupules de l'homme qu'était Cochbas, son culte forcené de la justice, sa haine de tout ce qui pouvait ressembler à un passe-droit. En définitive, les circonstances qui auraient dû garantir la prospérité du Puits de Jacob furent celles qui contribuèrent le plus efficacement à la rendre impossible. Lui, Cochbas, l'éternel halluciné, il assumait depuis deux ans, sans autre rémunération que le sentiment du devoir accompli, cette tâche surhumaine, présent à Caïffa pour l'arrivée de chaque paquebot, se précipitant à Jérusalem toutes les fois qu'une réclamation un peu sérieuse de l'une des colonies incitait le Haut-Commissaire à lui demander son avis, courant le reste du temps de Safed à Afulé, de Djenin à Tibériade, et trouvant le moyen, au milieu du concert de récriminations et de doléances qui montaient vers lui de toutes parts, de fortifier sans trêve une foi, une confiance en la réussite finale qui ne se serait pas conservée intacte plus de deux semaines dans l'âme du sioniste le plus convaincu. Néanmoins, les occupations qui lui incombaient de

ce chef étaient telles qu'il n'aurait jamais pu songer à les cumuler avec les soucis propres à la direction d'une colonie, s'il n'avait eu auprès de lui une personne susceptible de le décharger à l'occasion de ce dernier soin.

Parmi les séances orageuses qui marquèrent à la Chambre des Députés, vers 1898, les étapes de la campagne révisionniste, on se souvient peut-être d'une discussion qui dépassa en vacarme toutes les autres. Un député de Paris, Millevoye, je crois, monta à la tribune et donna lecture à l'assemblée d'un article paru le matin même dans l'*Aurore,* l'*Aurore* de Vaughan et de Clemenceau. Cet article, intitulé « *Lettre ouverte à Monsieur le Président du Conseil* », était signée *Une Agrégée.* Très modéré quant à la forme, il concluait simplement au poteau d'exécution pour les généraux Mercier, de Pellieux, de Boisdeffre et quelques autres. Pressé de questions passionnées, le ministre intéressé prit l'engagement de sévir, s'il parvenait à établir l'identité de la signataire de l'article. Il tint parole. Le lendemain, vers onze heures, le chef du bureau du personnel de l'enseignement secondaire recevait une jeune fille qui venait de lui faire passer sa carte. Elle était grande, mal habillée, un peu gauche, mais avait un beau visage régulier. C'était l'auteur de l'article

incriminé. Elle avait lu dans les journaux le compte rendu de la séance de la veille et venait se constituer prisonnière. Le ministre signa le soir l'arrêté qui prononçait contre Mlle Henriette Weill, professeur de philosophie au lycée Jules Ferry, l'interdiction à vie d'enseigner.

Immédiatement le flot des lettres de félicitations commença à déferler chez elle. Les deux premières qu'elle reçut lui arrachèrent des larmes d'émotion : l'une était d'Emile Zola, l'autre de Mathieu Dreyfus. Celle d'Anatole France n'arriva que quelques jours après, portée à domicile par un des domestiques du maître.

De cette date s'ouvrit pour la jeune universitaire une ère de combats dont le premier épisode devait se clore huit ans plus tard, dans la Cour des Invalides, le jour où la Croix de la Légion d'Honneur fut remise en grand apparat aux commandants Targe et Dreyfus. Elle était là, à une des fenêtres de l'hôtel, et quand le ruban rouge fut épinglé sur le dolman noir de l'homme de l'île du Diable, elle poussa un léger gémissement et s'évanouit. Elle n'avait pu supporter cet excès de joie triomphale.

Curieuse fille! Elle était restée la même. La douceur de sa voix, son craintif regard de biche traquée faisaient un contraste surprenant avec la violence froide de ses propos, de

ses écrits. L'heure de la justice avait sonné pour elle en même temps que pour la victime des Conseils de guerre. Une décision ministérielle venait de la réintégrer dans son poste au lycée Jules Ferry. Un autre la nommait au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique. Dans l'intervalle, elle avait passé le doctorat ès lettres avec une thèse qui fit grand bruit sur l'*Esthétique de Karl Marx*. Le professeur Andler, qui présidait le Jury, l'avait embrassée en proclamant qu'un nouveau Spinoza venait de naître. Un peu plus tard, elle eut, avant son illustre coreligionnaire madame Curie, l'honneur d'être présentée pour une chaire en Sorbonne. Elle refusa, désireuse de se conserver toute à l'apostolat qui l'appelait.

Comme du temps qu'elle n'était qu'un petit professeur à quatre cents francs par mois, elle continuait à habiter son humble appartement de la rue Tournefort. Tout ce qui s'est fait depuis un nom dans l'Université et la Politique a connu le sanctuaire de cette bizarre sybille. Elle devinait d'un coup d'œil, sous sa médiocre vêture, le jeune homme marqué par le signe sacré du succès. Combien de ceux-là restèrent le soir chez elle, à partager ses œufs sur le plat ou sa côtelette, qu'elle devait croiser plus tard, elle à pied, trottinant dans la boue de Paris, eux dans leurs somptueuses limousines minis-

térielles. L'automobile s'arrêtait, — le moyen de faire autrement. — Ils causaient une minute; elle, plus timide que jamais; lui, cachant son ennui et sa gêne sous un voile de lassitude, exécutant quelques faciles variations sur le *Que ces vains ornements* de Phèdre. « Ah! ma chère amie, c'est vous qui avez choisi la bonne part. Vous êtes restée vous-même, libre, enfin ». Elle n'avait pas besoin sans doute d'entendre vanter ainsi son bonheur pour en être persuadée. Ils se quittaient. Elle, avec un vague goût amer à la gorge, reprenait sa course, tandis que lui, le jeune ministre, se renfonçant dans ses coussins avec un petit haussement d'épaules compatissant, il allumait un cigare.

Vint la guerre. Trompée par cette Allemagne en la mission civilisatrice de laquelle elle avait cru, mademoiselle Weill ne lui pardonna pas d'avoir été sa dupe. Elle n'eut plus un instant de repos. Les nations neutres ne connurent pas de propagandiste plus passionnée. La série de conférences qu'elle fit en Amérique eut les résultats les plus heureux pour les Alliés. Sa tournure d'esprit devait plaire au Président Wilson. Elle lui fut présentée par deux amis communs, Jacob Schif et le rabbin Stephen Wise. Elle eut tôt fait de devenir une familière de la Maison blanche. Le Président dut ainsi une partie de ses conceptions sur notre pays à

l'auteur de l'*Esthétique de Karl Marx.* Dès cette époque mademoiselle Weill fut mêlée, parfois à son insu, aux mystérieuses tractations qui devaient prendre corps sous le nom de *Traité de Versailles.* Une de ses boutades favorites ne consistait-elle pas à affirmer que les quatorze propositions sont déjà tout entières dans le Zohar? Grand dans la guerre, son rôle fut plus grand encore dans l'élaboration de la paix. Ce fut bien entendu un de ces rôles occultes, qui n'ont aucun rapport avec ceux des pantins gouvernementaux dont les calèches défilent, aux jours d'anniversaires, entre deux rangées de cuirassiers au galop. Il commettrait d'ailleurs une injustice, celui qui croirait qu'au poste où le sort la plaça mademoiselle Weill trahit la cause de sa patrie d'adoption. La France, elle l'aimait passionnément. Mais elle se faisait de son intérêt une idée à elle, une idée que justifiaient, il faut bien le dire, les déclarations des Français les plus authentiques, les plus qualifiés. Elle posait en principe que ce serait la pire des hypocrisies que de prétendre retirer des avantages matériels d'une lutte au cours de laquelle on n'avait pas cessé de proclamer que c'était pour le Droit seul qu'on combattait. Ce n'était pas pour garantir à leur pays l'abjecte clause commerciale de la Nation la plus favorisée que dix-sept cent mille

héros avaient donné un sang aussi pur que celui des Macchabées.

La confirmation à San Remo de la déclaration Balfour qui établissait en Palestine le fameux foyer israélite fut pour elle non une surprise, puisqu'elle avait été mêlée plus que tout autre à l'élaboration de ce splendide projet, mais l'occasion d'une allégresse folle, déréglée, un de ces bonheurs qui vous arrachent de votre chambre, et vous font courir au hasard, dans la rue, avec l'envie d'embrasser tous les gens qu'on rencontre. En une lettre que publia le lendemain un des plus grands journaux de Paris, elle s'adressait à ses frères, les Israélites de France. Dans un cantique échevelé, elle leur donnait rendez-vous au pied de la Tour de David. « Je pars après-demain jeudi, écrivait-elle, pour Sion reconquise, et je sais que je ne serai pas seule à 7 h. 40, à la gare de Lyon ». En effet, elle ne fut pas seule. Pas mal d'amis étaient venus sur le quai lui serrer la main. Mais ils avaient négligé de passer au préalable au guichet des billets. Ils sortirent de la gare avec le soupir de satisfaction qu'on a lorsqu'on vient de confier au chemin de fer une personne chère, mais un peu encombrante.

De Palestine, elle envoya à deux reprises de ses nouvelles, d'une façon qui chaque fois donna lieu à d'assez sévères commentaires.

Cette femme avait la manie de la *lettre ouverte.* Le grand journal qui avait publié la première, au lendemain de la Conférence de San Remo, en publia trois mois après une seconde. Henriette Weill y intimait à tous les Rothschild l'ordre de venir se joindre à leurs frères déjà réunis sur la terre des Ancêtres. Ce ton comminatoire eut à Paris le succès qu'on imagine. Les salons et les journaux s'en amusèrent pendant plusieurs semaines, jusqu'au moment où les revuistes rabaissèrent la chose au rang de celle dont il n'est plus distingué de se moquer. Ce succès pâlit cependant devant celui que devait obtenir une troisième lettre. Prenant pour thème le fait d'armes de Joseph Trumpeldor défendant avec cent hommes la colonie sioniste de Tel Chaï contre trois mille bédouins, Henriette Weill s'adressait au Colonel Alfred Dreyfus et le suppliait de venir assurer le commandement suprême de la milice palestinienne. Cette fois, la mesure parut dépassée. Des gens estimèrent que sous l'apôtre passionné pouvait fort bien se cacher un perfide humoriste. Il ne parut plus de *lettres ouvertes* de mademoiselle Weill, soit qu'elle n'en eût plus écrit, soit qu'on eût pris en haut lieu certaines précautions contre une telle intempérance épistolaire

La première supposition etait peut-être d'ail-

leurs la bonne, car, à cette époque, mademoiselle Henriette était toute à sa nouvelle tâche.

Ce fut à un déjeuner chez sir Herbert Samuel qu'elle rencontra Isaac Cochbas, et l'on conçoit qu'aussitôt ces deux êtres aient conclu un pacte d'alliance. Ils s'enfermaient des heures entières, sans autre but que de se livrer, à l'abri de toute douche froide, à leur commune exaltation. L'idée seule fait frémir des vertiges d'enthousiasme auxquels ils devaient s'abandonner dans ces entretiens. La Charte du Puits de Jacob en sortit. Cochbas, sollicité par ses devoirs administratifs, fit sur ce point la confiance la plus complète à mademoiselle Weill. Inutile de dire que ce furent les plus stricts canons communistes qui présidèrent à l'organisation de la nouvelle colonie. Il est rare qu'un sociologue ait l'occasion de construire autrement qu'avec des nuées. Mademoiselle Henriette profita largement de la bonne fortune qui s'offrait à elle. Jamais on ne vit, en regard d'une tutelle aussi terre à terre que le mandat britannique, s'échafauder une construction plus aérienne que celle à laquelle elle donna tout son amour.

Dans les premiers temps de leur installation au Puits de Jacob, mademoiselle Weill avait pris part avec frénésie aux plus durs travaux. On vit cette agrégée de philosophie casser des

pierres sur les routes, au grand soleil. Elle y contracta une mauvaise fièvre, qui la tint six semaines entre la vie et la mort, et à la suite de laquelle elle consentit à écouter les objurgations d'Isaac Cochbas éploré. Désormais, elle ne s'occupa plus que de l'économie domestique et morale de la colonie. Dans cet emploi, elle trouva il est vrai le moyen d'être levée la première et toujours la dernière couchée. Une sorte d'apaisement s'était fait en elle. Elle ne recevait d'Europe que de rares lettres. Elle ne faisait jamais allusion à l'immense tristesse qu'avait dû lui faire éprouver l'abstention de ceux des frères de sa race sur laquelle elle avait cru pouvoir le plus compter. Les temps n'étaient pas encore révolus sans doute. De toute façon, elle était inique et fausse, l'atroce raillerie du roi Ferdinand de Bulgarie : « Le sioniste est un juif qui en paie un autre pour qu'il aille vivre à Sion ».

Elle était en train de repriser des chaussettes dans la chambre où étaient installés les services de l'Economat quand on frappa à la porte. Agar entra.

— Déjà debout, mon enfant, — dit mademoiselle Henriette. — Il est à peine huit heures; je vous avais pourtant dit hier que vous pouviez vous reposer.

Agar répondit qu'elle n'avait pas l'habitude de dormir beaucoup, et qu'elle désirait se mettre le plus tôt possible au fait de sa nouvelle tâche.

— Je vais commencer, — dit mademoiselle Henriette, — par vous faire faire le tour de la colonie. Nous verrons ensuite. Il n'y a pas ici d'emplois spécialisés, vous savez. Chacun de nous est appelé, suivant les besoins, à mettre la main à la pâte. Et la petite fille qui a couché dans votre chambre, comment a-t-elle passé la nuit?

— Elle dort encore, mademoiselle.

— Laissons-la dormir. Et puis, il ne faut pas m'appeler mademoiselle. Sortons, voulez-vous.

La matinée s'annonçait très belle. Une brume bleuâtre couvrait, à l'ouest, le faîte de l'Ebul et du Garizim. Sur le cordon blanc de la route de Jérusalem, une petite automobile se hâtait, poursuivie par une traînée de poussière.

— Les plantations, d'abord, — dit mademoiselle Henriette.

La double haie de barbelés qui enserrait les bâtiments franchie, elles furent tout de suite en pleine campagne. Les yeux d'Agar se mirent en quête des plantations qu'on venait de lui annoncer. Mademoiselle Henriette vit son regard, et se mit aussitôt à parler avec volubilité, pour

prévenir ce que cette première impression pouvait avoir de déconcertant.

— Vous savez que la culture à laquelle nous avons décidé de nous livrer au Puits de Jacob est celle de la vigne. La nature du sol qui est sain et léger nous y invitait. En outre, il ne faut pas oublier que notre administrateur a une grande expérience de cette culture. Il l'a acquise, comme on a dû vous le dire, au cours des six ans qu'il a passés à la colonie de nos frères de Richon-le-Zion. Le seul inconvénient de cette exploitation c'est qu'elle n'est pas immédiatement productive, le raisin destiné au pressoir ne survenant qu'après une période de trois ans. Vous tombez bien. C'est cette année que nous attendons notre première récolte, que tout fait prévoir excellente. Les années que nous venons de passer ont donc été les plus ingrates. Nous avons vécu, cependant, et sans trop de privations, les camarades pourront vous le dire. Imaginez quelle sera la prospérité de la colonie, lorsqu'elle sera en pleine période de production. Nous avons déjà des contrats pour la fourniture de nos mille premiers hectolitres. Je ne m'entends guère aux chiffres, mais le camarade Igor Wallstein, qui s'occupe plus particulièrement de la comptabilité, vous les montrera tout à l'heure. Ils sont concluants.

Elles passaient entre les sillons, longeant de petites murailles de pierres. Tout cela avait l'air d'être méticuleusement ordonné et entretenu. Mais que de cailloux, mon Dieu! Sous ce rapport, Léopold Grünnberg paraissait n'avoir rien exagéré.

— Il faudrait Isaac Cochbas pour vous fournir les explications nécessaires. Mais il a été convoqué ce matin à Naplouse, chez le Gouverneur anglais. Je peux cependant essayer de vous faire comprendre certaines choses. Il y a différents modes de planter la vigne. Pour la première année, nous les avons combinés, quitte à adopter l'année suivante celui qui aura donné les meilleurs résultats. Il y a la plantation en gobelets. Ce sont les sillons que nous venons de traverser. Voici les plantations en cordons superposés. Celle que voilà est à quatre étages. On émondera les grappes si elles viennent en trop grand nombre. Voici un essai de plantations en cordons verticaux, dite plantation en palmettes. Voyez, tout cela est plein d'admirables promesses. Ah! ma chère enfant, il n'y a que la terre pour nous rendre au centuple le trésor que nous lui avons confié.

Au fur et à mesure qu'elles avançaient, elles rencontraient quelques colons, occupés qui à lier un sarment, qui à en ébourgeonner un

autre. Mademoiselle Henriette leur présentait leur nouvelle camarade.

— Combien sommes-nous, au Puits de Jacob ? — demanda Agar.

— Quatre-vingt personnes, sur lesquelles il faut compter une trentaine d'ouvriers vignerons spécialisés. Tous des hommes, naturellement. Il y a vingt-sept femmes qui s'emploient aux travaux du ménage : cuisine, couture, buanderie. Les hommes qui restent cultivent le potager, car nous vivons de nos légumes, entretiennent les machines agricoles, sont électriciens, maçons, menuisiers... Personne ne chôme ici, je vous jure... Tenez, voici le bureau d'Igor Wallstein. Entrons chez lui, il vous montrera ses contrôles.

— Mademoiselle, — dit Agar, — je voudrais d'abord...

— Qu'y a-t-il?

— Guitelé, la petite fille qui est arrivée hier soir avec moi...

— Eh bien?

— Elle n'a rien à se mettre.

— Mon Dieu, — dit mademoiselle Henriette, — excusez-moi. Où ai-je la tête! Pauvre enfant.

Elle lui fit signe de la suivre dans une dépense sur les rayons de laquelle s'étageaient des pièces d'étoffe, de toile, des paires de chaussures.

— Il faut qu'on lui prenne ses mesures, à cette petite.

— Je m'en charge, — dit Agar.

En même temps elle dépliait un rouleau d'étoffe, une sorte de bure gris-fer. La vieille fille la regardait avec étonnement.

— Vous savez faire une robe?

— J'ai été couturière, — dit Agar sèchement.

Deux heures après, Guitelé avait sa robe. A midi, quand on passa au réfectoire. Agar avait eu le temps d'en confectionner une pour elle-même. Maintenant, elles avaient toutes deux l'air des sœurs cadettes de mademoiselle Weill.

Isaac Cochbas arriva en retard. En apercevant Agar, son visage s'illumina. Il la salua en souriant. La jeune femme répondit à peine. Détournant la tête, elle vit les yeux de Mlle Henriette. Celle-ci, attentive à ce jeu de scène, promenait alternativement sur eux le plus doux des regards.

L'après-midi, Agar s'occupa de coudre des chemises, deux pour Guitelé, deux pour elle Vers six heures, comme elle se mettait à une nouvelle tâche, Mlle Henriette l'arrêta.

— Assez travaillé pour aujourd'hui. Vous méritez une récompense. Suivez-moi.

Elles entrèrent dans une pièce contiguë au réfectoire, qui servait de lieu de réception. Aux murs, il y avait les portraits des grands

juifs protecteurs de l'Œuvre : Sir Herbert Samuel, le docteur Weizmann, plusieurs Rothschild.

Mlle Henriette ouvrit une bibliothèque.

— Choisissez les livres que vous voulez.

Agar la regarda avec surprise. Comment son vœu secret avait-il pu être deviné? Mlle Henriette sourit.

— Choisissez, — répéta-t-elle.

Cette bibliothèque contenait, à l'exclusion de tout autre ouvrage, les œuvres des enfants les plus illustres d'Israël. Des noms passaient devant les yeux d'Agar : Graetz, Heine, Lassalle, Sokolov, Disraéli...

— Je sais que les trésors de notre peuple vous émeuvent. Ils sont encore plus précieux que vous ne pouvez l'imaginer. Choisissez.

Agar comprit que Cochbas n'avait pu s'empêcher de commenter l'émotion dont elle s'était sentie saisie huit jours plus tôt, dans la plaine de Jizréel au rappel des vieux souvenirs glorieux. Elle lui en voulut de cette indiscrétion. Elle prit néanmoins un livre, au hasard, un lourd *in-octavo* relié en toile grise. C'était l'*Esthétique de Karl Marx.*

— *Henriette Weill?* — fit-elle, lisant sur le dos du volume le nom de l'auteur. — C'est une de vos parentes?

— C'est moi, — dit timidement la vieille fille.

— Vous? Vous!

Agar répétait ce mot avec un curieux mélange d'étonnement et d'admiration.

— Vous? Est-ce que je peux emporter ce livre?

Mlle Weill secoua la tête avec un sourire gêné.

— Plus tard, mon enfant, voulez-vous. Pour le moment, prenez plutôt autre chose. Tenez, ceci, ceci.

Elle lui mettait deux autres volumes entre les mains.

— Ce sont des poètes, nos poètes. Commencez par vous pénétrer de notre grandeur, avant d'apprendre à la raisonner. Mon livre vous paraîtrait maintenant une grande machine fastidieuse... Plus tard.

Après le dîner, quand elle fut seule dans sa chambre, Agar ouvrit un des livres. Dès les premières lignes, un frémissement la saisit. Etait-il possible? Le monde de sentiments obscurs qui avait dormi jusque-là au plus profond de son être, voilà qu'elle le sentait prendre forme, s'éveiller...

Le livre ouvert était un livre de poèmes. Le

poème qu'elle lisait s'appelait l'*Antique Loi*, et c'était la sainte Thora qui y parlait.

« *Tu auras beau faire, me dit-elle, jamais tu n'aimeras vraiment leurs théâtres, leurs musées, leurs palais, leurs amusettes. Ton front...* »

Brusquement, l'électricité s'éteignit. A tâtons, Agar chercha des allumettes. Ce fut à leur minuscule lueur qu'elle termina la lecture de la strophe. Son éternelle inquiétude, elle n'était donc pas un accident, quelque chose d'inexplicable, d'anormal... Elle n'était que l'expression individuelle de l'éternelle inquiétude de toute une race.

« *Ton front se pencha trop jeune vers la tristesse, vers la douleur. La beauté te paraîtra un luxe, le luxe une abomination, tes distractions un vol.* »

C'était donc cela! Elle était donc désormais dans la bonne voie! Elle le comprenait enfin, son trouble devant la Thora de velours et d'or de son enfance.

Elle jeta à terre l'allumette éteinte, et ce fut le cœur plein d'un immense orgueil résigné qu'elle attendit le sommeil.

VII

— Vous avez encore passé une bonne partie de la matinée avec Igor Wallstein?

— Oui, mademoiselle. Je ne vous ai pas caché que je trouve sa conversation très intéressante.

— Elle l'est, en effet, dit Mlle Henriette. Wallstein est instruit. Il a fait des études de droit et de lettres à Paris et à Heidelberg. En outre, il connaît les hommes. Il a dû vous dire qu'il a été chef de cabinet de Kerenski.

— Il me l'a dit. Pourquoi a-t-il quitté la Russie?

— Parce qu'il appartenait au parti menchevik, ennemi du parti bolchevik, actuellement au pouvoir. Nos adversaires s'efforcent généralement de nous rendre responsables des excès de ce dernier parti. En réalité, il y a un nombre plus considérable d'Israélites parmi les mencheviks que parmi les bolche-

viks. Pour en revenir à Igor Wallstein, il s'est détaché de Kerenski quand celui-ci est venu en Europe. Avec une ardeur pour laquelle il ne saurait trop être loué, il a embrassé le Sionisme et a été un des premiers à rallier Jérusalem. Pendant quelque temps, il a joué, au Haut Commissariat, un rôle assez important, puis, pour des raisons que j'ignore, il n'a pas continué à Sir Herbert sa collaboration. C'est alors qu'il est venu au Puits de Jacob, où, comme vous le savez, il nous rend les plus grands services.

— Mais, dit Agar, n'a-t-il pas un peu trop conscience de sa valeur?

Mlle Weill sourit.

— Ma chère petite, il y a quelque chose de plus difficile encore que d'être savant, c'est de paraître ignorer qu'on l'est.

Tel était le ton ordinaire des entretiens d'Agar et de la vieille fille. En moins de six mois, Mlle Weill avait vu faire à celle qu'elle nommait avec orgueil son élève des progrès surprenants dans des matières auxquelles rien ne semblait devoir prédisposer l'ancienne danseuse. Jamais il n'avait été fait allusion au passé d'Agar. Seulement, parfois, effet mystérieux de quelque association d'idées, au cours d'une causerie, elle se taisait brusquement, et

son regard devenait vague et sombre. Mlle Henriette alors, croyant comprendre, se levait sans mot dire et l'embrassait.

Elle venait, à ses prières répétées, de lui donner l'autorisation de lire le fameux essai sur l'*Esthétique de Karl Marx*, et sans doute Agar n'y avait pas compris grand'chose. Mais enfin, les questions qu'elle avait posées à la suite de cette lecture dénotaient un bon sens et une finesse que Mlle Weill n'avait pas constaté uniformément chez tous les membres du jury devant lequel elle avait soutenu sa thèse.

De ce bon sens d'ailleurs, Agar faisait un usage assez inattendu dans le choix de ses lectures. Les âpres et terribles ratiocinations de la race la plus disputeuse du monde la laissaient à peu près indifférente. Ce qui la séduisait, ce n'étaient point les imprécations hagardes des prophètes vêtus de peaux de bêtes, à la barbe maculée de cendre, c'était le luxe contre lequel ils tonnaient. C'était Athalie toute-puissante. C'était ce David du *Zohar*, à la tête d'or parée de sept diadèmes d'or. C'était Salomon recevant l'hommage de la Reine de Saba. Elle était avec Achab contre Elie, avec Ezéchias contre Isaïe. La forçant à être conséquente avec elle-même, on serait arrivé à lui faire avouer qu'elle ne regrettait pas la captivité de Babylone, qui avait permis à une fille

de son sang d'être parée de toute la gloire d'Assur. Et dans les temps modernes, si le temple n'avait pas été détruit, un Disraéli aurait-il pu devenir le chef incontesté de l'orgueilleux empire britannique? Mlle Weill se rendait compte de ces élans tumultueux et de ce qu'ils avaient de peu orthodoxe, du point de vue sioniste pur. La pauvre agrégée se demandait de quelle utilité pour une jeune femme destinée à finir ses jours sous la bure du Puits de Jacob pouvait être un commerce aussi assidu avec le souvenir des grandes héroïnes juives aux cheveux étoilés de sardoines et de chrysobéryls, une Bethsabée, une Dalila, une Bérénice...

Mais comment adresser une observation valable à quelqu'un dont les actes ne sont jamais déviés par la rêverie? Or, il n'y avait rien dans ceux d'Agar qui ne fût absolument calme et raisonnable. De ce calme, de cette raison, elle avait donné maintes preuves, notamment en ce qui touchait à l'organisation de la colonie.

Le Puits de Jacob, à son origine, avait eu une charte rédigée uniquement par Mlle Weill. Toutes les rêveries des Doukhobors, des frères Moraves et des Saint-Simoniens s'y étaient primitivement donné cours. On avait dû, avec assez de rapidité, clarifier d'un peu d'eau ce moût mystique. La constitution de la colonie

n'en était pas moins restée essentiellement communiste. Chaque décision était prise à la majorité des voix par une assemblée composée de tous les colons. C'était cette assemblée qui nommait pour une année les titulaires des postes administratifs nécessaires à la gestion des affaires, et l'on ne pouvait pas dire jusqu'à ce jour que le suffrage de tous n'y avait pas appelé les individus les plus qualifiés. Chacun, en ce qui concernait son département, présentait au début de l'année un règlement d'organisation intérieure qui était approuvé en assemblée extraordinaire. C'était dans cette séance, par exemple, que le préposé à la comptabilité s'expliquait sur le budget de la colonie, faisait connaître l'état des recettes et des dépenses. Dans les premiers budgets, n'avaient d'ailleurs figuré au chapitre des recettes que les aumônes du *fonds national,* réparties par le Haut-Commissariat entre les diverses colonies, suivant leurs besoins. Pour le Puits de Jacob, ces allocations avaient été absorbées jusqu'au dernier sou par le chapitre des dépenses. Mais on y vivait avec l'espoir que bientôt les recettes seraient en excédent. La façon dont cet excédent serait employé était déjà décidée. Un tiers devait être partagé également entre chacun des membres de la colonie, sous forme de pécule individuel, tandis que les deux

autres tiers constitueraient une masse destinée aux améliorations et aux agrandissements dont l'assemblée aurait proclamé l'utilité.

Si importantes que fussent les occupations administratives confiées à un des membres de la colonie par le suffrage de ses pairs, elles ne pouvaient en aucun cas lui conférer l'exemption du travail manuel. Une seule dérogation à cette règle avait été admise à l'unanimité par l'assemblée. Elle était en faveur d'Isaac Cochbas. Il n'arrivait déjà que difficilement à faire face à l'énorme tâche que lui avait value la confiance du Haut-Commissaire. Un jour sur deux, en moyenne, il était absent de la colonie. Dès qu'il y rentrait, c'était pour être absorbé aussitôt par les mille consultations qu'il avait à donner à chacun des chefs des départements administratifs : comptabilité, manutention, travaux agricoles, constructions, il n'était pas une question qui ne lui fût soumise. En réalité, tout passait par ses mains. Si la colonie avait pu vivre sous un régime auquel la bonne Mlle Weill se figurait qu'elle devait sa force, c'était parce qu'en marge de ce mécanisme tout théorique, un homme, qui se tuait d'ailleurs à sa tâche, avait sans compter donné à la Communauté deux choses qui n'avaient rien de transcendantal : son activité et son cœur.

Au milieu de cet imbroglio anarcho-administratif, que pouvait devenir un être comme Agar? C'est ici, pour le lecteur, peut-être, le moment de joindre son étonnement à celui qui avait saisi Cochbas et Mlle Weill. Du premier coup, l'ex-danseuse leur parut s'être adaptée à merveille à ce monde baroque, en tout cas si nouveau pour elle. Moins de deux mois après son arrivée, elle s'était vue chargée de remplacer, dans la direction de l'économat, Dora Abramovitch, femme de Michel Abramovitch, l'électricien, qui avait demandé elle-même à être relevée de ses fonctions. Depuis, Agar les assurait à la satisfaction générale. Dans cet emploi, auquel toute l'existence de la colonie était en réalité suspendue, elle faisait preuve de qualités extraordinaires pour une femme dont la vie s'était surtout signalée jusqu'à présent par la prodigalité et l'insouciance. Mais il est une espèce de désordonnés sympathiques qui, lorsque ce sont les intérêts des autres et non plus les leurs qui se trouvent en jeu, témoignent soudain d'un sens surprenant de l'ordre, par opposition aux avares qui ont généralement les mains percées quand c'est l'argent d'autrui qui s'écoule au travers. Agar appartenait à cette première catégorie. Par des procédés fort simples, qui avaient d'abord consisté à mettre entre eux en concurrence les com-

merçants qui avaient vendu fort cher auparavant à la colonie les denrées nécessaires à sa subsistance, elle était parvenue très vite à réaliser de grosses économies. Quand ces résultats furent portés par elle, nettement, simplement à la connaissance de l'assemblée, les colons furent frappés de surprise, car précisément, dans la même période, la qualité des fournitures s'était améliorée. Une foule de petits détails attestait plus que l'excellence de la gestion nouvelle. Les hommes constataient que leur ration de tabac ou d'eau-de-vie était accrue. Les femmes étaient reconnaissantes à Agar de leur faire avoir des étoffes plus souples, un linge plus fin. Un bon esprit veillait maintenant, convaincu qu'il est envers les pauvres humains d'autres devoirs, des devoirs plus subtils que de les vêtir et les empêcher de mourir de faim. Le jour du Sabbat, auquel Agar avait rendu, par tous les moyens en son pouvoir, son caractère de fête, elle faisait disposer des fleurs sur les tables du réfectoire. La buanderie avait travaillé de façon à pourvoir ce jour-là chaque colon de linge blanc. Depuis deux mois, les bâtiments avaient été désinfectés et repeints. Il y avait maintenant des moustiquaires à tous les lits, un miroir dans chaque chambre et les fenêtres s'étaient trouvées soudain égayées de touchants petits brise-bise.

Ces améliorations, elle les avait réalisées comme en se jouant. On ne savait pas quand travaillait cette femme grave et douce, à l'humeur aussi égale qu'un beau lac dormant. La grande pièce où elle tenait ses assises était devenue un salon où chacun avait du plaisir à venir causer entre soi, raconter ses petites histoires. Elle écoutait avec un recueillement qui n'était pas feint. Sans crainte de faire de son cerveau un surprenant bric-à-brac, elle accueillait avec la même attention les choses les plus disparates. Vingt nationalités superposées dans la colonie apportaient à l'oreille d'Agar les échos de toute la vaste terre. Un jour, c'était Michel Abramovitch qui lui évoquait l'entrée des Cosaques de Rennenkampf dans la Prusse Orientale, dont il était originaire. Un autre jour, c'était Victor Cohen, l'Américain, qui l'entretenait du splendide ghetto de New-York. Tantôt, Raphaël Askensky, le Hongrois, qui avait joué aux côtés de Bela Kun et de Tibor Szamuely un rôle qu'il était préférable de ne pas éclaircir, lui vantait prudemment la sombre beauté des grandes sapinières couvertes de neige. Tantôt Igor Wallstein, rejetant en arrière sa belle tête blonde de Saint-Just sémite, racontait avec négligence comment il avait fait faire, toute une matinée, antichambre au général Broussilof. Matin et soir,

c'était l'inépuisable chapelet des souvenirs de Mlle Weill :

— Je dis alors à Mathias Morhardt : « Cela ne se passera pas ainsi, je te le certifie ». Aussitôt, nous prenons un fiacre, et dix minutes plus tard, nous nous trouvons, boulevard de Port-Royal, chez Pressensé.

Ou encore :

— J'avais déjeuné ce jour-là chez Dehouve avec Georges Brandès et Ferdinand Buisson, et nous étions tous trois fort gais.

Les seuls instants où Agar se relâchait de sa contrainte attentive étaient ceux où on la laissait seule avec Guitelé. La petite fille n'était plus reconnaissable. Le grand air l'avait développée. C'était maintenant une robuste adolescente, halée par le soleil. Avec sa jupe courte, sa chemisette de linon, ses cheveux coupés « à la David », elle réalisait de façon charmante ce type de boy-scout androgyne qui est l'ambition des jeunes filles sionistes.

Elle était la seule personne avec laquelle Agar, pour qui elle avait un culte, s'entretînt de façon à peu près libre.

— Ne crois-tu pas qu'elle est un peu folle, cette chère mademoiselle Henriette ? demanda un jour Guitelé.

Agar réprima un sourire.

— Elle est trop bonne pour que nous ayons

le droit de nous poser cette question. Et en tout cas, elle a tant fait pour la colonie.

— Et Igor Wallstein? Sous prétexte qu'étant préposé à la comptabilité, il a besoin de causer affaires avec toi, il ne manque pas une occasion de venir ici prendre des poses avantageuses. Sais-tu ce qu'on murmure à son sujet?

— Quoi?

— Oui, qu'avec Dora Abramovitch...

— Veux-tu te taire.

— Est-ce que tu en serais étonnée, toi? Tu sais, il a une tête à ça, Michel Abramovitch.

— Cela ne suffit pas. Il faudrait tout de même l'assentiment de sa femme.

— Et tu crois qu'elle ne le donnerait pas? Je sais qu'elle trouve Igor Wallstein fort joli garçon.

— C'est la vérité.

— Il te plaît, à toi?

— Je n'ai pas dit qu'il me plaisait. J'ai dit et je répète qu'il est joli garçon.

— Qu'est-ce que cela prouve? Je connais quelqu'un qui n'est certainement pas un joli garçon. Et pourtant je le préfère mille et mille fois à Igor Wallstein.

Agar garda le silence.

— Tu ne me demandes pas qui c'est?

— Qui est-ce?

— Isaac Cochbas.

La jeune femme parut ne pas avoir entendu.

— Agar, Agar, dit la fillette sur un ton de reproche, pourquoi, toi si bonne pour tout le monde, n'es-tu pas bonne pour Isaac Cochbas?

Sur les campagnes de Naplouse, l'été, puis l'automne avaient passé comme un brutal incendie, donnant aux rochers, aux végétaux, aux bêtes poussiéreuses elles-mêmes cette morne teinte grise qui est la couleur nationale de la Judée. La route blanche qui fuyait vers l'est ne se distinguait plus maintenant des terrains d'alentour, aussi calcinés qu'elle. On voyait auprès des puits presque taris de tristes groupes de nomades se disputer interminablement un peu d'eau boueuse. Dans les vignobles, les sarments privés de leurs grappes avaient sur la glaise à vif des contorsions de serpents morts.

Elles avaient, néanmoins, pour leur coup d'essai, fait leur devoir, les braves vignes. Elles avaient, semble-t-il, compris qu'une centaine de pauvres gens avaient placé en elles tout leur espoir. Elles leur avaient rendu au centuple ce qu'ils leur avaient donné, pendant trois années de soins prodigués avec une obstination pleine d'angoisse. Autant que l'opiniâtre labeur de ses frères, les trésors d'érudition œnologique acquis par Isaac Cochbas à Richon-le-

Zion avaient fait merveille. Et maintenant la colonie, confiante et lasse, s'enorgueillissait d'un nombre respectable d'hectolitres dormant dans les splendides citernes de ciment dont la construction avait d'ailleurs épuisé ses dernières ressources.

Produire, c'est bien. Mais faire acheter! Bientôt les colons purent se rendre compte qu'ici surgissaient des difficultés que le travail, la foi, l'économie sont insuffisants à surmonter. La mévente était générale dans toute la Palestine, même pour des établissements aussi anciens et bien achalandés que ceux de Richon-le-Zion et de Zikron-Jacob. Pendant trois mois, les ouailles de Mlle Henriette furent en proie à une anxiété que chaque jour venait accroître. Puis, brusquement, le ciel s'éclaircit. La moitié du vin récolté fut acheté à un prix inespéré pour le compte des troupes françaises de Syrie. Le paiement aurait lieu dès la livraison. Un immense soupir de soulagement gonfla les poitrines, et parmi les façons diverses que la joie de chacun eut de se manifester, la moins curieuse ne fut pas celle de Mlle Weill. Il est vrai qu'elle ne savait pas très bien s'il fallait donner le pas à la satisfaction d'être sauvée par cette France, en laquelle elle s'obstinait à saluer, après Sion, la première nation du monde, ou à son regret de songer qu'une

colonie marxiste, sa colonie, venait de devoir son salut à une incontestable intervention du militarisme.

Les nerfs trop surexcités des colons avaient besoin d'être détendus. Il fut décidé à l'unanimité qu'il y avait lieu de célébrer par des réjouissances un aussi heureux dénouement. Il y eut une journée de repos, agrémentée de deux banquets dans l'organisation desquels Agar fit merveille. La soirée devait se terminer par une représentation théâtrale. La pièce choisie fut *Amoureuse*. Les répétitions furent rondement menées. Igor Wallstein, qui s'était chargé des fonctions de metteur en scène, et Paolo Fiori, un jeune professeur bolonais en mauvais termes avec le *Fascio* de son pays adoptif, interprétaient les rôles masculins. Quant au rôle de Germaine, Wallstein eût souhaité qu'il fût tenu par Agar, mais la jeune femme éluda cette proposition avec un trouble qui surprit tout le monde, sauf peut-être deux ou trois initiés. On se résigna à la remplacer par Dora Abramovitch, qui d'ailleurs ne fut pas mauvaise.

Le théâtre avait été dressé en plein air, entre la grille de l'entrée et le premier des baraquements. Il faisait une nuit limpide et douce. Dans l'intervalle des répliques, on entendait les cris tout proches des chacals. A la lueur des

lampes électriques se laissaient entrevoir, derrière les haies de fil de fer barbelés, des groupes blanchâtres, trouant la nuit bleue. C'étaient les Bédouins des environs qui, abandonnant leurs tentes, venaient essayer de deviner quel nouveau genre de sabbat avaient inventé leurs singuliers voisins.

Tous les membres de la colonie firent aux artistes un succès mérité, tous, sauf un qui n'avait pas assisté à la représentation : Isaac Cochbas. Au cours du dîner, il s'était levé, avait quitté la salle, inaperçu du plus grand nombre. Mlle Weill qui l'avait vu sortir le suivit. Quand elle fut de retour, elle eut à rassurer ceux qui s'inquiétaient. Elle le fit sans excès de conviction : Cochbas s'était senti un peu fatigué. Il demandait à ses camarades de l'excuser.

Ce communiqué évasif, en les chagrinant tous, ne surprit aucun d'entre eux. Depuis quatre mois, la santé de Cochbas donnait plus que des inquiétudes. Le surmenage habituel auquel il s'astreignait n'était qu'enfantillage en comparaison de ce qu'était devenue son existence au cours des vendanges. Pendant cinq semaines, à la lettre, il n'avait pas dormi, passant ses journées dans les vignobles, ses nuits dans les caves et le laboratoire. Puis était venue la tragique période d'incertitude, avec le spectre de la mévente menaçant de mort tous les pro-

jets, tous les espoirs. A peu près seul de toute la colonie, il avait eu la force de ne rien laisser transparaître de ses angoisses. Maintenant que les nuages s'étaient dissipés, une dépression morbide avait succédé à la généreuse fièvre qui l'avait soutenu pendant la lutte. Visiblement, il n'essayait plus de réagir. On eût dit qu'à présent qu'il pouvait le faire sans remords, il s'abandonnait corps et âme à sa mystérieuse détresse intérieure.

Après le spectacle, il y avait eu un punch. Puis chacun avait regagné sa chambre. Dans la sienne, Agar achevait la lecture d'un livre. On frappa à sa porte. Mlle Henriette entra.

— Je ne vous dérange pas?

Pour toute réponse, Agar lui désigna une chaise. Les deux femmes se regardèrent.

— Je sors de chez Isaac Cochbas, dit enfin Mlle Weill.

— Comment va-t-il?

— Ida Jokaï vient de me dire qu'il n'en a pas pour plus d'un mois.

Ida Jokaï, la doctoresse de la colonie, était une grosse fille rousse, qui avait fait à Montpellier ses études de médecine.

— Ida Jokaï se trompe, peut-être, murmura Agar qui avait légèrement pâli.

Mlle Weill secoua la tête.

— Ida Jokaï ne se trompe pas, vous le savez aussi bien que moi.

— Vraiment, dit Agar, qui fit un effort pour ne pas baisser les yeux, pourquoi le saurais-je?

— Voulez-vous que je vous le dise?

Agar ne répondit pas.

— Vous voyez bien que nous savons toutes les deux, et bien mieux qu'Ida Jokaï, de quel mal se meurt Isaac Cochbas.

— Je ne devine pas, murmura la jeune femme; je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Mlle Weill eut un geste sévère.

— N'avez-vous pas compris qu'il vous aime? dit-elle durement.

Agar était sans défense contre la douceur. Mais un certain ton comminatoire la remettait immédiatement en possession de tous ses moyens de lutte. Elle regarda Mlle Henriette bien en face.

— Et puis après?

— Comment?

— Oui, et puis après. Qu'y puis-je?

— Ce que vous y pouvez? Mais... faire cesser son mal...

— Croyez-vous? dit Agar.

En même temps, elle éclatait d'un rire amer. La pensée de la vieille fille ne venait-elle pas de lui être révélée dans sa naïve nudité. Une femme qui avait prodigué son corps à tant

d'hommes avait mauvaise grâce aujourd'hui à se faire à ce point prier.

Mais Mlle Weill, dans la pure obstination de son âme, venait d'achever sa phrase :

— Oui, si vous consentiez à devenir sa femme, je suis certaine, vous m'entendez, qu'il serait sauvé.

— Moi, dit Agar, l'épouser! Moi, la femme d'Isaac Cochbas.

— Eh bien?

— Et si je refuse.

— Refuser! Vous n'en avez pas le droit.

— Je voudrais bien savoir pourquoi. Ne suis-je pas libre, ici?

— Non, dit âprement Mlle Henriette, non, vous n'êtes pas libre. Ou plutôt vous n'êtes libre que pour faire le bien. Votre liberté finit là où commence l'intérêt de vos frères. Ecoutez, il est temps pour vous de rompre une équivoque. Interrogez-vous, demandez-vous ce que vous êtes venue faire au Puits de Jacob. S'il n'est dans votre pensée que le lieu de refuge où vous vous proposez de couler en paix des jours égoïstes, dites-le, et je n'insisterai pas une minute. Mais, en retour, vous me ferez le plaisir de me laisser tranquille avec votre prétendue soif biblique. Vous ne prendrez plus un air penché en évoquant le souvenir d'Esther, de Jahel et de Judith. Elles se sont sacrifiées pour

le salut des leurs, la première à un barbare, les deux autres à des brutes. A vous, qu'est-ce qu'on demande? De rendre à la vie un pauvre homme, notre bienfaiteur à tous, qui se meurt pour vous de respect et d'amour. L'occasion vous est offerte de vous acquérir à jamais la gratitude de la colonie, ses bénédictions. Sinon, c'est vous qui porterez la responsabilité de notre ruine, car depuis six mois, vous êtes assez au courant de tout pour savoir que personne ne peut remplacer Isaac Cochbas. Lui mort, c'est la gerbe qui se délie, c'est la clé sous la porte... Ne comprenez-vous donc pas ce que je dis? Ne la sentez-vous donc pas, la loi morale qui vaut que vous acceptiez, qui vous dicte votre devoir, et de façon autrement catégorique que cette vieille Thora à laquelle vous vous faites gloire d'obéir encore?

— Isaac Cochbas! dit Agar.

En même temps, elle hochait la tête. La chétive image du pauvre petit homme cagneux était en train de passer sans doute devant ses yeux.

— Et si je consens à faire ce que vous me demandez?

— Il vivra, je vous le jure, et tout le monde ici vous vénérera.

Parlant ainsi, Mlle Weill lui avait saisi la main. Agar se dégagea.

— Si j'accepte, je ne veux pas avoir l'air d'avoir été contrainte. Je veux paraître avoir agi de mon propre mouvement. Je ne veux de la reconnaissance de personne, de la sienne moins que de tout autre.

Elle eut un sourire douloureux.

— C'est égal, murmura-t-elle, je croyais bien en avoir fini, avec ce genre de sacrifices.

— Agar, cria Mlle Weill, la voix étranglée de bonheur, vous acceptez donc!

— Oui, mademoiselle, j'accepte, dit-elle.

CHAPITRE VIII

Le mariage d'Isaac Cochbas et d'Agar Mosès eut lieu deux semaines plus tard. Ce fut une solennité de style composite. Elle se déroula dans la salle des fêtes, décorée de palmes et de myrtes. Cochbas et Mlle Weill qui se piquaient d'athéisme, se seraient fort bien dispensés des bons offices du rabbin de Naplouse, vieillard quinteux et arriéré qui ne perdait jamais une occasion de stigmatiser l'esprit irréligieux de ses voisins de la colonie. Mais Agar, d'accord en cela avec la plupart des colons, exigea qu'on le fît venir et que le rite fût observé.

Les gens du Puits de Jacob avaient revêtu leurs habits de cérémonie. Ces vêtements européens, uniformément noirs, formaient avec les draperies blanches, les palmes vertes un contraste étrange, quelque peu macabre. Il pleuvait. Le vent grondait, faisant vaciller quand la porte s'ouvrait, les flammes des bougies, si blafardes dans cette pièce claire, secouant les

charpentes des baraquements, arrachant des cris stridents à la roue de l'aéro-moteur qui tournoyait comme une folle. Les fulgurantes lignes brisées des éclairs déchiraient par des saccades répétées les nuages suspendus au-dessus du Garizim. Malgré ces tristes présages atmosphériques, la joie était sur tous les visages, faible reflet de celle qui illuminait le front de Cochbas. Il ne semblait plus être cet homme en qui, tout le monde s'accordait, il n'y avait pas un mois, à voir une imminente recrue pour le tombeau. Il regardait Agar à la dérobée, avec un immense bonheur respectueux et craintif. Elle, comme elle était belle! Mais elle semblait avoir hérité soudain la pâleur de son époux.

La harangue que prononça Mlle Weill fut quelque chose d'inouï dans les annales de l'éloquence épithalamique. Rien ne manqua à cet hosanna de la libre pensée, ni le *Talmud,* ni l'*Ethique,* ni le *Capital.* Elle trouva le moyen de parler de la loi Naquet, sans que cette allusion, en un tel moment, parût une seconde déplacée. En périodes émues et émouvantes, elle retraça les diverses étapes de l'existence de Cochbas. Elle fut nécessairement plus brève pour louer la carrière d'Agar antérieurement à son arrivée au Puits de Jacob. Mais les titres que la jeune femme s'était acquis en ces quel-

ques mois eussent empêché d'être pris de cours le plus médiocre des apologistes. Mlle Henriette s'acquitta de cette dernière partie de sa tâche avec un lyrisme passionné. Elle salua en cette union le gage des prospérités futures de la colonie. Elle termina, au milieu des applaudissements de tous, en déclarant qu'elle était autorisée à donner immédiatement une preuve des heureux auspices sous lesquels l'ère nouvelle venait de s'ouvrir : le matin même, on avait reçu de Beyrouth un chèque de deux mille livres égyptiennes, montant du prix dû par l'armée française du Levant pour le vin qu'on venait de lui vendre.

Un banquet des plus réussis suivit, qui acheva d'édifier le malheureux rabbin sur la façon dont les sionistes respectaient les préceptes les moins contestés de la Loi en matière alimentaire. Il était trois heures, et le repas touchait à sa fin, lorsque Cochbas, à qui Agar venait de faire signe, se leva.

— Ma femme et moi, dit-il, nous vous remercions du fond du cœur, camarades. En nous prodiguant, comme vous venez de le faire, tant de marques d'affection, de confiance, vous savez que vous n'aurez pas à faire à des ingrats. Vous savez que tout ce que je pourrai... tout ce qu'elle..

L'émotion, le bonheur l'étranglaient, lui cou-

paient la parole. On le tira d'embarras en applaudissant. Les bravos retentissaient toujours qu'ils avaient, Agar et lui, quitté la salle. Mlle Henriette accompagna la jeune femme dans sa chambre où elle revêtit rapidement un costume de voyage, le tailleur de Caïffa modifié d'une façon plus austère encore. Dans le couloir, on entendait les pas de Cochbas qui, déjà prêt, se promenait fiévreusement.

Les trésors de tendresse accumulés dans le cœur de la pauvre vieille agrégée par cinquante ans de la vie la plus contre-nature se mirent à déborder.

— Ah! mon enfant, ma chère petite, que je suis heureuse. Vous avez vu leur joie, à tous. Mais cette joie, il me semble que je n'en jouirai tout à fait que si vous me jurez que vous la partagez vous-même.

Agar jura. Peut-être était-elle sincère. Peut-être appartenait-elle à cette catégorie d'âmes très fines qui préfèrent le risque personnel d'un faux serment à la ruine de la quiétude de ceux qui les entourent.

Dehors, devant la grille, une automobile était arrêtée. On y plaça la valise d'Agar et le sac de voyage de Cochbas. Ils embrassèrent tous deux Mlle Weill.

— A bientôt, leur cria-t-elle, comme la voi-

ture démarrait. Vous penserez à moi, sur la colline de Sion.

La semaine précédente, Cochbas ayant osé demander à Agar ce qui pourrait lui faire le plus de plaisir à l'occasion de leur mariage, elle lui avait répondu :

— Voir Jérusalem.

Naturellement, il avait acquiescé. Mais comme chez cet homme étonnant les scrupules de la conscience ne se taisaient jamais, même lorsqu'il s'agissait de faire plaisir à Agar, il avait décidé de combiner ce voyage avec une tournée d'inspection qu'il devait accomplir dans la Haute-Galilée. La jeune femme y avait vu d'autant moins d'inconvénient qu'elle n'était pas fâchée de connaître Tibériade. Ils devaient être de retour cinq ou six jours plus tard.

Le soleil se couchait dans un ciel d'orage majestueux quand ils atteignirent la Mer de Galilée, toute hérissée de petites vagues. Les premières vapeurs de la nuit s'élevaient déjà au flanc des sombres montagnes de Transjordanie, qui barraient à l'est l'horizon. C'était de là que sortaient jadis ces hordes amalécites qui fondaient à l'improviste sur les pasteurs chananéens. Trente siècles avaient si peu changé les choses de ce pays que les sionistes

d'aujourd'hui continuaient à être à la merci des mêmes pillards. La première des colonies où le couple s'arrêta déplorait la perte d'une demi-douzaine de bestiaux qui leur avaient été ravis la veille par une bande de Bédouins.

Ils passèrent deux jours au bord de ce lac, un des paysages les plus lumineux, les plus chargés de mélancolie qui soient au monde. Le premier soir, ils couchèrent au petit village de Samakh, dans une sorte de vaste caravansérail dont les propriétaires étaient si simples et si pauvres qu'ils ne purent offrir à ces nouveaux mariés que l'hospitalité de leur dortoir commun. La redoutable échéance du nocturne tête-à-tête fut ainsi pour eux retardée de vingt-quatre heures. Mais le lendemain, hôtes d'une colonie qui avait ses aises, on leur donna leur chambre, une chambre qui ressemblait, par un excès de blancheur et de propreté, à une cellule d'hôpital. Quand on les y laissa seuls, leur gêne mutuelle était indicible. Aucune circonstance de sa vie antérieure n'avait paru à Agar aussi scabreuse. Ce fut peut-être là qu'elle se rendit compte de la façon la plus nette qu'elle avait été une prostituée. Et que dire de son trouble, à lui! Le moindre geste un peu osé pouvait signifier qu'avec une femme telle que la sienne il n'y

avait vraiment pas à se gêner. Mais un excès de délicatesse n'aboutissait-il pas, à rebours, au même genre d'offense. Misérable Cochbas qui, interrogé par Agar sur le nom d'une humble bourgade entrevue dans la journée, sentit sa voix trembler en répondant que c'était Magdala.

Le lendemain de cette singulière nuit de noces ils repartirent et couchèrent de nouveau à Samakh. Le jour suivant, ils descendirent la vallée du Jourdain, où le fleuve invisible coule entre les murailles de deux berges verdâtres. Puis ils abandonnèrent la vallée et le paysage se fit soudain, autour d'eux, d'une solennité de cataclysme. Toute végétation avait disparu. La petite automobile filait éperdument sur des chemins crayeux, sous l'immense moutonnement d'une armée de nuages de cuivre. L'invisible soleil déclinant déversait sur ces terres désolées une lumière inattendue, comme maudite.

— Plus vite, plus vite, répétait sans cesse Cochbas, penché sur le dos du chauffeur.

Et l'automobile faisait de son mieux pour gagner de vitesse la nuit.

Elle n'y parvint pas, et les ténèbres avaient déjà envahi le bas du ciel brun lorsque plusieurs lignes clignotantes de lumières superpo-

sées vinrent apprendre à Agar que Jérusalem était là.

Ils descendirent à l'hôtel Allenby. La salle à manger était pleine de touristes, d'officiers anglais. Agar promena sur ce luxe un regard étonné, comme déshabitué. Deux officiers l'observaient avec insistance. Elle se dit que peut-être elle les avait connus, à Salonique ou à Alexandrie. Et puis après? Isaac Cochbas n'était-il pas au fait de son existence passée?

Le dîner finissant, il lui proposa de sortir quelques instants si elle ne se trouvait pas trop fatiguée.

— Je voudrais, dit-elle, aller dès ce soir au mur des lamentations.

Il eut un sourire joyeux.

— C'était justement mon idée, répondit-il.

Dehors, à travers les méandres de la ville la plus effrayante du monde, elle se sentit soudain envahie par une telle angoisse, que, pour la première fois, elle prit le bras de son mari. Ils suivaient de sombres ruelles voûtées, taillées en escaliers dans la roche. D'autres ruelles tombant à droite, à gauche, perpendiculairement, ouvraient subitement d'inquiétants trous d'ombre. Ils entendaient, à quelques mètres devant eux, le bruit rythmé des

pas d'un promeneur invisible qui les précédait.

A mi-voix, elle se répétait : « Jérusalem! Jérusalem! » C'était donc vrai! Elle ne pouvait y croire. C'était donc cela, Jérusalem! Un banal palace! Une omelette fines-herbes, des côtelettes aux haricots verts, la carte des vins, des garçons en habits, un ascenseur... et peut-être aussi — qui pouvait bien savoir? — un café-concert.

Elle trébucha, manqua tomber. Il la retint par une pression timide du bras. Maintenant, les voûtes des rues avaient cessé et l'on apercevait le ciel, des nuages blancs, quelques étoiles.

Cochbas s'était arrêté.

— Nous voici arrivés, dit-il.

Elle n'avançait plus, interdite devant les ténèbres soudain plus denses qui lui barraient la route. Il lui prit la main, la conduisit doucement jusqu'à l'énorme muraille invisible. Ils eurent tous deux alors le même geste : étendant le bras, ils s'appuyèrent à la pierre obscure.

Une chauve-souris, à intervalles réguliers, passait et repassait près de leurs têtes. Ils restèrent ainsi cinq minutes, dix peut-être. A quoi pouvaient-ils songer en cet endroit solennel, dans la paradoxale solitude d'un lieu vers le-

quel se tendaient pourtant à la même seconde les bras de leurs vingt millions de frères disséminés sur le vaste monde? Agar avait laissé tomber son front contre son bras. Elle pleurait, peut-être. Mais était-ce sur elle-même ou sur Sion détruite, ses prêtres captifs, ses rois dispersés?

Isaac Cochbas, défaillant d'angoisse, eut la hardiesse de poser la main sur l'épaule de la jeune femme. Elle tressaillit.

— Rentrons, murmura-t-elle, j'ai froid.

Durant leur retour à travers les ruelles pleines d'ombre elle marcha si vite qu'il eut peine à la suivre. Lorsque les premières lumières d'une rue tracée à l'européenne apparurent, il l'entendit pousser un soupir de soulagement. Elle ralentit sa course. Elle sourit même pour dire :

— Ah! voici l'hôtel. Tant mieux! Je n'en pouvais plus.

Ce hall! Ce bar américain! Ces lustres électriques! A quelques centaines de mètres du Mur des Pleurs! Comme ils réclamaient au bureau la clé de leur chambre, le gérant tendit un télégramme à Cochbas.

— Il est arrivé juste comme vous veniez de sortir.

Le temps que mettait son mari à lire cette

dépêche attira l'attention d'Agar. Elle le regarda. Il était blême.

— Qu'y a-t-il?

Sans mot dire, il lui tendit le télégramme. A son tour, elle lut :

— « *Prière revenir toute urgence. Evénement grave.* »

Et c'était signé : *Henriette Weill.*

Agar rendit à Cochbas le papier froissé.

— Il faut partir tout de suite, dit-elle.

Lui, il commençait à s'affoler.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il peut y avoir eu? Le feu, peut-être... ou les Bédouins.

Tandis qu'Agar s'entretenait, à petits mots brefs, avec le gérant, il s'était laissé tomber dans un des fauteuils du hall, relisant dans tous les sens le télégramme. Les mots, les chiffres, l'heure du dépôt dansaient devant ses yeux.

Agar revint vers lui.

— Je viens de téléphoner dans tous les garages. Nous n'aurons pas d'automobile avant demain matin sept heures. Aucun chauffeur ne veut marcher de nuit. Il paraît que la route, d'ici Naplouse, n'est pas sûre.

Il la regardait avec de pauvres yeux désespérés. Elle se sentit une voix très douce pour lui dire :

— Le mieux est de monter le plus tôt possi-

ble nous reposer. Nous aurons sans doute demain besoin de toutes nos forces.

Le lendemain, à l'heure fixée, l'automobile qu'ils avaient commandée était à la porte de l'hôtel. Ils firent charger leurs petits bagages. Isaac Cochbas, ranimé par Agar, était un autre homme que la veille. Avec cette puissance d'illusion, ce manque de nuances des nerveux, il ne voyait plus maintenant, dans la lumière matinale, que les raisons qu'il avait de regarder le monde avec optimisme. Agar était certainement dans le vrai, et lui, n'avait-il pas été fou de s'inquiéter, de ne pas tenir compte de l'exaltation de Mlle Weill! Il venait de téléphoner à Naplouse. On lui avait certifié qu'aucun événement n'avait troublé la région au cours de ces jours derniers. S'il y avait eu au Puits de Jacob un incendie ou une mauvaise histoire de Bédouins, un accident quelconque enfin, on n'aurait pas manqué de le lui dire... Devant tous ces motifs d'être calme, il ne voulut pas que l'automobile s'engageât immédiatement sur le chemin du retour. Agar était venue pour voir Jérusalem. Il serait trop sot que tout se réduisît pour elle à cette médiocre impression de palace, et au souvenir d'une promenade nocturne, lugubre et glaciale.

— Une heure, rien qu'une heure!

Et il ordonna allégrement au chauffeur de prendre la direction du Mont des Oliviers.

Ils commencèrent par suivre une voie fort large, qui eût mérité le nom d'avenue si elle avait traversé un peu moins de terrains vagues. Elle était bordée de villas, comme on en peut voir au Caire, à Ramleh, partout. Par moments, on longeait d'interminables murs blancs, par-dessus lesquels de maigres arbustes laissaient pendre des rameaux déshonorés par la poussière. Le chauffeur dépassa avec précaution un peloton de cavalerie britannique qui menait ses chevaux à l'abreuvoir. Les hommes en tenue de corvée, manches retroussées sur des bras musclés et rouges, avaient l'aspect qu'ils ont tous, de Dublin à Prétoria, d'Hayderabad à Sydney : bien-être, hygiène, indifférence totale pour les choses environnantes. L'un d'eux, toutefois, retirant sa pipe de sa bouche, décocha au passage à Agar un compliment dont Cochbas blêmit. Elle parut ne pas entendre. Elle était toute occupée des rares passants qui les croisaient, par groupes hâtifs de trois ou quatre hommes. Quel contraste entre les solides soldats anglais et ces furtives apparitions qui remplissaient la jeune femme d'un sentiment poignant et bizarre, fait à la fois de répulsion, de pitié, d'amour. Elle avait vécu si longtemps en dehors de ses frères

qu'elle avait fini par les oublier, ces tristes fantômes de son enfance. Les Juifs du Puits de Jacob, eux, étaient habillés à l'européenne, et le rite, ils l'observaient de façon tellement édulcorée! Elle avait fini à leur contact par ne plus se rappeler que les vrais Juifs vivaient encore. Et voici que, soudain, elle se trouvait en présence des éternels Isaac Laquedems. Ceux-là, on pouvait les oublier, mais les renier, quand ils surgissaient ainsi, c'était une autre affaire. C'étaient les autres qui étaient les déguisés, non eux, sous leur accoutrement invraisemblable. Ils allaient, avec leur démarche saccadée, déhanchée, les uns vêtus de la lévite noire, le pantalon tirebouchonné retombant sur des bottes éculées, les longues papillottes blondes et rousses se balançant hors du chapeau de feutre noir; les autres, les vieux, les purs, la tête recouverte d'une sorte de sinistre soleil poilu, les mains serrant fiévreusement contre la poitrine la sainte Thora, le corps perdu dans d'immenses robes de velours dont les couleurs éclatantes ne faisaient que rendre plus horribles la détresse et l'usure. Velours bleu pâle, velours émeraude, velours aubergine, et ce velours canari, le plus répandu parce que c'était sur lui que jadis on apercevait le moins l'infamante rouelle jaune... Ah! fils de Jephté le magnanime, du splendide

David adolescent, de ce Salomon aussi pur et beau que les lis des prairies, c'est donc vous, pauvres misérables. Pour réprimer un sanglot, Agar dut serrer son mouchoir contre ses lèvres. Mais presque aussitôt, avec une fierté sauvage, elle fit violence à sa détresse, elle se redressa. Plus fort, plus âpre que l'orgueil engendré par les acclamations est celui qui naît de la conscience de la haine, de la réprobation universelle.

Plus haut que Gethsémani, au pied de la Chapelle de l'Ascension, l'automobile fit halte. Agar eut enfin sous les yeux le panorama de la ville, semblable à s'y méprendre à une immense photographie bistre, unicolore. Site oblong, en forme de coque de barque retournée; pitoyables taches brunes qui sont des buissons, des arbres; fossés ravagés, pleins d'une ombre écrue, et dans lesquels il faut bien reconnaître avec une tristesse si pesante qu'on n'a même plus la force de se sentir déçu, les vallées du Hinnon, du Cédron, de Josaphat; entassement de monuments baroques qui font songer à quelque Lourdes monstrueux, sans verdure et sans eaux; églises, séminaires, hospices à facies de maisons centrales et de casernes, et jusqu'à cette mosquée d'Omar tant vantée, et qui n'a l'air que d'un débile jouet ou-

blié sur une toile cirée lépreuse. Seul le ciel, avec ses cohortes de nuages bizarrement échevelés, seul la toile de fond, avec ses tragiques Monts de Moab qui ressemblent aux collines de quelque lune maudite, seules l'abomination et la désolation de la Mer Morte luisant comme un plat d'étain au fond de son gouffre méphitique, rachètent par un peu de grandeur sinistre le poignant et hideux néant de ce chaos monochrome. Tout a cessé ici d'être conforme aux canons habituels de la vie. La lumière est cette lumière blême qui descend des soupiraux pour venir s'écraser sur les gravats des caves. Les rares oiseaux, d'un vol qui halète, paraissent drainer dans l'air leur part de malédiction. Les minces bruits qui parviennent à s'arracher du sol — un ânier s'emportant contre son âne, un triste coq s'égosillant, un forgeron frappant sur son enclume — ont quelque chose d'extra-naturel, de fêlé, comme s'ils se développaient dans un monde où l'acoustique n'est pas la même que partout ailleurs.

Il faut être auprès de quelqu'un qu'on aime pour discerner pleinement la beauté d'un paysage ou son horreur. Avec un étonnement épouvanté, Isaac Cochbas venait de se rendre compte que pour la première fois il apercevait Jérusalem. Il comprit la terrible imprudence dont il avait fait preuve en permettant à Agar

de confronter ses rêves glorieux avec l'impitoyable réalité. Du coup, il n'osa même plus regarder la jeune femme, mais, sentant la nécessité de mettre fin de façon quelconque au silence désolé qui s'était emparé d'eux depuis qu'ils s'étaient arrêtés, il fit un effort, essaya de parler, de citer des noms, de rappeler des souvenirs: là, les piscines de Siloé; là, l'emplacement du Temple; là, le pli de terrain où s'étaient massés les soldats de Titus pour l'assaut final; cette tour s'élevait sur l'emplacement de celle d'où David avait pour la première fois aperçu la femme d'Uri; ce fut cette colline qu'il gravit, vieux roi en détresse, chassé de sa capitale par la révolte d'Absalon; là, c'était... Inutile tentative. Cochbas sentait sa voix se sécher dans sa gorge, tant il y avait d'atroce ironie dans le contraste que formaient ces évocations grandioses avec le spectacle qui se déroulait à leurs pieds. Jusqu'à ce que le chauffeur, par un discret appel de trompe, leur eut fourni un prétexte que ni l'un ni l'autre n'eût osé faire naître pour regagner l'automobile, ils ne surent plus que garder le silence devant ce gigantesque sépulcre blanchi.

Le trajet de retour s'effectua sans incident, et il n'était pas encore onze heures quand ils arrivèrent à la colonie. « Mlle Weill, leur

dit-on, s'était rendue le matin à Naplouse. Elle ne pouvait tarder à rentrer. » Sentant inconsciemment qu'il valait mieux ne pas semer par des questions le désarroi parmi des gens qui avaient l'air de n'être au courant de rien, ils s'assirent dans son bureau et attendirent anxieusement la vieille fille.

Bientôt, elle fut là. A sa pâleur, au ravage de ses traits, Cochbas devina que ses pires appréhensions de la veille n'étaient pas vaines.

— Qu'y a-t-il?

Mlle Henriette mit la main sur son cœur. Agar s'était levée, comme pour les laisser seuls. Mlle Weill la retint.

— Non, restez. Vous n'êtes pas de trop, mon enfant.

Elle se tordait les mains.

— Mes amis! mes pauvres amis!

— Qu'y a-t-il? Mais qu'y a-t-il? répétait Cochbas angoissé.

— Igor Wallstein...

— Eh bien, Igor Wallstein?

— Il s'est enfui avec Dora Abramovitch.

— Igor Wallstein, avec Dora Abramovitch?

Atterré, Cochbas ne savait que redire ces deux noms. Agar se taisait. Elle semblait attendre la suite.

— Mais, pourquoi? Mais où sont-ils partis?

— Je ne sais pas encore. A Naplouse, le ser-

vice britannique, dès qu'il aura un renseignement, nous le communiquera. Sont-ils passés en Syrie? Ont-ils pris un paquebot? On l'ignore encore, je le répète. Et, en partant ainsi, vous savez qu'Igor Wallstein a emporté tout l'argent.

Isaac Cochbas s'était dressé, livide.

— L'argent? Quel argent?

— L'argent de la caisse. Il avait la clé.

Cochbas marcha en chancelant vers le coin de la pièce où était le petit coffre-fort de la colonie. Mlle Weill secoua la tête.

— Ce n'est pas la peine de regarder. Il n'y a plus rien.

— Combien restait-il?

— Pas tout à fait cent livres. Il a tout pris.

Cochbas revint s'effondrer sur sa chaise.

— Comment cela s'est-il passé? Dites-moi, racontez-moi.

— Le lendemain de votre départ, il est parti pour Caïffa. Rien de plus naturel. Dora Abramovitch l'a accompagné. Elle s'était arrangée pour avoir elle aussi des emplettes à faire. Ils devaient être tous deux de retour le même jour. Le soir, rien. Le lendemain, rien. Je commence à m'inquiéter. Je fais téléphoner à Caïffa. On avait vu Dora dans un bazar, où elle avait acheté une mallette. Quant à

Wallstein, dès son arrivée, il avait encaissé le chèque à la Banque Anglo-Levantine.

— Le chèque? quel chèque?

— Mais le chèque de l'intendance de l'armée de Syrie.

— Il a encaissé ce chèque?

— Naturellement, puisque c'était pour cela qu'il allait à Caïffa.

— Et, cet argent, il l'a emporté, aussi?

— Naturellement.

Cochbas s'essuya les tempes.

— Mais alors, il ne nous reste plus un sou, rien.

— Non, rien.

Tous trois se turent. Au bout de quelques minutes de ce silence, Isaac Cochbas demanda en bégayant :

— Est-ce que vous avez porté plainte?

— J'ai averti la police de la disparition de deux membres de la colonie. Mais je n'ai pas parlé d'argent. Cela valait mieux, n'est-ce pas?

— Oui. Et ici, est-ce qu'on est au courant?

— Personne encore, sauf Michel Abramovitch. J'ai été obligée de lui apprendre la chose, vous comprenez, avec tous les ménagements possibles. Il a été on ne peut plus digne. Quant aux autres, il sera toujours temps...

— Oui, dit Isaac Cochbas, avec un cri de désespoir, il sera toujours temps de leur

apprendre qu'ils aient à se disperser dans d'autres colonies.

Mlle Henriette joignit ses maigres mains blanches.

— Nous en sommes là?

— Eh! ne le savez-vous pas aussi bien que moi-même? Le Puits de Jacob est mort.

— Est-ce qu'à Jérusalem, on ne peut pas trouver d'argent?

Il secoua la tête farouchement.

— Je suis mieux placé que personne pour savoir que non.

Il y eut dans l'étroite pièce comme une pluie de mornes cendres. L'ombre de la grande détresse du Sionisme leur apparut.

— Rien à attendre, dit encore Cochbas, avant le 1er février. Et d'ici là, comment vivre? Non, je vous le répète, c'est fini.

A ce moment, Agar qui n'avait pas encore ouvert la bouche, prit la parole :

— Et si, dit-elle, nous nous adressions au Baron?

CHAPITRE IX

On ne sut jamais au juste, au Puits de Jacob, ce que devinrent les deux fugitifs. D'ailleurs, la police ne mit à s'occuper de cette affaire qu'une activité médiocre. Isaac Cochbas avait décidé de ne pas porter plainte, d'accord en cela avec Agar, Mlle Weill, et même Michel Abramovitch, qui montra dans cette histoire une résignation au-dessus de tout éloge. Job sur son fumier fit preuve d'une sérénité moins parfaite que celle avec laquelle il accepta la décision de l'Eternel qui le privait de sa volage épouse. En saisissant la justice, la colonie n'eût guère augmenté ses chances de rentrer dans son argent. Les choses se seraient ébruitées, et le scandale serait venu compliquer le dommage matériel d'un irréparable préjudice moral.

Huit jours durant, Cochbas et Mlle Weill furent impuissants à prendre une décision. Ils voulurent, les infortunés, douter encore de la

réalité de la catastrophe. Igor Wallstein reviendrait, peut-être. Il n'y avait là qu'une escapade amoureuse sans conséquence. Ou bien, pris de remords, il renverrait, tout ou partie, l'argent... Le chef de cabinet de Kerenski ne justifia aucun de ces espoirs. Par contre, des lettres à en-tête commerciales arrivèrent, rappelant l'approche de plusieurs échéances. Cochbas passa cette semaine en courses désordonnées entre Jérusalem et Caïffa. Il connut, lui, l'apôtre austère qui n'avait jamais dépensé un sou à la légère, les affres humiliantes réservées aux banqueroutiers frauduleux et aux fils de famille prodigues. Il ne rapporta de ces démarches ni délai, ni appui, ni même promesse. Bientôt, il dut avouer qu'il n'y avait plus qu'une chance de salut, et qu'elle résidait dans la suggestion d'Agar.

Il faut accorder à Isaac Cochbas le témoignage qu'il fit tout pour éviter de jouer cette dernière carte. Il ne s'y résigna qu'après le plus douloureux des débats de conscience. L'étroitesse des liens qui l'avaient jadis uni au baron de Rothschild eût rempli d'assurance une âme moins délicate que la sienne. Lui, au contraire, il ne songeait en ces minutes à la bonté que lui avait toujours marquée le grand vieillard que pour se souvenir qu'il n'avait pas

craint de résister à ses objurgations. On lui demandait de rallier le bercail du faubourg Saint-Honoré. On le jugeait plus utile à Paris. Or, il avait proclamé bien haut que c'était désormais en Palestine qu'il se sentait le devoir de lutter. A maintes reprises, il avait affirmé sa certitude du triomphe final sur un ton qui avait rendu peu à peu impossibles de nouvelles instances. Et maintenant, il lui fallait confesser sa défaite, pis que cela, tendre la main. On conçoit sa détresse, la blessure de son amour-propre, sa crainte du terrible *Je vous l'avais bien dit,* d'autant plus navrant à entendre qu'il tombe d'une bouche plus vénérée.

Pendant ces mortelles heures, jamais Cochbas sans doute n'eût trouvé la force nécessaire à sa lutte de tous les instants s'il n'avait eu auprès de lui l'aide constante d'Agar. Sa présence seule était un baume à ses misères. Avec une émotion sacrée, au moment où ce pauvre être voyait tout s'effondrer autour de lui, il pouvait du moins se rendre cette justice qu'il ne s'était pas trompé en ce qui concernait la jeune femme. Elle était bien de ces figures auxquelles il faut le sombre éclairage de l'adversité pour que puisse se dégager le relief qui leur est propre. Les derniers événements avaient porté un coup terrible à

Mlle Weill. Le brusque vent d'orage qui soufflait tantôt donnait à cette flamme d'inquiétants regains, tantôt la laissait fuligineuse, ou la faisait vaciller au point qu'on craignait de la voir s'éteindre. Par moments, avec une sorte de rage, la vieille amie de Mathias Morhardt parlait de reprendre la plume, et d'envoyer aux journaux des deux continents une redoutable lettre ouverte dans laquelle elle stigmatiserait comme il conviendrait l'égoïsme et l'aveuglement d'Israël. Puis, à ces crises de frénésie, succédaient de longues périodes de dépression, au cours desquelles elle n'était plus qu'une mince vieille ratatinée, mains croisées frileusement sur les genoux, marmonnant au coin du feu des mots sans suite. Au lieu d'entretenir l'espérance de la colonie, elle risquait de devenir le plus sûr agent de déroute morale. Mais il y avait Agar. Comment admettre que le Puits de Jacob pût être sérieusement menacé de ruine, alors que la tourmente n'avait apporté aucune modification sensible à la marche de la vie commune? Bien plus, il semblait que le bien-être, le confort eussent augmenté. Cette centaine de brebis inquiètes sentaient autour d'elles plus de soins encore et de sollicitude. Le linge parut plus blanc, les aliments plus variés et meilleurs. A tous les repas, il y eut des fleurs sur

les tables, de ces tristes et belles anémones d'hiver que, sur l'ordre d'Agar, la petite Guitelé allait chaque matin cueillir au flanc du Garizim pour le réconfort du cœur de leurs frères. Par mille et mille attentions inattendues, elle s'efforçait de dérober aux regards le glaive de l'ange destructeur qui brillait déjà dans le menaçant amas des nuages. Qui aurait eu le courage de désespérer, alors qu'on voyait la femme d'Isaac Cochbas vaquer avec un calme, une régularité sans cesse accrus à ses occupations habituelles? Tout le monde lui rendait grâces, mais seul son mari avec toute la ferveur équitable, lui qui était seul à savoir que, huit mois plus tôt, Marthe était encore Madeleine.

Cependant, on avait attendu jusqu'à la limite extrême un événement heureux qui ne s'était pas produit. Deux semaines à peine les séparaient de l'échéance la moins éloignée. Il allait falloir agir. En admettant que le baron fît droit aussitôt à la requête qu'on était décidé à lui adresser, il n'y avait plus une minute à perdre. Cochbas se résigna donc un matin à s'asseoir à son bureau, devant la feuille blanche préparée par Agar. Par moments, il laissait tomber le porte-plume, avec un geste de découragement, mais il rencontrait alors les yeux de sa femme, et il le reprenait.

Mlle Weill, affalée dans un coin, assistait à cette scène, incapable d'intervenir, de donner un conseil. Autre chose est de rédiger une page orgueilleuse sur l'esthétique d'un sociologue allemand, autre chose est d'arrêter les termes, aussi dignes que possible, d'une lettre d'affaires suppliante. Agar ne prit naturellement aucune part à l'élaboration de cette lettre. Les passages qui étaient dans le ton voulu, elle se borna à les approuver de façon telle que Cochbas n'eut plus qu'à apporter aux autres les modifications convenables.

Enfin, la lettre fut prête. Le Baron y était sollicité de consentir un prêt de cent mille francs, somme qui avait été calculée au plus juste pour permettre de joindre les deux bouts jusqu'à la prochaine récolte. On lui exposait brièvement le malheureux concours de circonstances qui mettait la colonie dans l'obligation de recourir à lui. Agar et Cochbas se rendirent eux-mêmes au bureau de poste de Naplouse pour faire recommander leur requête. Ils avaient calculé le délai dans lequel une réponse pouvait leur parvenir. On était le 7 décembre. Il était sage de ne rien attendre avant le 25.

Or, le 14, au matin, Cochbas entre en coup de vent dans le bureau d'Agar. Il brandissait triomphalement un télégramme.

— Sauvés, criait-il. Sauvés!

Agar s'était levée, un peu pâle.

— L'argent est là? demanda-t-elle.

Suffoqué d'émotion, incapable de parler davantage, Cochbas lui remit la dépêche, une dépêche d'une centaine de mots, à la fois très nette et très paternelle.

Le Baron faisait savoir qu'il commençait par mettre à la disposition de la colonie une somme de cinquante mille francs, payables immédiatement à la Banque palestinienne. En ce qui concernait les cinquante autres mille francs, il manifestait le désir d'obtenir un certain nombre d'éclaircissements de la bouche même de Cochbas, qu'il serait heureux de revoir par la même occasion. Il l'invitait en conséquence à prélever sur les premiers cinquante mille francs la somme nécessaire à un voyage à Paris, où il serait jusqu'au 15 janvier, date à laquelle il avait à s'absenter quelques semaines.

Agar releva la tête.

— Il faut répondre aujourd'hui même, dit-elle. Quand y a-t-il un bateau?

— Je ne sais pas. Nous allons bien voir.

— Il faut immédiatement téléphoner à Caïffa.

Mlle Weill, qui venait d'entrer, mêlait maintenant son hosanna à celui de Cochbas. Tous

les opprobres dont elle n'avait cessé depuis vingt jours de couvrir les grands Juifs internationaux se trouvèrent soudain mués dans sa bouche en éloges désordonnés. Seule Agar conservait au milieu de ce délire d'allégresse le même calme dont elle avait fait preuve au cours des journées d'angoisse.

— Combien peut coûter le voyage, aller et retour, avec les frais de séjour? dit-elle.

— Je ne sais pas au juste. Nous avons le temps de faire le calcul. Trois mille francs, quatre mille peut-être...

— Mettons cinq mille. Il reste par conséquent quarante-cinq mille francs dont nous pouvons dès à présent disposer.

Elle couvrait une feuille de papier de chiffres rapides.

— Cela nous mène à peu près au 1er février. Il faut qu'à cette date nous ayons la certitude d'être en possession des cinquante autre mille francs. Croyez-vous que nous puissions y compter?

— C'est faire une injure gratuite au Baron que de poser seulement la question, s'exclama Mlle Weill. Vous êtes jeune, mon enfant. C'est votre seule excuse pour parler ainsi. Vous ignorez quel est cet homme. Apprenez-le : c'est le bon génie, le père du Sionisme. Je propose

qu'on donne immédiatement à notre salle des fêtes le nom de *Salle Edmond de Rothschild*.

Le même jour, le télégramme partit. On avait téléphoné à Caïffa et retenu pour Cochbas une cabine sur un paquebot qui devait lever l'ancre le 22 décembre, juste une semaine plus tard. L'avocat du Puits de Jacob serait à Paris le 30 décembre. On en avertissait le Baron.

Durant ces huit jours, Agar et son mari eussent eu fort à faire s'ils s'étaient donné pour tâche de calmer l'exaltation croissante de Mlle Weill. Elle écrivit et réécrivit vingt fois le plan du discours que Cochbas aurait, selon elle, à tenir devant le baron. Ils avaient, heureusement pour eux, d'autres sujets de préoccupation...

Ils commencèrent par poser tacitement ce principe que c'était l'esprit libre que Cochbas devait partir pour son ambassade. Ils se mirent donc à établir un bilan fidèle de la vie de la colonie, depuis sa fondation jusqu'à la fugue d'Igor Wallstein. C'était naturellement à Agar qu'allait incomber pendant l'absence de Cochbas la charge de veiller à tout. Cette perspective ne le troublait pas, lui. Mais elle, elle poussa jusqu'à l'extrême le scrupule. Pénétrée de sa responsabilité, elle ne se trouvai

jamais suffisamment au courant. Elle interrogeait sans cesse. Elle voulait être au fait des questions les plus infimes. Elle y parvint si bien que ce fut elle qui finit par donner à son mari des lumières sur certains détails dont il n'avait jusque-là pas eu idée.

Certain désormais que le sort de leurs camarades ne pouvait pas être remis entre de meilleures mains, Cochbas voulut davantage encore. Il décida qu'en prenant congé de sir Herbert Samuel, il lui donnerait l'assurance qu'il aurait en son absence, au Puits de Jacob, quelqu'un qui serait capable de lui fournir toutes les précisions sur les matières d'ordre général à propos desquelles on faisait appel à lui, Cochbas. Ainsi Agar trouva, en ces quelques jours, le moyen d'être initiée aux plus menus détails de l'administration palestinienne et de la politique sioniste. Elle s'assimila ces notions abstruses avec une aisance qui apprit à Cochbas émerveillé que la gestion des intérêts d'un Etat n'obéit pas à des lois sensiblement différentes de celles qui président à l'établissement du budget d'une pauvre danseuse de café-concert.

Mais ses inquiétudes sur le sort de la colonie, à mesure qu'elles disparaissaient étaient remplacées par de la tristesse, la tristesse d'avoir bientôt à quitter Agar. Faiblesse

devant l'idée de la séparation prochaine, surmenage, souvenir des mortelles appréhensions qu'il venait de traverser, quelle redoutable addition d'éléments délétères. Ses forces semblaient maintenant menacées comme jamais elles ne l'avaient été, même aux jours d'accablement qui avaient précédé son mariage. La fièvre factice qui le soutenait ne faisait pas illusion à Agar. L'éclat du regard ne lui échappait pas, non plus que, le soir, lorsqu'ils se serraient la main en se quittant, l'étrange chaleur de cette main. Mais elle songeait au nombre de jours de plus en plus restreint qui les séparaient du départ du paquebot, et elle comptait sur la bienfaisante torpeur de la traversée pour apporter à ce pauvre être l'apaisement dont il avait si grand besoin.

On était au mercredi 19 décembre. Ils avaient passé tous deux l'après-midi à collationner des chiffres. Après le dîner, Cochbas avait voulu se remettre au travail. Mais sa lassitude était telle qu'Agar ne le lui avait pas permis. Elle l'avait envoyé se coucher, restant seule dans le bureau où, à dix heures, comme de coutume, l'électricité s'éteignit. Elle alluma une lampe à pétrole et continua son travail. Ainsi jadis, dans la soupente de la blanchisseuse du Fanar, lorsque le gaz s'était éteint, elle poursuivait, à la lueur d'une bougie, une

tâche dont elle espérait que son avenir se trouverait transformé.

Depuis un instant, reprise par ses souvenirs, elle avait abandonné ses chiffres. Toute tentative de travail serait vaine, pour cette nuit. Elle éteignit la lampe, sortit, traversa la cour, se dirigeant vers le bâtiment où était leur chambre. Une lune froide brillait, qui faisait étinceler les palettes blanches de la roue de l'aéro-moteur, immobile.

La pièce était obscure. Agar avait oublié de prendre des allumettes. Comme elle en cherchait une boîte, à tâtons, sur la table, sur la commode, elle se sentit glacée d'horreur.

Du coin gauche de la chambre, le coin où était le lit de son mari, un sinistre petit bruit sortait. On eût dit le claquement sec d'un clapet. Il s'y mêla un hoquet, un gémissement atroce. Juste à cet instant, Agar éperdue découvrait enfin la boîte d'allumettes. Heureusement, la lampe était là tout près. Sa lumière s'arrondit, grandit...

Un bras pendait hors du lit, la tête renversée sur l'oreiller tout maculé de sang qui coulait à filets noirs de sa bouche, Cochbas lui apparut, râlant.

C'était Guitelé qui habitait la chambre voisine. Agar n'eut qu'à frapper contre la cloison. L'enfant fut aussitôt là.

— Cours réveiller Mlle Henriette et Ida Jokaï, lui dit brièvement la jeune femme. Elles seulement. Il ne faut pas donner l'alarme.

Presque tout de suite, elles arrivèrent. Mlle Weill serrait sur son torse étroit un extraordinaire châle gris. La grosse Ida Jokaï avait un peignoir de pilou mauve. Une nuée de bigoudis auréolait sa face rubiconde, qui, à l'aspect de la cuvette pleine d'eau sanguinolante, blêmit soudain.

Cependant, Agar avait déjà eu le temps de laver le visage du malade. Elle était maintenant en train de changer la taie d'oreiller. Elle procédait à cette besogne avec des gestes d'une précision saccadée.

— Quel malheur, ma chère petite, s'exclamait Mlle Weill. Le pauvre garçon! Ah! vraiment, il est écrit qu'aucune épreuve ne nous sera épargnée.

Il fallut qu'Agar fît signe à Guitelé de l'emmener poursuivre ailleurs le cours de ses lamentations.

A l'aube, l'hémorragie, qu'Ida Jokaï avait réussi à enrayer, recommença. La doctoresse prévint Agar qu'une issue fatale était à redouter d'un instant à l'autre.

— C'est ce qu'on appelle vulgairement la

phtisie galopante. Jamais je n'avais vu le mal progresser de façon aussi rapide et violente. Il est vrai que votre mari était bien fatigué. Je savais qu'un de ses poumons n'était pas en bon état. Plusieurs fois, je l'ai grondé pour son insouciance. Mais le moyen de se faire écouter! Allons, les récriminations sont inutiles. Faisons de notre mieux pour le sauver.

— Y parviendrez-vous? demanda Agar.

Ida Jokaï hocha la tête.

— Je l'espère, à condition qu'il n'ait pas aujourd'hui une autre crise. Aussi rapprochée des deux premières, je ne sais s'il pourrait la supporter.

La crise redoutée ne se produisit pas. Le soir, Ida Jokaï se montrait plus confiante.

— Il y a du mieux. Il y a du mieux. Mais ne chantons pas trop tôt victoire.

Elle se tourna vers Agar

— Vous, ma petite, vous allez me faire le plaisir de vous reposer.

— Laissez-moi veiller encore cette nuit, dit Agar.

Le lendemain, vers trois heures, ayant quitté à midi Cochbas sommeillant, Agar était en train de travailler dans l'économat, lorsque Mlle Weill entra.

— Il est réveillé. Il veut vous parler, dit-elle.

— Tâchez qu'il ne se fatigue pas trop, qu'il n'élève pas la voix, murmura la doctoresse à l'oreille d'Agar, quand celle-ci fut au chevet de Cochbas.

La tête d'Isaac Cochbas, presque exsangue, reposait sur l'oreiller. Des larmes vinrent aux yeux d'Agar.

Il parla, et Agar était obligée de se pencher plus près de lui qu'elle ne l'avait jamais fait encore pour entendre une voix qui n'était plus qu'un souffle.

— Nous sommes aujourd'hui vendredi, dit-il.

— Vendredi, répéta-t-elle.

— Le bateau sur lequel ma cabine est retenue part demain soir. Et le Baron attend.

Elle fit un geste. Il l'arrêta.

— Oui, oui, je sais. Il m'est impossible de partir. Cependant, le Baron attend.

— Nous allons lui télégraphier, dit Agar. Le Baron comprendra. Dans quinze jours, dans un mois tout au plus, un mieux se sera produit, et alors...

Il secoua la tête.

— Il n'y a pas d'homme meilleur que le Baron, ni plus bienveillant, c'est vrai, dit-il.

Mais nous sommes ses débiteurs. Il a demandé des explications, il faut qu'on les lui donne. Or, dans quinze jours, dans un mois, je le sens, je ne pourrai partir pour Paris. Le Baron nous a donné une preuve de sa confiance, nous devons nous en montrer dignes. Il faut faire ce qu'il demande.

— Que faut-il faire?

— Il faut que quelqu'un de la colonie parte demain à ma place.

— Quelqu'un de la colonie, dit Agar — et elle devina soudain le but dans lequel il venait de la faire appeler — quelqu'un? Mlle Weill?

Isaac Cochbas secoua de nouveau la tête.

— Pas Mlle Weill.

— Pourquoi?

Il dut faire un effort.

— Je ne peux pas beaucoup parler, dit-il. Je suis obligé de réserver mes mots pour les choses utiles, indispensables. Je ne peux pas les employer à expliquer les raisons pour lesquelles il nous est interdit de charger Mlle Weill d'aller trouver le Baron. Nul plus que moi ne l'aime, la vénère. Cela me met à l'aise pour affirmer qu'à Paris elle compromettrait les intérêts de la colonie. Ce n'est pas elle qui doit partir.

— Qui, alors?

Il sourit et fit un geste.

— Moi, dit Agar, moi, aller à Paris. Moi, parler au Baron. Mais c'est impossible. Je ne saurai pas. Je n'en suis pas capable.

— Personne n'en sera aussi capable, dit-il doucement.

On eût dit que la menace de la mort avait banni de cet esprit toutes les fumées de l'utopie. Pendant cinq minutes, d'une voix si basse qu'elle paraissait à chaque instant devoir s'éteindre, il précisa son devoir à Agar droite et blanche, tandis qu'il tressait à ce front la couronne la plus inattendue en même temps que la plus méritée. C'était la volonté du destin — car Cochbas ne faisait jamais appel au nom de Jéhovah — qu'elle partît.

Il termina avec un sourire douloureux :

— C'est la première fois que j'insiste ainsi, n'est-ce pas? Mais quand je défends la cause de mes frères, je me sens plus d'éloquence que je n'en aurais pour plaider la mienne propre. Ce n'est d'ailleurs pas à quelqu'un d'aussi pénétré de notre splendide histoire que j'ai besoin d'apprendre que les femmes de chez nous semblent avoir reçu pour sublime mission de racheter par le détail la faute d'Eve.

Elle l'écoutait, interdite, dans l'affolement de ce qui lui arrivait. De brèves images lui

apparurent, cueillies au hasard du défilé des *actualités* dans les cinémas. Paris! Ce mot prodigieux lui bourdonnait aux oreilles. C'était donc à Paris qu'il fallait aller le chercher, le salut du Puits de Jacob! Les yeux de Cochbas ne la quittaient pas. La lumière qui en sortait était si radieuse qu'Agar chancela. S'abattant auprès du lit, elle saisit la pauvre main qui en pendait et la baisa.

Le paquebot devait lever l'ancre à six heures du soir. Agar s'arrangea de façon à n'arriver à Caïffa que juste à temps pour s'embarquer. L'épaisse voilette qu'elle avait mise disait assez son souci de ne pas être reconnue dans cette ville. La petite Guitelé avait réclamé et obtenu la faveur de l'accompagner jusqu'au port.

Les vapeurs qui desservent ce port n'abordent pas à quai. Ils mouillent dans la rade, à un mille en mer. L'obscurité commençait à tomber lorsque la chaloupe qui devait emporter Agar fut parée. Comme elles s'étreignaient une dernière fois, Guitelé éclata en sanglots.

— Agar, Agar, s'écria-t-elle. Je le sens, tu ne reviendras jamais.

La jeune femme tressaillit.

— Pour qui me prends-tu? dit-elle sèchement.

Mais tout de suite elle s'en voulut de la dureté de cette apostrophe. La douleur de l'enfant était si poignante qu'elle ne pensa plus qu'à essayer de la consoler.

Le paquebot avait à son bord une trentaine de colons israélites. Nouveaux Grünnberg, nouveaux Samuel Lodz, ils désertaient eux aussi le sol sacré. Le Sionisme commençait à voir son sang s'échapper par tous ses pores. Agar distingua dans l'obscurité ces mélancoliques silhouettes. Il n' y avait plus une minute à perdre, si l'on voulait préserver le Puits de Jacob d'une telle contagion. Elle avait une cabine de seconde classe, tandis qu'eux, ils étaient parqués sur le pont, à l'avant, au petit bonheur. Elle ne put s'affliger démesurément de cette détresse qui devait la mettre, durant le voyage, à l'abri d'une aussi démoralisante promiscuité.

La ville, déjà éclairée, réflétait ses feux dans l'eau noirâtre. Accoudée au bastingage, Agar reconnut, avec un étrange frisson, un emplacement où les lumières brillaient plus nombreuses qu'elle ne l'aurait pensé... En huit mois, l'établissement de M. Divisio avait dû faire des affaires meilleures que le Puits de Jacob.

Un coup de sirène retentit. Le navire s'ébranla lentement.

Sitôt le promontoire du Carmel dépassé, le vent du large, claquant dans les bâches du pont, se mit à mugir, tandis qu'Agar, penchée au-dessus de l'onde invisible, s'efforçait d'apercevoir une dernière fois les montagnes de Palestine qui disparaissaient dans la nuit.

CHAPITRE X

Il pleuvait, le matin où Agar arriva à Paris. Depuis le lever du jour, frottant de son mouchoir la vitre embuée du wagon, elle s'était efforcée d'apercevoir le paysage : méandres d'un grand fleuve aux eaux grises fouettées par la pluie; petites gares de banlieue balayées par le passage du rapide; bois noircis par l'hiver, au-dessus desquels avait surgi un instant un étrange soleil rougeâtre, mangé presque aussitôt par un brouillard marron... A un moment, désireuse de distinguer de façon plus précise ces choses fugitives, Agar avait abaissé la glace. Le froid était entré.

Ayant pris un fiacre, elle se fit conduire rue des Ecoles, à l'adresse d'une pension de famille que lui avait indiquée Mlle Weill. Mais la pension était remplacée par la succursale d'un établissement de crédit. Opportunément, Agar se rappela le nom d'un hôtel où elle avait

jadis écrit à une camarade de music-hall. « *Select-Hôtel*, place de la Sorbonne », dit-elle au cocher. Elle fut surprise et un peu déçue de voir que ces deux endroits étaient aussi rapprochés l'un de l'autre.

Sitôt sa valise montée dans sa chambre, elle s'enquit du téléphone. Chaque minute qui s'écoulait n'était-elle pas une atteinte aux misérables finances de ce Puits de Jacob auquel son isolement dans cette ville inconnue la faisait penser avec une émotion dont elle ne se serait pas crue capable. L'annuaire ouvert, elle commença par être épouvantée de la multitude de Rothschild qui y figuraient. Ayant découvert le nom de celui auquel elle avait affaire, ses yeux se mirent à errer parmi l'énumération de chiffres d'appel entre lesquels elle hésitait à choisir : domicile particulier, bureaux, secrétariat. Finalement, elle ne téléphona pas. Elle écrivit quelques mots pour annoncer son arrivée et demander une audience.

Elle sortit afin de porter cette lettre à destination. Dehors, le froid la saisit. Son mince manteau était insuffisant à la protéger. Le remords au cœur, elle se résigna à en acheter un autre plus chaud. Elle eut vite trouvé ce qu'il lui fallait, à un prix raisonnable, au magasin de *Cluny*. Mais il y avait des retouches

à faire. Elle y passa le reste de la matinée. A midi, elle déjeuna très vite, sans appétit et se remit à l'ouvrage. Il était près de quatre heures et la nuit tombait déjà, lorsqu'elle quitta sa chambre.

Elle parvint sans trop de difficultés à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Elle confia sa lettre à un portier galonné devant lequel elle se sentit aussi petite qu'autrefois, devant celui du Pera Palace, puis s'éloigna à grands pas, dans la crainte que cet homme ne la rappelât. Elle ne se sentait pas encore suffisamment préparée au redoutable tête-à-tête dont le salut de la colonie allait dépendre.

Perdant le sens de la direction dans ces rues trépidantes de lumières et de bruit, elle tourna à gauche, et, ayant marché environ un quart d'heure, elle se trouva tout à coup au milieu d'un carrefour géant, tout empli d'un prodigieux tumulte. Une immense avenue s'ouvrait d'un côté, bordée de deux rangées d'énormes lampadaires à globes blancs sous la clarté desquels Agar se sentit comme étourdie. De l'autre côté, un vaste monument découpait dans l'ombre violette ses colonnades superposées. Agar crut le reconnaître : l'Opéra, sans doute. Elle s'informa auprès d'un agent qui lui apprit en souriant qu'elle ne s'était pas trompée.

Parvenue sur le refuge central de la place,

ombilic incontesté de l'univers, elle resta un quart d'heure, muette, incapable de discerner si c'était d'admiration ou d'épouvante que son âme était soudain saisie. A côté d'elle, la bouche du métropolitain engloutissait et vomissait alternativement une file ininterrompue d'hommes et de femmes qu'une sorte de fièvre ordonnée poussait vers leurs buts innombrables. Agar ne pouvait pourtant demeurer éternellement sur ce refuge. A plusieurs reprises, on l'avait bousculée. Un jeune garçon, porteur d'un gros paquet, la heurta avec violence, et par surcroît, l'injuria. Elle se décida à reprendre sa course.

Elle descendait maintenant une rue aux vastes trottoirs luisant de lumière. Elle passa devant un immeuble dont la porte cochère livra tout à coup passage à un flot de jeunes filles bruyantes. C'était l'heure de la sortie des ateliers. Sur la modeste plaque rivée à gauche de cette porte, Agar lut un nom qui la remplit d'un trouble plus fort que tout ce qu'elle avait ressenti depuis le matin. La rue où elle se trouvait, c'était donc la rue de la Paix. Et ce nom, celui d'un couturier illustre, dont elle avait jadis été si fière de se procurer une fois un modèle soldé par un commissionnaire de Constantinople, était-il possible qu'il lui apparût si simplement, tracé en petits carac-

tères sur une humble plaque de marbre, alors qu'elle s'était figuré qu'il surgirait à ses yeux parmi des fanfares de lumières. Ce fut sans doute à cet instant là qu'elle comprit — pour toujours — la leçon de Paris.

Avertie désormais qu'aucune des choses qui l'entouraient ne devait plus passer inaperçue, elle s'arrêta devant le magasin d'un joaillier. Il portait lui aussi un nom fameux, qui la fit longuement tressaillir. Ses yeux agrandis contemplèrent, sur leur couche de velours, les trésors autour desquels tournent sans fin les désirs des femmes et les efforts des hommes. Aucun entassement, seulement quelques merveilles isolées et choisies : un rubis, une émeraude, un sautoir de perles roses... La fortune du vieux comte de Künersdorf et le labeur d'Isaac Cochbas réduits au même dénominateur et additionnés auraient peut-être à peine suffi à payer ces trois objets-là.

Une limousine venait de faire halte devant le magasin. Il en sortit un jeune homme élancé, et deux femmes dont les fourrures achevèrent le désarroi d'Agar. L'une d'elles retenait un lévrier à longs poils blancs qui tirait sur sa laisse. Un monsieur en jaquette avait ouvert de l'intérieur la porte de la bijouterie et saluait très bas les visiteurs. Mais elles, les femmes, arrêtées sur le seuil du magasin

et se poussant du coude, elles regardaient Agar. Elles sourirent et échangèrent quelques paroles. La jeune femme n'entendit pas. Elle avait déjà fui. Telle était son attitude habituelle de défiance envers la vie. Elle s'était figurée que les deux inconnues raillaient sa pauvre mise, alors qu'elles étaient l'une et l'autre en train de s'accorder sur la surprise où venait de les plonger la rapide vision de sa beauté.

Incapable d'affronter une nouvelle épreuve de ce genre, Agar prit un taxi et se fit reconduire à son hôtel. Elle regagna sa chambre sans dîner. Elle aurait voulu dormir. L'excès même de sa fatigue l'en empêcha. Il était près de neuf heures quand on frappa à sa porte. Le garçon lui remit un pneumatique. Elle l'ouvrit fébrilement. C'était bien cela. Les affaires ne traînaient pas chez le Baron. Il la faisait informer qu'il avait bien reçu sa lettre, et qu'il la recevrait le lendemain, 31 décembre, à onze heures du matin.

Elle poussa un soupir de soulagement dans lequel la perspective de pouvoir quitter bientôt cette terrible ville entrait pour une part au moins égale à la satisfaction d'avoir été aussi vite exaucée. Quelle que dût être l'issue de l'entrevue, elle se promit d'aller aussitôt après à l'Agence Cook pour s'y renseigner sur

la date de départ du premier paquebot à destination de la Palestine.

Le lendemain, dès huit heures, elle était habillée. Elle sortit et, remontant le boulevard Saint-Michel, gagna le Luxembourg. Elle avait acheté un petit pain dont la moitié fut pour les moineaux et les lourds ramiers mauves. A côté d'elle, deux jeunes filles, des étudiantes, déjeunaient elles aussi en relisant leurs notes de cours. Agar regarda l'une d'elles, fine et rousse, et qui ressemblait à Guitelé.

Elle avait une telle frayeur d'arriver en retard à son audience que, dix heures venant à peine de sonner, elle se trouvait déjà faubourg Saint-Honoré. Elle fit et refit plusieurs fois le trajet de l'Elysée à la rue Royale, s'arrêtant devant les devantures. Elle entra même dans un magasin et y fit emplette d'un sac à main pour le rapporter à la petite fille à laquelle elle venait de penser avec tant de douceur.

A onze heures précises, elle s'engageait sous le porche de l'hôtel de Rothschild. Elle montra sa convocation au portier.

— C'est de M. Carcassonne, dit-il.

— M. Carcassonne?

— Oui. Le deuxième secrétaire de M. le

Baron. Je vais vous faire conduire auprès de lui.

— Est-ce que je ne verrai pas le Baron en personne?

Le portier haussa les épaules : ces détails sortaient de sa compétence.

Sur les pas de l'huissier qui était venu la chercher, Agar traversa la cour d'honneur. En cette minute, son trouble disparut. Elle se sentit prête à la lutte.

Debout devant la porte d'un somptueux cabinet de travail, un jeune homme, vêtu avec une élégance sévère, l'attendait.

— Madame Isaac Cochbas, n'est-ce pas?

Elle s'inclina légèrement.

— Voulez-vous vous donner la peine de vous asseoir. Je suis M. René Carcassonne. C'est moi, Madame, qui vous ai écrit. M. le Baron m'a chargé de vous introduire auprès de lui dans un quart d'heure.

Les craintes d'Agar se dissipèrent : elle allait être reçue par le Baron. Elle se donna alors le loisir d'examiner son interlocuteur. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, fluet, déjà chauve. Il avait un binocle, une petite moustache châtain, une grande bonté de visage, et l'air appliqué du parfait élève de Polytechnique.

Il était intimidé devant Agar qu'il ne s'at-

tendait certainement pas à trouver si belle. La jeune femme le sentit, et en tira aussitôt avantage, tout en s'efforçant de le mettre à son aise. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils causaient déjà comme deux vieilles connaissances. Dans l'accueil chaleureux qui lui était fait, Agar crut néanmoins découvrir une nuance de curiosité qui ne fut pas sans lui causer un certain agacement. Un sioniste, à Paris, était-il donc considéré comme une sorte de phénomène!

Enhardi, cependant, M. Carcassonne parlait avec de plus en plus d'abandon.

— Tout le monde est heureux de vous voir ici, et moi peut-être plus que les autres. Savez-vous pourquoi?

— Pourquoi?

— Parce que j'occupe son poste.

— Son poste?

— Oui, le poste de votre mari. C'est moi qui ai succédé à M. Cochbas. Le fauteuil dans lequel vous me voyez assis, c'est celui qu'il a occupé pendant les cinq années qu'il est resté auprès de M. le Baron.

Agar regarda de nouveau la confortable et vaste pièce, les meubles de bois rares, les larges fauteuils, le feu de bûches brûlant gaiement dans la cheminée. Eh! quoi! il avait vécu là! Un tel bien-être, il l'avait abandonné pour

mener dans l'âpre Judée la vie de forçat qu'elle savait! Elle comprit que, jusqu'à cette minute, elle avait ignoré de quelle matière sublime était faite l'âme d'Isaac Cochbas. Avait-elle été pour lui ce qu'il méritait tant qu'on fût?

M. Carcassonne continuait ses effusions.

— Personne n'a perdu son souvenir. M. le Baron a pour lui, à chaque instant, un mot aimable. Si vous saviez comme il s'est montré affecté en apprenant cet accident. Rien de grave, n'est-ce pas?

Il parlait maintenant des excellentes dispositions du Baron à l'égard des colons du Puits de Jacob. Les efforts d'Isaac Cochbas n'avaient jamais été perdus de vue, ici. Sous ces assurances flatteuses, Agar crut néanmoins deviner que si les sympathies du faubourg Saint-Honoré continuaient à être tout acquises à l'homme, son œuvre y était jugée avec quelques réserves. Elle tenta une mise au point.

— Les trois premières années, les années d'installation, ne pouvaient pas être rémunératrices pour la colonie. Mais cette année s'est soldée par un excédent de recettes, et sans le malheureux incident dont je viens de vous parler...

— Vraiment, fit-il, vraiment, j'en suis ravi.

Mais on voyait trop qu'il avait recours à

une formule de politesse. Visiblement, on avait de la peine à admettre, dans l'entourage du Baron, que le Sionisme parvînt un jour à se tirer d'affaire tout seul.

— Je n'ai pas qualité pour anticiper sur ce que va vous dire M. le Baron, lui confia-t-il, baissant la voix. Soyez en paix, cependant. J'ai causé avec lui à plusieurs reprises de cette affaire. Il vous soutiendra. Seulement, il est probable qu'il va vous entretenir du caractère quelque peu anarchique de la formule d'organisation que vous avez adoptée. Elle est de nature à mettre en défiance bien des bonnes volontés. Je vous parle en connaissance de cause, moi, qui m'occupe précisément de la centralisation des offrandes destinées à nos colonies de Palestine. Trop souvent, j'ai à lutter contre certaines préventions, et je dois reconnaître...

Brusquement, il s'arrêta. Un timbre électrique venait de retentir dans un angle de la pièce.

— C'est M. le Baron, murmura-t-il.

Tous deux, ils s'étaient levés. Machinalement, Agar le suivit. Il avait soulevé une tenture, ouvert une porte. Tout au fond d'une grande salle sombre, la jeune femme aperçut un bureau derrière lequel un vieillard se tenait assis. Une lampe électrique, qui laissait à peu

près dans l'obscurité le reste de la pièce, faisait luire la cire du front, la neige de la barbe. Comme un automate, Agar marcha vers le bureau. La contention de tout son être était si forte qu'elle n'entendait plus le bruit de ses pas...

Une demi-heure plus tard, le visage rayonnant de joie, elle se trouvait de nouveau dans le cabinet de M. Carcassonne.

— Eh bien, répétait celui-ci, presque aussi heureux qu'elle, eh bien, ne vous l'avais-je pas dit? N'est-ce pas que c'est un être unique?

— Unique, répéta-t-elle à son tour, unique. Si vous saviez de quelle façon il m'a entretenue d'Isaac Cochbas, de nous tous. On croirait qu'il a vécu au Puits de Jacob. Il n'ignore rien de nos luttes, des nos souffrances passagères. Je lui ai parlé comme je n'aurais jamais cru pouvoir oser le faire. Je lui ai dit...

— Que lui avez-vous dit?

— Tout ce que nous nous disons là-bas, entre frères. Je ne lui ai rien caché. Je lui ai dit que seul l'effort était valable, était méritoire, serait finalement couronné de succès, qui se poursuit sur la terre des ancêtres.

— Vous avez osé, vous lui avez dit cela, fit M. Carcassonne avec un ébahissement admiratif. Et qu'a-t-il répondu?

— Il a souri, dit-elle, souriant elle-même, et il m'a répondu : « Dieu vous entende. Je souhaite aux sionistes une telle prospérité que les rôles se trouvent un jour renversés, et qu'à leur tour ils puissent venir à l'aide à ceux de leurs frères qui seront demeurés parmi les Gentils. »

— Je crois que ce jour-là, l'avènement de Celui qui doit venir ne sera plus très éloigné, dit M. Carcassonne, riant lui aussi.

— Puis-je vous demander, dit-elle, de joindre une autre marque de sympathie à celles que vous m'avez prodiguées. Le Baron m'a promis de faire expédier immédiatement au Puits de Jacob le solde de la somme que nous lui avions demandée. Il s'agissait de cinquante mille francs. De lui-même, il vient d'en ajouter vingt-cinq mille. Voulez-vous vous charger d'informer télégraphiquement Isaac Cochbas qu'il peut dès maintenant disposer de ces soixante-quinze mille francs.

— Je vais m'en occuper aujourd'hui-même, promit-il.

Elle poussa un long soupir de soulagement.

— Ma mission est terminée, dit-elle. Adieu, Monsieur.

Cette crise d'enthousiasme et de joie nerveuse traversée, elle avait repris sa froideur et son calme accoutumés.

— Est-ce que nous ne nous reverrons plus? demanda M. Carcassonne, vaguement ému.

Elle secoua la tête.

— J'ai l'intention de reprendre le premier bateau en partance pour la Palestine. A propos, ne pouriez-vous me dire où se trouve le bureau de l'Agence Cook. C'est pour m'y enquérir de la date à laquelle aura lieu ce départ.

Il lui indiqua la succursale de la place de la Madeleine.

Quand Agar se présenta au guichet, l'employé chargé des passages pour le Levant venait de s'en aller déjeuner.

— Revenez à deux heures, lui dit l'un de ses collègues. Il sera là.

Comme elle était satisfaite de l'issue de ses négociations, elle se sentit faim. Elle entra au restaurant Duval et y déjeuna de bon appétit. Elle avait acheté plusieurs journaux, espérant y découvrir des nouvelles de Palestine. Mais il n'y était pas plus question du Sionisme que s'il n'eût jamais existé.

A deux heures, elle était de nouveau à l'agence, où elle obtint bientôt le renseignement qu'elle demandait. Le premier navire à destination de Caïffa quitterait Marseille le 5 janvier, dans six jours. Elle eût souhaité une

date plus rapprochée. Décidément, Paris lui faisait peur. Elle pensa prendre le soir même le train pour Marseille et y attendre, dans une atmosphère moins angoissante et des conditions plus économiques, le départ du paquebot.

Ces réflexions, elle était en train de les faire sur le pas de la porte de l'agence, au coin de la rue Royale. Il y avait, juste en face d'elle, une colonne Moriss, sur laquelle les fêtes du nouvel an multipliaient les affiches de spectacles. Tout en songeant à son train et à son bateau, Agar laissait ses yeux courir machinalement sur ces affiches. Ce fut alors qu'elle eut comme un éblouissement. Les bruits de la rue disparurent. Les passants qui virevoltaient autour d'elle ne furent plus que de vagues ombres. Couvrant une des affiches de caractères hauts de plus d'un pied, la jeune femme venait de lire ces deux mots : *Reine Avril.*

Se rapprochant de la colonne, avec un trouble qu'elle ne parvenait pas à analyser, Agar lut toute l'affiche. Reine Avril chantait à l'*Olympia,* dans une revue dont le titre était *Foule aux as.* Le public était informé qu'en raison des fêtes, il y avait chaque jour, durant toute la semaine, matinée à deux heures.

Un agent se trouvait là. Agar lui demanda où était l'Olympia.

— Juste en face. Vous n'avez qu'à traverser le boulevard.

Juste en face! Etrange ville, vraiment, et combien périlleuse, celle où dix minutes de marche, à peine, séparent l'Olympia de l'hôtel du baron Edmond de Rothschild.

Si *Foule aux As* s'était donné aux Folies-Bergère ou dans tout autre music-hall plus éloigné, Agar eût peut-être hésité à se mettre en quête de ces établissements. Mais seulement le boulevard à traverser! Elle était en proie à un monde de sentiments contradictoires. Elle évoquait le souvenir de Reine Avril, sa mince silhouette, ses cheveux blonds ébouriffés, sa terreur à Beyrouth entre les griffes des agents des mœurs, auxquels Agar était parvenue à l'arracher, et, six mois plus tard à peine, le taudis d'Alexandrie où elle l'avait retrouvée une nuit sur un grabat, saoule de cocaïne. A la soigner, à la remettre à flot, Agar avait dépensé l'argent de deux robes de soirée qu'elle avait dû vendre... Puis la petite hirondelle s'était envolée. Et maintenant, voici que ce nom, Reine Avril, s'étalait en lettres majestueuses, à côté de ceux de Boucot, de Jane Marnac, de Maurice Chevalier. Agar les sentait, ces noms, mener une bizarre sara-

bande dans sa tête, y éclipser momentanément ceux de Mlle Weill et du Baron.

Reine Avril! Au fait, peut-être n'était-ce pas elle. Agar tint à en avoir le cœur net.

Franchissant d'un pas rapide le boulevard, elle prit bravement sa place dans la queue des candidats qui se déroulait contre les murs de l'Olympia.

— Un promenoir, demanda-t-elle.

A peine entrée, elle s'arrêta, reconnaissant, humant cette odeur particulière des salles de théâtre, ces relents humides, poussiéreux, comme moisis.

Le spectacle était commencé. Agar ne comprit pas grand'chose à la revue, tissu d'allusions à des faits qu'elle ignorait et de coq-à-l'âne. Le programme qu'elle consulta lui apprit que Reine Avril jouait dans un seul tableau, le troisième du second acte.

Enfin, la chanteuse parut, saluée par des applaudissements dont la chaleur disait assez sa vogue. C'était bien elle, la petite artiste de Beyrouth et d'Alexandrie. Nerveusement, Agar prit dans son sac un papier sur lequel elle traça quelques mots. Puis elle fit signe à une ouvreuse :

— Voulez-vous porter cela à Mme Reine Avril?

Un billet de vingt francs était joint au pa-

pier. L'ouvreuse s'inclina et partit. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'elle était de retour avec un large sourire qui disait sa satisfaction de rapporter une bonne nouvelle à une personne aussi généreuse.

Dans l'escalier des coulisses, elle se retourna pour confier à Agar :

— C'est Mme Avril qui a été surprise, et contente aussi. Elle a l'air de bien aimer Madame.

Si Agar avait pu nourrir quelques doutes sur la chaleur de l'accueil qu'allait lui faire son ancienne camarade, ils se dissipèrent lorsqu'elle entra dans sa loge. Reine Avril lui avait sauté au cou.

— Jessica! Toi! Que je suis heureuse! Quand j'ai vu ton nom sur le papier, je ne pouvais y croire. J'ai bien des choses à me faire pardonner, n'est-ce pas? Tu verras, je te raconterai... Mais toi, d'abord, comment es-tu ici?

Agar lui expliqua qu'établie depuis peu en Palestine, elle était de passage à Paris, où elle était venue pour affaires.

— Alors, la danse, tu l'as abandonnée? Momentanément ou définitivement? Mais voilà que je t'abrutis avec un tas de questions. Tu sais, ce n'en est pas une, c'est cent mille que j'ai à te poser. Nous avons tout le temps, car je

t'ai, je te garde. Ne secoue pas la tête. Ici, c'est moi qui impose ma volonté, comme c'est toi qui imposait la tienne à Alexandrie... Tu te souviens de ce que je veux dire. Commençons par ficher le camp. Zulma, Zulma! Allons, dépêchez-vous. Comme vous êtes lente, ma pauvre amie.

Tandis que l'habilleuse lui mettait ses souliers, Reine Avril agrafait à son cou le collier de perles qu'elle venait de prendre sur la table de toilette, un collier aux perles aussi grosses que celles du sautoir contemplé la veille par Agar. La chanteuse aperçut la lueur d'admiration qui venait de passer dans les yeux de son amie. Elle éclata d'un rire d'enfant.

— Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'elles sont vraies, ma chérie. Oui, une veine, vois-tu, que je n'arrive pas à comprendre moi-même. Et tu sais, c'est venu tout d'un coup, ou presque, en moins de deux ans, car depuis six ans qu'on s'est quittées, j'ai eu pas mal de vache enragée à avaler. Donc, je te disais que, dans mon bonheur, j'avais tout le temps le remords de t'avoir plaquée ainsi, à l'anglaise; Beyrouth, tu te rappelles? Et à Alexandrie, quand j'étais en train de râler, le type qui est venu pour me renouveler ma provision de coco, et que tu as mis à la porte?

Agar la regardait avec un sourire grave.

Elle aussi, elle était heureuse, heureuse de constater que la prospérité n'avait pas fait une ingrate de Reine Avril.

— A ce soir, Zulma. Et laissez donc un peu la porte ouverte avant que j'arrive. On crève de chaleur, ici. Viens, toi. Oh! inutile de te faire prier : tu m'appartiens.

Elles sortirent et gagnèrent une limousine qui stationnait sur le boulevard. Il y avait un entr'acte. Des spectateurs qui fumaient sur le trottoir se poussaient le coude en murmurant le nom de Reine Avril.

— Ouste, en voiture. Comment la trouves-tu, ma petite 12 chevaux? Bientôt, tu verras mieux. Gaston m'a promis une *Voisin*.

— Gaston?

— Oui, mon ami, tu verras aussi. Un bon gros. C'est lui qui, pendant la guerre, fournissait les courroies de bidons aux troupes.

Très vite, elles furent arrivées.

— Nous sommes avenue de Messine, dit Reine. Et voici ma maison.

Une femme de chambre débarrassait la jeune femme de son chapeau, de ses fourrures. Agar regardait le luxe qui l'entourait avec ces yeux qu'ont les dormeurs qu'on vient d'éveiller en sursaut. Reine la saisit dans ses bras.

— A quoi penses-tu, ma chérie? A quoi penses-tu?

— Je pense que je suis contente pour toi, bien contente.

— Je le savais, j'en étais sûre. Tu n'es pas comme les autres femmes, toi. Des rosses, tu ne peux pas en avoir idée. Je me fais un bonheur de la trompette qu'elles vont faire quand elles te verront. Car, je ne l'avais pas dit : tu es belle, Agar, plus belle encore qu'autrefois. Moi, je suis gentillette, je sais bien, mais enfin, je ne me fais pas illusion, la beauté du diable. Avec cela, je trouve le moyen de les mettre en rogne. Alors, qu'est-ce que ça va être lorsque tu vas t'amener au milieu d'elles. Embrasse-moi encore. Et justement, tu tombes bien. Demain soir, il y a le souper de centième de *Foule aux As*, la revue où je joue. Je t'y conduis, et fie-toi à ces yeux-là pour le reste.

Et elle couvrait de baisers les paupières d'Agar.

La jeune femme se dégagea en souriant.

— Tu es folle, Reine. Je ne suis pas à Paris pour y rester. Je repars.

— Tu repars, tu repars, ça, c'est une autre affaire. Pas avant que nous ayons causé. D'abord, ce n'est pas demain, n'est-ce pas, que tu repars?

— Dans trois jours.

— Bon. Eh bien, ça suffit pour que tu sois demain des nôtres. Du Cange sera ravi!

— Du Cange?

— Oui, l'auteur de la revue. Ne t'en fais pas pour la particule. Il s'appelle Jacques Meyer, mais il signe François du Cange. N'aie pas peur, tu ne seras pas seule de ta religion demain soir.

— Tu as l'air de t'imaginer, dit Agar, que j'ai d'autres vêtements que ceux que tu me vois sur le dos.

— Des raisons comme ça, ma petite, si elles devaient compter, ça ne vaudrait pas la peine d'être à Paris. Tu vas voir. *Louvre 26-75.* Parfaitement, Mademoiselle, c'est pressé. Merci, c'est bien ici la Maison X?

Ici, Agar entendit le nom du couturier devant les ateliers duquel elle était passée la veille.

— Bien. Donnez-moi, je vous prie, Mlle Yvonne. C'est vous, Yvonne? Ici Reine Avril. Voici : il me faut ici, à onze heures demain matin, trois ou quatre robes du soir à essayer, pour une personne un peu plus grande que moi, et plus mince, à peu près votre taille. Hein? Demain c'est le premier janvier? De ça, ma petite, je me bats l'œil. Elle est impayable. Voyons, je ne sais si je me fais bien compren-

dre. Je ne vous demande pas la lune. Ah! ça va mieux, je vous retrouve, ma petite Yvonne. C'est bien compris. Oui, venez vous-même, ça vaudra mieux. Et vous savez, pas vos modèles pour Brésiliens. C'est cela, des teintes sombres, de préférence. Enfin, j'ai confiance en vous. Demain matin, onze heures.

Reine raccrocha le récepteur téléphonique.

— Là, voilà une question réglée. A une autre, maintenant, car tu penses bien que jusqu'à l'heure du dîner on ne va pas rester ici. On va un peu sortir prendre le thé quelque part. Antoinette, Antoinette.

La femme de chambre entra.

— Des souliers, des bas, des chapeaux.

— Mon enfant, tu es folle, je te le répète, disait Agar. Je ne t'ai pas encore expliqué ma situation. Mais, à la façon dont tu me vois vêtue, crois-tu que je puisse faire les frais de la robe que tu viens de commander?

La chanteuse lui mit la main sur la bouche.

— Tu tiens donc, méchante fille, à me faire souvenir de celles que tu vendis lorsque je n'avais pas d'argent pour payer le boulanger et le pharmacien. Elles valaient bien cinquante livres, n'est-ce pas? C'était en 1919. Depuis, le change a travaillé pour toi.

Parmi les chaussures, les bas, les chapeaux

que la femme de chambre venait d'apporter, Reine faisait un choix rapide.

— Tu as le même pied que moi. Tiens, prends ça et ça. Pour la robe, ne t'émotionne pas. Tu ne quitteras pas ton manteau, là où nous allons. En voici un.

Passive, Agar se laissait faire. A douze ans de distance, c'était la scène avec Lina de Marville qui se renouvelait. Seulement, aujourd'hui, il ne s'agissait plus d'un humble tailleur gris, mais d'un manteau de loutre vaste comme une guérite de factionnaire.

— Quelle heure est-il, Antoinette?

— Six heures, madame. L'auto est là.

La limousine scintillait dans la nuit noire et or. Reine y installa Agar et avant de monter elle-même, elle donna au chauffeur cet ordre :

— Au Ritz.

CHAPITRE XI

— Eh bien! c'est donc la nuit, ici, s'écri... M. de Biesvres, qui, suivi de Paul Elzéar, venait de pénétrer dans le grand salon du premier étage. Qu'est-ce que cela signifie? Gaspard, mon garçon, je ne vous fais pas mes compliments. Si le bolchevisme s'installe même au Café de Paris, voulez-vous me faire le plaisir de me dire où nous pourrons nous réfugier, nous autres?

Le gros maître d'hôtel les avait devancés en haletant. Il tournait à la hâte des commutateurs. L'électricité, jaillissant maintenant de partout, faisait luire sa face rougeaude et contrite.

— Que monsieur le Duc m'excuse. Nous n'attendions ces messieurs que pour minuit, après la représentation.

L'œil attentif au moindre détail, M. de Biesvres faisait le tour de l'immense table, brillante de cristaux et de fleurs.

— Allons, allons, il n'y a rien à dire. Ce n'est pas trop mal arrangé. Un peu Saint-Charlemagne, peut-être. Mais les fleurs sont jolies. Combien sommes-nous?

— Quarante-huit couverts, monsieur le Duc.

— Aïe! Au fait, tant mieux. On pourra parler à qui on voudra. Dites-moi, Elzéar, qu'est-ce que nous allons pouvoir prendre, en attendant l'arrivée de ces messieurs et dames?

— C'est dommage qu'il soit l'heure qu'il est, dit Paul Elzéar, parce qu'ils ont ici un porto 1811 qui est digne des dieux. Il est revenu d'Espagne dans les bagages de Suchet. Mais du porto à onze heures du soir!... Tout à fait dommage! Je n'aurais pas été fâché de faire marquer une de ces bouteilles sur l'addition de ce cher Du Cange.

— Mauvais cœur!

— Il peut payer. Et s'il acquittait en publicité l'article que je vais être moralement obligé de lui faire, c'est encore lui qui me devrait de l'argent. Mais si nous revenions à la conversation que nous avions entamée, dans l'auto?

— Tout à l'heure, dit M. de Biesvres. Voyons, Gaspard, mon ami, mettez-vous un peu à notre place. Que peut-on se faire servir à onze heures du soir, dans un établissement comme le vôtre, lorsqu'on n'a pas dîné, et qu'on va souper une heure après?

— Peut-être, monsieur le Duc, qu'une coupe Dante-Gabriel Rossetti...

— Il ne manquait plus que cela! Le Café de Paris qui devient ruskinien. Vous retardez de trente ans, Gaspard. Allons, Paul, une idée?

— Deux whiskies-soda, dit le journaliste, et n'en parlons plus.

— Vous entendez, Gaspard? Monsieur a prononcé. Obéissez.

M. de Biesvres continuait l'inspection de la table. Paul Elzéar avait tiré un carnet de la poche de son smoking.

— Ah! non, mon enfant, pas ça. Vous n'allez pas commencer ici votre article, j'espère.

Elzéar sourit.

— Une phrase qui me paraît drôle, et que je vous demande l'autorisation de noter. C'est égal, j'ai des remords. Ce n'est pas très chic de notre part de n'avoir pas tenu jusqu'au bout.

— Mon cher, dit M. de Biesvres, si, sous prétexte qu'il nous offre ensuite à souper, votre Du Cange avait la prétention de nous infliger in-extenso et pour la centième fois sa petite absurdité, c'est lui qui serait notre obligé, et je tiens à ce que ce soir les rôles ne soient pas renversés. D'ailleurs, il y avait foule dans les coulisses de l'Olympia. Il ne se sera pas aperçu de notre carence.

— Connaissez-vous si mal les auteurs? Les

premières personnes qu'ils aperçoivent, ce sont celles qui manquent. C'est égal, plaignez-moi, moi qui vais avoir à dire du bien de sa revue.

— C'est moins difficile que d'en penser. Qu'est-ce qu'il peut gagner avec ses rapsodies, ce cher Du Cange?

— Pour l'année qui vient de s'écouler, ce n'est pas impossible à calculer. Cette revue est la sixième qu'il signe. Elles ont toutes dépassé les cent représentations. Je ne suis guère éloigné de la vérité en vous donnant le chiffre de quatre cent mille francs. En outre, la plupart des airs de ces revues sont repris, en province et à l'étranger, dans les musics-halls et cafés-concerts. Il touche également pour les paroles. Mettons encore une centaine de mille francs, peut-être plus : j'ajoute qu'il a de la fortune personnelle. Le père Meyer est un gros fourreur du Sentier. C'est lui qui a lancé le ragondin.

— Cinq cent mille francs pour une trentaine de calembours, dont aucun n'est sans doute de lui! fit M. de Biesvres. Fichtre, ce n'est pas mal. Voyons un peu qui sont les convives.

Longeant le côté gauche de la table, ils appelaient les noms inscrits sur les petits cartons dorés, tandis qu'Elzéar faisait de même pour le côté droit.

Au vingtième nom, M. de Biesvres marqua une pause.

— Dites donc. Je commence à comprendre le succès de ce brave garçon. Je n'ai jamais vu un choix d'invités plus judicieux. Outre quelques vieux débris décoratifs dans mon genre, il y aura ici ce soir tout ce qui compte dans la presse artistique et théâtrale, et les plus jolies femmes de Paris.

— Il est certain, dit Elzéar, qu'avec une table de ce genre, je répondrais faire, en quinze jours, crier au chef-d'œuvre à propos de l'ours de n'importe quel collégien de province. Tiens, un nom que je ne connais pas. M. Prosper Guilloré, qu'est-ce que c'est que ça?

M. de Biesvres se mit à rire.

— Ah! M. Guilloré! Je l'avais totalement oublié. C'est gentil à Du Cange d'y avoir pensé.

— Qui est-ce ce monsieur?

— M. Guilloré, mon cher, c'est une faute de vieillesse à moi. Versez-moi donc un second whisky, et je vous donnerai toutes les explications désirables. Vous savez qu'il y a deux mois je me suis décidé à mettre Biesvres en vente.

— Vous me l'avez dit.

— Eh bien, j'ai trouvé en M. Guilloré l'acheteur rêvé. Il a tout pris, terres, château, sans discuter. Il a payé comptant les quatorze cent

mille francs demandés. J'en dépense, bon an mal an, environ deux cent mille. Avec ce qui me reste, j'ai dix ans de tranquillité devant moi. Après, par exemple, je ne vois plus très bien ce que je vendrai. Mais, d'ici là, je pense que le Seigneur aura fait à son serviteur indigne la grâce de le rappeler à lui.

— Cela ne m'explique pas la présence de M. Guilloré parmi nous, dit Elzéar avec un sourire dans sa face pâle.

— Vous m'étonnez, dit M. de Biesvres. Vous m'étonnez beaucoup. Le nom de ce digne homme n'est-il pas à lui seul un signalement physique et moral? M. Guilloré à cinquante-cinq ans. Tandis que M. Dombideau, le protecteur de notre charmante Reine Avril, a pendant quatre ans fourni de buffleteries les soldats du Droit et de la Civilisation, M. Guilloré s'occupait, lui, des sachets individuels de pansements. Il y a gagné, fort honnêtement d'ailleurs, une vingtaine de millions, ce qui lui permet présentement d'acquérir Biesvres, près Montlhéry, un des rares duchés-pairies érigés par le roi Louis XI, prince qui, à la différence des républicains, n'aimait pas la noblesse. Mais M. Guilloré sait que le sachet n'est rien, si à l'intérieur il n'y a pas le pansement. A Biesvres, il voudrait recevoir, mais il n'a pas de relations. Il m'a prié tout bonnement de l'aider à

s'en procurer, s'autorisant du fait qu'il n'a discuté aucune des clauses de la vente. D'emblée, n'est-ce pas, je ne pouvais pas l'amener chez les Luynes ou les Polignac. Alors, j'ai prié notre Du Cange, dont la noblesse est moins arrogante, de l'inviter. Entre qui l'a-t-on placé, ce cher et excellent ami?

— A sa droite, dit Paul Elzéar, il a Nina Lazuli, une brave fille. Et à sa gauche, voyons... Ah! Mlle Jessica.

— Ah! non, permettez, dit M. de Biesvres. Mlle Jessica, ce n'est plus de jeu. Il faut lui faire faire un stage, à ce brave homme. Je lui donne ma place et je prends la sienne. Jessica, du premier coup! C'est trop pour lui.

Tout en parlant, il procédait à l'échange des deux cartons.

Un nouveau sourire, aussi pâle que le premier, passa sur le visage de Paul Elzéar.

— Vous la trouvez belle, n'est-ce pas, cette Jessica?

— Très belle, vraiment. Je vous l'ai dit tout à l'heure, quand Reine Avril nous a présentés. Mais qui ça peut-il être?

— « Une vieille amie », a dit Reine. Je n'en sais pas plus long que vous.

— Sa robe est bien. Et elle la porte avec toute l'aisance qu'il faut. Mais avez-vous remarqué une chose? Elle n'a pas un bijou.

Paul Elzéar haussa les épaules en signe d'ignorance.

— J'ai vaguement l'idée qu'elle est votre coreligionnaire, dit M. de Biesvres après un silence.

— Je crois bien aussi qu'elle est juive, dit le journaliste.

Il ajouta, avec ce sourire un peu forcé qui donnait à son visage, d'ailleurs régulier et beau, quelque chose de tendu, de douloureux presque.

— Je puis le lui demander, puisque ça a l'air de vous intéresser.

Le son de sa voix frappa M. de Biesvres.

— Vous savez, mon petit, rétorqua-t-il, à mon tour de vous faire une offre. Si cela peut vous faire plaisir d'être à côté d'elle pendant le souper, à seule fin de lui pousser des colles sur le Talmud, qu'à cela ne tienne. Je ferai à votre profit exécuter bien volontiers à ma carte un deuxième tour de valse.

— Non, non, vous êtes très bien où vous êtes, et moi aussi, dit Elzéar.

Il reprit :

— Jessica. Savez-vous que son nom vient de me rappeler la conversation que nous avions entamée tout à l'heure. Et cette conversation, c'est ce nom d'ailleurs qui venait de la faire naître. Vous vous souvenez, je pense? Quand

nous sommes descendus d'auto, vous étiez en train de me parler du *Marchand de Venise*, de Shylock.

— C'est exact, murmura M. de Biesvres, de Shylock.

Paul Elzéar avait pris son stylographe et l'avait dévissé, se servant de sa main gauche, sa main unique. Au revers du smoking, le ruban de la médaille militaire indiquait de façon suffisamment explicite le genre d'aventure dans laquelle il avait été allégé de son autre main. Il couvrait de hachures rapides le dos d'un menu. Le vieillard le regardait faire.

— Vous êtes tout à fait habitué? dit-il.

— Depuis six ans, le contraire serait malheureux, fit en riant le journaliste. Il me semble que j'ai toujours été ainsi.

Il y eut un silence, que M. de Biesvres finit par rompre.

— Vous êtes un chic type, Paul Elzéar, dit-il gravement.

Il répéta :

— Un chic type.

Le rire de Paul Elzéar se fit nerveux.

— Savez-vous, cher ami, que votre compliment n'a rien de particulièrement aimable?

— Pourquoi?

— Devinez-vous ce que j'y crois voir, et pas autre chose? De l'étonnement pour un con-

traste que vous établissez, peut-être à votre insu, entre ma conduite pendant la guerre et mon origine. N'ai-je pas raison?

M. de Biesvres secoua la tête.

— Eternels écorchés! Vous êtes bien tous les mêmes. Quand cesserez-vous donc de ne vous attacher dans la vie qu'aux choses par lesquelles vous pouvez vous sentir meurtris?

— Est-ce que je me trompe? dit Elzéar en baissant un front obstiné.

Le vieillard s'était approché. Il avait posé la main sur le dossier de la chaise de son compagnon.

— Permettez-moi de répondre à votre question par une question. Vous êtes fier d'être juif, Paul Elzéar, n'est-il pas vrai?

— Très fier, dit le jeune homme d'un air sombre.

— De quoi êtes-vous le plus fier, de votre blessure, ou de votre origine?

Elzéar ne répondit pas.

— Ai-je compris? De votre origine, n'est-ce pas? Vous voyez que je n'avais pas tort en vous louant comme je le faisais. C'est vous-même qui ne voulez pas être confondu avec le reste des mutilés de France. Ce n'est plus de nous, c'est de vous que vient à présent le geste qui repousse. A votre tour, ne protestez pas. Tel

que vous êtes, vous m'intéressez, vous me plaisez; je vous aime.

— Nous étions en train de parler de Shylock, dit le jeune homme avec un petit ricanement amer, de Shylock l'usurier, de Shylock le juif.

— Nous parlions de lui, oui, fit M. de Biesvres, et je ne changerai rien de ce que je voulais vous en dire. Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître les sottises qui ont été dites au sujet de cette question mystérieuse de l'âme juive. Seul, le poète anglais, me semble-t-il, a vu clair dans ce grand problème. Ce Shylock, vous l'avouerez, est un bien sinistre personnage. Le non-sens, c'est qu'on n'ait vu en lui que l'usurier, alors qu'il préfère à un boisseau d'or une livre de chair découpée sur la poitrine de son ennemi. Toute la question est là. Demandez à Harpagon et au père Grandet ce qu'ils eussent choisi. Ce sont eux qui sont les vrais avares. Shylock est avant tout un vindicatif, c'est-à-dire, en forçant les termes, mais sans les déformer, un idéaliste. L'or n'est entre ses mains qu'un instrument. Entre les mains du peuple juif, il n'a jamais été qu'un instrument, le seul dont on lui ait permis de se servir. J'admire l'étourderie de ceux qui vous font grief d'avoir été, depuis deux mille ans, des manieurs d'or. C'est comme si on reprochait à un

Saint-Cyrien, qu'on a commencé par envoyer à l'école des enfants de troupe, puis à la Flèche, d'avoir suivi la carrière militaire et d'être devenu général. Il s'est réalisé dans la voie où on l'avait confiné. Ainsi les juifs, le long des siècles, dans la finance. Mais, ou je me trompe gravement, ou ils n'ont vu en elle qu'un moyen de se venger des iniquités dont ils se sont sentis victimes, et ce point de vue me semble tellement exact que ce n'est que depuis la ruine du Temple et leur dispersion qu'on s'est avisé qu'ils sont une race plus intéressée que les autres. Dans la lutte qu'on leur a imposée, ils ont été vainqueurs. Il est vrai qu'ils ont rarement perdu une occasion de transformer leur victoire en vengeance. Mais la vengeance n'a jamais été un sentiment bas. Elle est fille de la mémoire, et sa sœur s'appelle la reconnaissance. La question à laquelle je veux en venir est celle-ci : aujourd'hui, je le répète, vous avez vaincu. Moralement, le temple est relevé. Est-il souhaitable qu'il le soit de façon matérielle? Resterez-vous toujours dans votre isolement? Garderez-vous toujours aux yeux cette flamme, sombre reflet des bûchers d'Espagne et de l'incendie de Sion? Cet orgueil douloureux et stérile, ce *tædium vitæ*, ne vous en dépouillerez-vous pas pour reprendre la fraîcheur d'âme de vos aïeux dans les vergers

de Chanaan? Un éternel besoin de souffrance habite-t-il à ce point en vous qu'ayant dompté ceux que vous nommez vos bourreaux, vous vous instauriez maintenant les bourreaux de vous-mêmes?

Paul Elzéar se pencha, et, saisissant avec émotion la main de M. de Biesvres :

— Ceux qui nous eussent parlé de la sorte, murmura-t-il, ils auraient tout obtenu de nous. Plus qu'aucune autre race, la nôtre avait besoin d'amour.

Le vieillard fit un geste, comme pour se mettre en garde contre un attendrissement déplacé.

— Tout cela à propos de cette charmante Jessica. Le plus beau à présent, mon cher, serait qu'elle fût de Lesparre ou de Quimperlé.

— Je crois que vous n'avez rien à craindre à cet égard, dit le journaliste en riant, de bon cœur cette fois.

Maintenant, c'était sous les fenêtres un brouhaha de trompes d'automobiles et de portières refermées.

— Voici l'ennemi, dit Elzéar. Quel bruit ils font!

— On dirait une noce de campagne, opina M. de Biesvres, comme la porte de la salle s'ouvrait à deux battants pour livrer passage à la tête de la colonne d'assaut.

En un clin d'œil, ils se trouvèrent tous deux submergés par le flot des habits noirs et des toilettes multicolores. M. de Biesvres eut toutes les peines du monde à se frayer un chemin jusqu'au héros de la fête, autour de qui le cercle des donneurs d'eau bénite venait de se reformer.

— Exquis, mon cher Du Cange. Après cent représentations, c'est aussi frais, aussi direct qu'à la générale. Du Rivarol et du Marivaux sur un air d'Offenbach.

— Mon cher duc, bégayait Du Cange, vous êtes trop bon...

— Pas du tout, je ne vous dis que ce que je pense.

Paul Elzéar s'était glissé auprès de M. de Biesvres.

— Tout à fait bien, votre phrase. Comment avez-vous dit ça? du Rivarol et du... J'ai fort envie de la mettre dans mon article, en citant l'auteur, bien entendu.

— C'est qu'il serait capable de le faire, le misérable! dit en riant M. de Biesvres. En tout cas, ce que vous pourrez affirmer, c'est que j'ai rarement vu un aussi joli ensemble. Tout est parfaitement réussi. Ah! mon cher, il faudra la revoir au jour, mais, en attendant, regardez l'effet que produit aux lumières notre Jessica.

— Si vous croyez que je ne m'en suis pas

déjà avisé, fit le journaliste. Ils sont d'ailleurs pas mal, voyez, à tirer la langue autour d'elle.

Dans le coin où Agar s'était réfugiée, elle était entourée d'une demi-douzaine d'hommes acharnés à se faire valoir aux dépens les uns des autres... Peut-être se seraient-ils donné moins de peine s'ils avaient su que, moins d'un an auparavant, on pouvait, sur la place d'Alexandrie, se procurer pour quelques livres les faveurs de Mlle Jessica.

Agar était vêtue d'une robe de velours noir, ceinturée de façon très lâche par une guirlande de lauriers d'argent. Le décolleté du dos laissait apercevoir la merveilleuse cambrure des reins, les houles voluptueuses que la contraction des omoplates faisait courir à fleur de chair... Le coude gauche un peu en avant, comme s'il se fût agi de parer des coups, elle accueillait avec un sourire lointain les compliments que lui assénait cette horde d'admirateurs.

— Eh bien, fit Reine Avril intervenant avec fougue, avez-vous fini d'accaparer mon amie? Elle vous plaît, hein, mes gaillards? Vous aurez tout à l'heure l'occasion de lui prouver la pureté et la profondeur de vos sentiments. De quoi s'agit-il? Patience. Toi, viens à ta place.

— Reine, que vas-tu faire? murmura Agar, vaguement inquiète.

— Laisse donc, tu verras.

A l'autre bout de la salle, M. de Biesvres avait passé son bras sous celui d'un gros petit homme éberlué, dont le revers d'habit s'ornait d'une brochette de décorations en brillants : légion d'honneur, palmes et mérite agricole.

— Ce cher monsieur Guilloré! Venez donc un peu que je vous présente. Tout le monde brûle du désir de vous connaître : Monsieur Gustave Fréjaville, Monsieur Pierre-Plessis, Mademoiselle Sarah Rafale.

— A table, à table, commençait-on à hurler de toute part.

— Mademoiselle Jessica, cria François du Cange, rayonnant, c'est à vous de nous donner le signal. Daignez vous asseoir. Tout le monde vous obéira.

Elle obéit elle-même, interloquée d'entendre son nom jeté ainsi à toute volée. Reine Avril lui pinça le bras en clignant de l'œil.

— Il a l'air de s'occuper rudement de toi, lui souffla-t-elle. Ça va, ça va. Je suis contente.

Eblouie, assourdie d'abord par ce feu d'artifice de mots et de rires, Agar revenait maintenant peu à peu à elle-même en écoutant M. de Biesvres, assis à sa droite. Elle avait commencé, dès le début du repas, par sentir contre son pied la pression entreprenante du pied de son voisin de gauche. Imperceptible-

ment, elle avait rapproché sa chaise de celle du vieillard. Il lui parlait à voix presque basse, avec cette discrétion respectueuse qui touche tant le cœur des pauvres femmes désemparées. En face, François du Cange, par contre, affichait sans modération son zèle pour Mlle Jessica, s'inquiétant bruyamment de son verre, de son assiette vide, essayant par tous les moyens d'appeler sur elle une attention qu'elle eût tant désiré fuir.

— Voulez-vous vous en remettre à moi, cher ami, du soin de m'occuper de ma voisine, dit doucement M. de Biesvres.

— Ne la laissez manquer de rien, alors... Mais, voyons, est-ce que je me trompe?

— Quoi?

— Il me semble qu'il y a eu des changements dans les places.

— En tout cas, personne n'a l'air de se plaindre de celle qui lui est échue, dit hypocritement le vieillard.

Vers trois heures du matin, les toasts commencèrent à se succéder, à s'entremêler parmi un charivari monstre. Un peu grise, ses cheveux blonds ébouriffés autour de sa tête rose, une coupe de champagne à la main, Reine Avril s'était levée.

— Je demande la parole.

— Chut, chut, criait-on de tous côtés. La parole est à Reine Avril.

— Du Cange, mes amis, vient de vous remercier en tant qu'auteur. Moi, c'est au nom des artistes que je parle. Vous avez été très gentils. Je vous embrasse tous en la personne du premier qui me tombe sous la main.

Ce fut le rédacteur du *Figaro* qui reçut sur les deux joues ce remerciement récapitulatif. Tout le monde applaudit.

— Maintenant, ce n'est pas fini. Il y a ici tout le gratin de la Presse. Je veux savoir ce dont vous êtes capables. Il s'agit de mon amie Jessica.

— Bravo, bravo, bravo!

— Un ban pour Jessica, hurla une voix.

Agar, les yeux fixes, les lèvres agitées d'un tremblement, regardait Reine dont l'exaltation grandissait. Tout geste pour lui faire signe de se taire eût été inutile. Elle était lancée.

— Mes amis, je vais vous apprendre une chose que vous ne savez pas encore. Jessica, que voilà, est mon amie, c'est entendu. Mais c'est aussi, parole, une danseuse comme il n'y en a pas quatre à Paris. Elle a mis dans sa poche toutes celles de Syrie, de Turquie, d'Egypte, et vous savez, là-bas, ils ne sont pas commodes à satisfaire. Quand elle dansera ici, ce sera un épatement général.

— Parfait, cria Du Cange. J'écris pour elle un acte dans ma prochaine revue.

Jacques Rigaud, le rival heureux de Du Cange sur toutes les scènes de music-halls, s'était dressé.

— Part à deux. Moi, c'est ma prochaine revue tout entière que je mets à ses pieds.

— Mon enfant, dit M. de Biesvres à Agar, pâle comme une morte, vous voilà à la tête de deux engagements. Car le plus drôle, c'est qu'ils sont capables de tenir leur promesse.

— Ce n'est pas tout, lança Reine Avril. C'est à vous, messieurs les courriéristes, que j'en appelle. Il faut montrer ce que vous pouvez faire quand, pour une fois, vous êtes unis. Si, dans trois semaines, le nom de Jessica n'est pas dans toutes les bouches de Paris, je vous considère comme les derniers des derniers. J'ai dit.

— Il y sera, hurlèrent vingt voix.

— Mes enfants, cria le courriériste du *Gaulois*, la bénédiction des poignards.

Il avait tiré son stylographe et le brandissait dans la direction de Reine Avril. Les autres l'imitèrent. Ce fut vraiment une belle minute d'enthousiasme.

— Reine, qu'est-ce que tu viens de faire, murmura Agar épouvantée à l'oreille de son amie, qui, parmi les acclamations, était venue l'embrasser.

— Ce que je viens de faire, dit la petite chanteuse avec un geste magnifique. Je t'ai lancée, ma chère, tout simplement.

— Dans trois jours, il faut que je reparte.

— Vous désirez donc tant que cela nous quitter, mademoiselle? dit la voix grave de M. de Biesvres.

Elle lui lança un regard suppliant, comme si elle sollicitait son aide contre tout le monde, contre elle-même. Mais il poursuivait :

— Notre amie Reine Avril a raison. Tous ces gens qui vous paraissent à cette heure privés de leur bon sens, ce sont eux qui fabriquent les réputations et qui chaque matin, sous la bande de leurs journaux, les envoient toutes faites non seulement aux quatre coins de la France, mais de l'univers.

Il continuait de parler, tout en se rendant compte que c'était en pure perte, que sa voisine ne l'écoutait plus. Elle, elle laissait traîner un regard terne sur cette table au-dessus de laquelle les nuages bleus du tabac tressaient et détressaient leurs mouvantes et molles couronnes. Les fruits, les fleurs, les épaules nues des femmes, leurs tendres visages fardés surgissaient à travers le brouillard avec des teintes mauves et roses de pastels. Les liqueurs transformaient les verres en une armée d'étranges tulipes transparentes.

M. de Biesvres, tout entier à l'observation de la lutte dont témoignait le visage torturé d'Agar, se pencha vers la jeune femme.

— Est-ce du bonheur que vous regrettez, lui murmura-t-il, ou du malheur?

Elle joignit ses pauvres mains, comme pour les tordre en un geste d'angoisse. Mais soudain, se faisant violence, elle se remit à sourire. Du Cange venait de s'asseoir derrière eux. Il lui parlait, presque dans le cou.

— Eh bien, mon cher, fit non sans une certaine sécheresse M. de Biesvres, il me semble que c'est vous qui avez changé de place.

— Oh! dit-il avec un gros rire, pas toujours tout pour les mêmes. Vous êtes un accapareur.

— Il a raison, reste chez toi, fit Reine Avril, repoussant Du Cange. Tu dois donner le bon exemple.

Il levait comiquement les bras au ciel.

— Tout le monde, je vous en prends à témoin, mademoiselle Jessica, se ligue pour m'empêcher de vous approcher.

— Laisse-le, souffla Reine à Agar, et viens avec moi. J'ai à te parler.

Elle l'entraîna dans un coin de la salle.

— Eh bien, mes compliments, ça marche, ça marche.

— Quoi?

— Tu ne vois donc pas. Il est complètement emballé.

— Qui?

— Lui, parbleu, Du Cange. Et tu sais, ma petite, il fait tomber six cent mille balles par an, ce qui représente bien du quatre cent mille pour une poule qui sait y faire. Avoue que, pour commencer, ce n'est pas mal. Il y a bien ce chameau de Clorinde, mais il commence à en avoir plein le dos. Elle n'existera pas devant toi.

— Reine, écoute-moi, commença Agar.

— Ecoute-moi plutôt, toi. Je le connais. Il va sûrement te proposer de te raccompagner. Ne marche pas, naturellement. Dis que tu es descendue chez moi. On le verra venir. C'est compris? D'ailleurs, je pense que tu es assez grande... Vrai, ma petite Jessica, je suis bien, bien heureuse. Hein! qui nous aurait dit cela, il y a six ans, à Alexandrie, quand nous vivions pour dix piastres par jour, chez le bistrot grec du quai... On monte! On monte!

Prisonnière d'un engourdissement qui la gagnait peu à peu, Agar n'apercevait plus que comme des fantômes reflétés indéfiniment par les glaces de la salle les gens qui allaient, venaient, parlaient de façon de plus en plus assourdie : François du Cange et son profil de bélier roux, le rictus douloureux de Paul El-

zéar, le fin visage ravagé de M. de Biesvres... Ces personnages qu'elle ignorait hier encore, ils venaient subitement d'entrer en scène pour un nouvel acte de sa vie, cette vie dont c'était le mystérieux destin de se trouver, à intervalles réguliers, bouleversée en quelques minutes de fond en comble.

Sur le trottoir de l'avenue de l'Opéra, il ne restait plus maintenant que quelques soupeurs relevant frileusement le col de leurs pelisses. L'essaim brillant des limousines s'était égaillé.

M. de Biesvres prit le bras de Paul Elzéar.

— Je rentre à pied. Est-ce que nous faisons un bout de chemin ensemble?

Le vieillard habitait rue de Verneuil. Ils descendirent en silence l'avenue déserte, traversèrent le Carrousel, glacial et noir. Comme ils s'engageaient sur le Pont-Royal, Elzéar dit à son compagnon.

— Eh bien, vous avez remarqué?

— Quoi?

— Elle a filé avec cet imbécile de Du Cange.

— Reine Avril était avec eux, dit M. de Biesvres.

— Petite ordure! Elle fait un joli métier. C'est égal, pour la première fois, avec ce crétin! Elle ne perd pas son temps.

Ils continuèrent leur marche. Quand ils atteignirent le quai, le vieillard demanda :

— C'est bien cinq cent mille francs que Du Cange gagne par an?

— Oui.

— Et vous, qu'est-ce que vous pouvez gagner?

— Cela dépend de l'abondance de la copie et de mon goût au travail. Trente mille francs, peut-être.

Il ajouta avec un âpre ricanement :

— Il est vrai que j'ai aussi ma pension de grand mutilé et ma médaille militaire. Mais j'ai compris ce que vous voulez dire. Merci bien.

Il dit encore, tant il semblait se plaire à aller jusqu'au fond de son amertume :

— N'importe, après notre discussion de tout à l'heure, voilà qui vient bien mal à point pour confirmer vos belles idées sur le désintéressement de la race.

M. de Biesvres hocha pensivement la tête :

— Qui peut jamais savoir! murmura-t-il.

CHAPITRE XII

Agar débuta le jeudi 14 février sur la scène des Folies-Bergère, dans la nouvelle revue de François du Cange, dont plusieurs tableaux avaient été remaniés ou créés à son intention. Il y avait exactement un mois qu'elle se trouvait, par les soins de ce même Du Cange, installée rue Vineuse, dans un charmant pavillon enfoui au milieu d'un jardin de dimensions assez vastes pour que, sur les deux pelouses symétriques, les merles pussent se poursuivre à loisir. Entre les soucis des répétitions et ceux de son installation, elle n'avait guère eu le temps de songer à autre chose, et peut-être valut-il mieux pour elle qu'il en fût ainsi.

François du Cange, dont la récente passion défrayait le monde des théâtres et des music-halls, s'ingéniait à prévenir tous ses désirs. Il traversait d'ailleurs une passe de chance insolente. Trois revues jouées simultanément sous son nom pendant la période des fêtes de la

nouvelle année avaient réalisé des recettes journalières inconnues jusqu'alors. Les directeurs se l'arrachaient, ne juraient plus que par lui. Il se sentait roi. Il était de ces hommes sanguins que le succès stimule, enivre, semble soulever au-dessus d'eux-mêmes. A ces victoires d'ordre professionnel s'ajoutait un triomphe d'un autre genre, celui qui lui venait de la possession d'Agar. Dans cet univers minuscule qui va des salles de rédaction à celles des répétitions générales, il n'était plus question que d'elle. Sa beauté, et plus encore l'énigme de sa subite apparition l'entouraient d'un halo de mystère bien fait pour séduire ce public aussi naïf, suivant les heures, que sceptique. D'où venait cette femme silencieuse? De l'Orient, affirmait-on, de cet Orient merveilleux et vague, si proche et si lointain, dont on parle tant et qu'on connaît si mal. Dans quels bouges et dans quels palais avait-elle pu vivre? Etait-ce aux bords de la rivière Barada ou de la rivière Nilufer que le bulbul avait chanté pour elle? Quels iris noirs avaient cueillis ces mains pâles, ceux de Vladicaucase ou ceux de Damanhour? Avait-elle été la maîtresse de Lénine ou celle de Moustapha Kémal, comme les gens le chuchotaient sur son passage? De tels doutes, on le conçoit, n'avaient pu que porter à leur paroxysme les transports d'amour-propre de

Du Cange, plus glorieux certes que jaloux d'aussi illustres prédécesseurs. Pour ce qui était d'Agar, son extraordinaire timidité, où tous croyaient voir une orgueilleuse froideur, ne faisait que multiplier autour d'elle des hommages qui auraient dû s'en trouver taris. En cette fin d'hiver et ce printemps de 1924, Paris eut vraiment pour reine éphémère la danseuse Jessica.

La presse avait acclamé ses débuts avec une telle unanimité que le public, affolé par ce concert d'éloges, y répondit en se ruant aux guichets des Folies-Bergère. Les rares initiés qui eussent été capables de formuler des réserves sur les mérites chorégraphiques de Mlle Jessica furent submergés au milieu de ce délire. Lorsqu'elle était apparue, nue sous ses voiles étoilés d'or, debout sur le perron d'un temple hindou dont l'escalier géant s'en venait plonger dans un étang lumineux semé de nymphéas sombres, et qu'elle avait senti monter vers elle, de la salle obscure, l'immense souffle fait des désirs haletants de deux mille spectateurs, à qui avait-elle pu songer davantage, à ses rêves d'enfant réalisés, ou à la chauve-souris du Mur des Lamentations ? Etrange destinée que celle où sont conviés à lutter entre eux de pareils contrastes. Mais qui de nous ne porte pas en lui des dons suscep-

tibles de complaire tantôt à un Isaac Cochbas et tantôt à une Mme Lazaresco?

Il faut reconnaître que le vent d'enthousiasme qui accueillit Agar ne l'abusa pas sur elle-même. Elle ne se fit pas d'illusion. Elle sut qu'elle était toujours la pauvre danseuse de jadis, celle qui, dans les casinos de troisième ordre, récoltait les applaudissements des clients qui avaient l'intention, le spectacle terminé, de lui offrir une coupe de champagne, pour en arriver, la coupe bue, à lui proposer autre chose. Mais, jusque-là, un élément avait manqué à son expérience de la vie, la notion de l'incommensurable naïveté des foules. Elle venait d'en faire d'un seul coup et à son profit l'apprentissage.

Du Cange exultait. Il ne songeait pas à se formaliser du fait que, dans tous les articles consacrés à sa revue, les compliments à l'adresse d'Agar entraient pour les quatre cinquièmes. Porter aux nues sa maîtresse, n'était-ce pas encore une manière de faire l'éloge de son goût, à lui?

Dans un étonnant pyjama aux teintes feuilles mortes, un bras passé autour de la taille d'Agar, il était en train, ce matin-là, de dépouiller le monceau de journaux qu'il venait de faire acheter au kiosque de l'avenue Henri-Martin. Penchée sur le papier imprimé,

la danseuse contemplait ce spectacle inouï, son nom répété à profusion dans toutes les feuilles de Paris, en regard des noms des histrions célèbres et des chefs d'Etats.

— Voyons l'article du *Gaulois*, maintenant. Epatant. Ce petit Deslinières est vraiment quelqu'un. Il faudra l'inviter à déjeuner. Et ne va pas croire qu'il est ainsi avec tout le monde. Qu'est-ce qu'il a passé à Rigaud, pour sa dernière revue! Voici un papier d'Henri Jeanson, Tenons-nous bien. Et pourtant, non, parfait, lui aussi. C'est sûrement à cause de toi, tu sais, parce que moi, il m'a toujours éreinté. René Bizet, Pierre Scize, très bons, Fernand Divoire.. Je savais que ça ne pouvait qu'être aimable, Pierre Plessis, bon. Fréjaville, de premier ordre. Auguste Gauvain, pas mauvais non plus. Paul Souday, ah! ça, ma petite, très important, à cause de l'Académie, pour plus tard, tu comprends. Voyons ce qu'il dit. Hum! un peu hermétique, mais gentil tout de même. Quel succès, mon enfant, quel succès! Quoi! Les *Débats* aussi? Ah! ça, c'est le couronnement! Et presque aussi flatteur que celui du *Gaulois*, leur article. On t'y compare à Camargo. Passe-moi le petit Larousse.

Incapable de contenir sa joie, il s'était levé et avait allumé une cigarette.

— Nous allons en avoir pour toute la jour-

née à envoyer des pneumatiques de remerciement. Continuons. *L'Eclair*, à présent. Ici, c'est Paul Elzéar qui opère. Un talent, celui-là. Je pense qu'il aura mis les petits plats dans les grands. Déguste-moi ça. Hein? Quoi? Mais c'est un éreintement, un éreintement en règle. Ah! le sagouin, ah! le porc!

Il allait et venait à pas furieux dans la chambre. Agar avait pris le journal, et, un peu pâle, relisait l'article. Il n'y était fait allusion à elle que par le moyen d'une prétérition d'ailleurs assez désagréable. Quant à Du Cange, il se voyait administrer une volée de bois vert des mieux réussies.

— Je te le demande, qu'est-ce qui a pu lui prendre, à cet animal? L'envie, toujours l'envie, il n'y a pas d'autre explication. Un aigri, un crève-la-faim! Est-ce ma faute, à moi, s'il est mécontent de son sort? Qu'il fasse du théâtre, il verra si c'est commode. Qu'est-ce qu'il dit au juste ? « En résumé, la revue de M. Du Cange a surtout l'avantage de nous apprendre à être équitable pour celle du 14 juillet, qui n'a lieu qu'une fois par an, et en matinée. » Idiot! Il croit que c'est spirituel. Qu'à la première répétition générale, le hasard me mette en face de lui : mes deux mains dans sa sale figure de cuistre.

— Tu oublies, dit Agar, qu'il n'en a qu'une pour te répondre.

— J'oublie... Je n'oublie rien du tout. Ce n'est pas moi qui ai commencé, n'est-ce pas? Et puis, ils finissent par nous courir sur le système, les mutilés. On croirait vraiment qu'il n'y a qu'eux qui ont été à la guerre. Moi aussi, je l'ai faite.

— Où cela?

— Dans les autos, et si je voulais me donner la peine de raconter ce que j'y ai vu, ça en boucherait un coin à ceux de l'infanterie. Eux, ils se calaient les joues au fond de leurs taupinières, avec ce que nous allions leur chercher, tandis que nous, en toute saison, par monts et par vaux, sur des routes dont on ne peut pas se faire idée... Ah! si c'était à recommencer. N'importe! il ne l'emportera pas en paradis, ton foutriquet d'Elzéar. Parmi les types dont nous venons de lire les articles, il n'y a qu'un Juif, et dire qu'il faut que ce soit lui qui nous cogne dessus. Salopard, va!

On le voit, il n'était pas un modèle de distinction, ce cher Du Cange, et, par ailleurs, peut-être que les réserves de Paul Elzéar sur son genre de talent n'étaient pas sans fondement. Tout de même, il fallait reconnaître en lui un brave garçon, assez facile à vivre, mal-

gré des emportements puérils qui ne résistaient pas une minute à une brève observation d'Agar. Durant les mois qu'elle vécut auprès de lui, elle eût eu le bonheur, si jamais elle avait pu être heureuse. Coup sur coup, elle s'était vu concéder ces insignes du maréchalat de la galanterie : l'automobile, le petit hôtel, le collier de perles. Le jour où elle put enfin les contempler, les soixante globes irisés et roses, sur le velours crème de leur écrin, elle eut un sourire dont personne n'eût été à même de deviner s'il était fait de contentement ou d'amertume. Elles étaient comblées, cependant, ses ambitions enfantines, ou du moins ce qu'elle croyait alors ses ambitions. Mais Esther, parée de tous les joyaux d'Ophir, fut-elle satisfaite, ou ne les considéra-t-elle pas plutôt comme autant d'injures? L'ambition d'une petite Occidentale comme Reine Avril, on peut en venir facilement à bout avec des chocolats de Boissier ou des émeraudes de Cartier. Mais qui se chargera jamais d'assouvir la soif inextinguible d'une sombre fille dont les désirs flagellent éternellement l'abject univers où elle est condamnée à vivre?

En attendant, Agar mettait à jouir de Paris une volupté fébrile et hâtive. Reine, qui avait donné, en ne s'offusquant pas du triomphe de son amie, la plus indiscutable preuve de l'ex-

cellence de son cœur, réclamait impétueusement pour récompense le privilège d'être son guide un peu partout. Agar se laissait faire, passant des thés aux salons d'essayage, des antres des joailliers à ceux des décorateurs, des marchands de vins en vogue aux restaurants de nuit et aux dancings. La pensée d'Isaac Cochbas moribond, peut-être mort, semblait attiser encore cette frénésie, flatter ce goût du sacrilège qui habite obscurément l'âme des meilleurs des fils des hommes. Il ne faut pas croire qu'elle s'efforçât d'oublier que le prix d'un de ces soupers en cabinet particulier eût suffi à faire vivre un jour les quatre-vingts malheureux du Puits de Jacob. Elle y songeait, au contraire, depuis le caviar jusqu'au champagne final. Mais comme certains plaisirs seraient vulgaires s'ils n'étaient pas rachetés, multipliés, par la certitude de la damnation!

Néanmoins, les instants préférés d'Agar étaient ceux où Reine Avril, qui ne se levait généralement que vers deux heures de l'après-midi, la laissait seule. Elle aimait les courses à pied dans ce Paris matinal qui restera toujours inconnu des charmants animaux de luxe qui y auront pourtant passé leur vie. Elle évitait sans doute le faubourg Saint-Honoré, mais elle chérissait les allées du Bois, celles qui bordent le lac et près desquelles s'ébattent des

groupes de palmipèdes vernissés. Deux fois, elle revint dans cet endroit du Luxembourg où elle s'était assise le lendemain de son arrivée. Elle revit les deux petites étudiantes juives mangeant leur croissant en relisant leurs cahiers de cours. Ah! comme elle aurait voulu pouvoir leur dire : « Pauvres enfants en chandail, si vous saviez, en dépit de mes perles et de mon renard argenté, comme vous êtes mes sœurs! » Les vers du Puits de Jacob lui revenaient à la mémoire : « La beauté te paraîtra un luxe, le luxe une abomination, tes distractions un vol... »

Une quinzaine de jours après les débuts d'Agar, il y eut en matinée une répétition générale aux Variétés. Du Cange ne put y aller, étant convoqué à une réunion du Comité de la Société des Auteurs. Il dit à la jeune femme :

— Téléphone à Reine Avril de venir te prendre.

— Je ne suis pas forcée d'être présente à toutes les répétitions générales.

— Si, si, cela vaut mieux. A Paris, il faut se montrer.

Pendant un entr'acte, comme Agar se promenait avec Reine dans les couloirs, saluée par les compliments et les madrigaux des uns et des autres, elle aperçut Paul Elzéar en com-

pagnie du duc de Biesvres. Elle l'avait plusieurs fois entrevu depuis le fameux article, mais chaque fois elle était avec Du Cange. Bien que l'humeur belliqueuse du revuiste fût calmée, Agar avait manœuvré de façon à éviter une altercation possible. Aujourd'hui, elle était seule. Elle allait pouvoir savoir... Profitant donc de ce que Reine Avril était en train de causer fourrures au milieu d'un groupe de jolies femmes, elle la quitta, et, au détour d'un couloir, elle surgit à l'improviste devant les deux amis.

M. de Biesvres sourit en l'apercevant. Dès le premier jour, il lui avait voué une sympathie dont Du Cange, flatté dans sa vanité et rassuré par les soixante-six ans du vieillard, n'avait jamais songé à prendre ombrage. Paul Elzéar salua assez froidement.

Elle n'eut pas l'air de s'apercevoir de cette indifférence à peine correcte. Bravement, elle prit le taureau par les cornes.

— Vous n'avez pas été très gentil pour moi, monsieur Elzéar.

— Vraiment, mademoiselle...

— J'en fais juge notre ami ici présent.

M. de Biesvres hocha la tête. Il n'était pas difficile de deviner que la question avait déjà été discutée entre les deux hommes, et que l'un avait dû gourmander amicalement l'autre

à ce sujet. Mais il était visible qu'il ne consentirait pas à lui donner tort devant une tierce personne.

— M. de Biesvres est votre ami, dit Agar. Il ne me répondra pas. Il a raison, sans doute. Mais je croyais qu'il était également le mien... Et vous aussi, un petit peu.

Paul Elzéar se raidit pour conserver sa nonchalance.

— En vérité, mademoiselle, je crois que vous exagérez l'importance... Vous avez été couverte de fleurs. Je pensais que l'absence de ma modeste gerbe aurait passé inaperçue. Et puis, la danse n'est-elle pas votre violon d'Ingres? A l'inverse de beaucoup de pauvres filles, vous n'avez pas besoin de cela pour vivre.

Elle pâlit un peu, mais sans cesser de sourire. M. de Biesvres, qui suivait cette joute avec une évidente contrariété, s'interposa :

— Mes enfants, dit-il, vous commencez sérieusement à m'exaspérer. Assez, et assez! Ma petite Jessica, soyez la plus intelligente. Les cheveux blancs ont toujours eu pour privilège de dissiper certains malentendus. Vous m'avez promis à plusieurs reprises de venir déjeuner dans mon petit taudis de la rue de Verneuil. Fixez vous-même votre jour. Il n'y aura que nous trois.

— J'accepte avec le plus grand plaisir, dit-

elle. A présent, si M. Elzéar a ce jour-là un article à faire pour quelque pauvre fille qui n'a pas de violon d'Ingres, il peut toujours rester chez lui.

— Je n'y manquerai pas, dit Elzéar, blême.

Un matin de la même semaine, vers onze heures, la femme de chambre d'Agar vint l'avertir que quelqu'un demandait à lui parler.

— Je n'ai pas bien entendu son nom, et je n'ai pas osé le lui faire répéter. Mais j'ai dit que je ne savais pas si Madame était là. Si Madame ne veut pas le voir, je peux...

— Non, non, dit Agar. Faites entrer au petit salon, et dites que j'arrive.

La veille, en effet, Reine avait prévenu son amie qu'un rédacteur de *Comœdia*, jeune homme de grand avenir, désirait être reçu par elle. Agar avait accepté.

Elle descendit et, dans le salon, elle se trouva nez à nez avec M. Carcassonne.

Le secrétaire du Baron changea de couleur en l'apercevant.

Elle, elle s'était appuyée contre la muraille.

— Monsieur, murmura-t-elle.

— Madame, je m'excuse, j'ignorais... J'avais demandé à parler à Mademoiselle Jessica.

— C'est moi, dit-elle à voix basse.

— Vous!

— Moi. Vous ne le saviez pas, n'est-ce pas? Alors, ce n'est pas de leur part que vous venez?

— De la part de qui, madame?

— De leur part. De la part du Puits de Jacob.

— Non, madame, non.

Sous le coup de la surprise, de l'émotion, il balbutiait :

— Encore une fois je m'excuse... Je ne saisis pas très bien. Que j'essaie de vous expliquer, en ce qui me concerne. C'est simple, pourtant. Vous ne savez peut-être pas — pourtant si, je me rappelle vous l'avoir dit quand vous étiez venue voir M. le Baron — que c'est moi qui suis chargé de centraliser les offrandes à destination de nos colonies de Palestine. Votre nom — ou plutôt celui de Mlle Jessica — s'est trouvé sur la liste des notabilités israélites susceptibles de nous apporter leur concours. Voilà comment je me trouve ici. Je ne savais pas, madame, croyez-le bien... Je suis navré, absolument navré. Si vous désirez que je me retire.

— Non, dit-elle, il faut rester.

Elle lui avait fait signe de s'asseoir. Un minuscule chat siamois, tapi à côté d'elle, jouait avec la cordelière d'or de sa robe.

— Avez-vous de leurs nouvelles? demanda-t-elle. Des nouvelles du Puits de Jacob?

Il baissa la tête.

— Parlez, monsieur, je vous en supplie.

— Oui, madame, nous en avons eu deux fois. Et elles ne sont pas bonnes.

— Que se passe-t-il?

— Des difficultés matérielles, madame.

— Comment? Mais l'argent, alors, l'argent que le Baron m'avait promis? Il n'a donc pas été envoyé?

— Il a été envoyé, par mes soins, le jour même. Mais il n'a pas suffi.

Agar blêmit.

— Oui, continua M. Carcassonne, le malheur s'est véritablement acharné sur cette pauvre colonie. Dès la fin de janvier, nous avons reçu une première lettre. Il s'agissait d'un marché passé avec l'armée française.

— Oui, la fourniture de vin aux troupes de Syrie.

— C'est cela. Eh bien, le marché a été dénoncé par l'intendance française. Il paraît que les citernes où le vin se trouvait entreposé n'ont pas été construites avec tout le soin désirable. Bref, le vin s'est avarié. L'intendance l'a refusé, et les tribunaux locaux se sont vus dans l'obligation de lui donner raison. Des avances avaient été faites. Elles ont dû être restituées.

— Mon Dieu, dit Agar. Alors?

— Alors, madame, par la lettre à laquelle je

faisais allusion, M. Cochbas a fait de nouveau appel au Baron, pour une somme de quatre-vingt mille francs.

— Et le Baron a dit oui, n'est-ce pas?

— Le Baron, madame, est l'objet d'un nombre de sollicitations de cet ordre dont vous ne pouvez avoir idée. Les sacrifices qu'il s'impose, il est obligé de ne les faire qu'à bon escient. Il est des affaires si mal engagées que tout l'or par lequel on essaierait de les renflouer serait dépensé en pure perte. Mais je crois que...

Il faisait mine de se lever.

— Restez, je vous en conjure, dit-elle.

Elle reprit :

— Et moi? Parlait-il de moi, dans cette lettre?

— Oui, madame, il en parlait. Excusez-moi de vous dire les choses comme elles sont. On eût dit que tout à la fois il essayait d'avoir de vos nouvelles, et qu'il craignait d'en obtenir.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Monsieur le Baron est un homme d'une grande prudence. Il a estimé qu'il valait mieux attendre une seconde lettre, qu'alors il serait toujours temps de s'enquérir, de tenter les démarches convenables.

Il semblait qu'Agar, écoutant à peine les réponses qui lui étaient faites, ne songeait qu'à la question qu'elle allait poser.

— Savez-vous comment il va?

— Qui, Monsieur Cochbas?

Elle inclina la tête.

— La lettre dont je vous parlais était de lui, et il était naturel qu'il n'y fît pas allusion à sa santé! Mais la seconde, que nous avons reçue il y a trois jours, et par laquelle on insistait à nouveau pour obtenir les quatre-vingt mille francs, était d'une femme, Mlle Ida... je ne me souviens plus du nom.

— Ida Jokaï.

— C'est bien cela. Elle excusait M. Cochbas de ne pouvoir écrire lui-même à M. le Baron. Le mieux qui s'était produit dans son état n'a, paraît-il, pas persisté.

Il eut de nouveau un mouvement pour prendre congé.

— Une minute encore, Monsieur, supplia-t-elle. Je reviens.

Elle avait quitté précipitamment le salon. Au bout de quelques instants, elle était de retour. Des billets de banque froissés sortaient de sa main tremblante.

— Ceci, c'est pour votre souscription. Mais le Puits de Jacob, c'est quatre-vingt mille francs qu'il demande?

— Quatre-vingt mille.

— Si je réussissais, dans la semaine, à me procurer cette somme, vous vous chargeriez

bien, n'est-ce pas, monsieur, de la faire parvenir là-bas, en vous arrangeant de façon à ce qu'on ne connaisse jamais, vous m'entendez bien, la provenance de cet argent?

— Madame, dit M. Carcassonne d'un air soucieux, ce que vous me demandez me paraît difficile. Ce n'est pas nous en effet qui avons compétence pour la répartition des offrandes que nous centralisons.

— Ah! trouvez un moyen, dit-elle, dans un cri d'angoisse. Il est impossible que vous n'en trouviez pas un.

Visiblement, il était ému.

— Ecoutez, dit-il. Je vais voir, réfléchir, et je vous promets que d'ici demain... De quoi en somme s'agit-il? D'une donation, avec affectation spéciale, et revêtant la forme anonyme. Il faut naturellement que vous ayez en main quelque chose témoignant du versement que vous avez fait, ne serait-ce qu'un talon de chèque. Mais le Comité peut fort bien vous délivrer un reçu, mentionnant que l'offrande est à destination exclusive d'une colonie, désignée nommément ou non, c'est à voir... Enfin, voulez-vous avoir la bonté de me téléphoner demain dans la matinée. Je vous dirai par le détail ce que vous aurez à faire.

Il était heureux de ces considérations techniques qui lui avaient permis un instant de se

libérer d'un trouble dans lequel il s'enlisait maintenant de nouveau.

Agar le raccompagna jusqu'au seuil de la porte d'entrée.

— Et surtout, répéta-t-elle, en lui serrant fiévreusement la main, que là-bas ils ne sachent jamais, n'est-ce pas? Il vaut mieux qu'ils croient que je suis morte... morte.

CHAPITRE XIII

A la fin du mois de mai, on fêta la centième représentation de la revue dans laquelle Mlle Jessica avait débuté. Du Cange tint à ce que le souper eût lieu également au Café de Paris. Aux convives de la précédente centième, d'autres, ralliés par un succès aussi persistant, étaient venus se joindre. Par contre, Paul Elzéar n'avait pas été invité. Il est vrai que, le même jour, il avait déjeuné avec Agar chez M. de Biesvres. Il y avait longtemps que le vieillard les avait réconciliés.

Lorsqu'ils quittèrent tous deux leur hôte, Elzéar raccompagna à pied la danseuse. Ils suivirent le quai d'Orsay, puis le Cours-la-Reine. Ils avaient commencé par parler de choses indifférentes. Puis, progressivement, l'un et l'autre s'étaient tus.

Quand ils furent arrivés au milieu de l'avenue du Trocadéro, Agar tendit la main au journaliste.

— Il vaut mieux que nous nous séparions ici, dit-elle.

Et, comme il demeurait immobile, sans prendre cette main, elle ajouta :

— Allons, nous nous reverrons ce soir, à la répétition générale du Vaudeville. J'arriverai pour le dernier acte. Et en tout cas nous déjeunons de nouveau dans quatre jours chez M. de Biesvres.

— Je ne pourrai y être, dit-il. J'avais oublié que j'ai justement ce jour-là un banquet de courriéristes.

— Vous n'avez qu'à vous dégager.

— Sans doute! Mais, ma chère amie, je ne sais pas si, dans mon propre intérêt, il ne vaut pas mieux que je vous voie moins souvent.

Elle baissa la tête. Ils continuèrent à marcher en silence côte à côte pendant une centaine de mètres. Parvenus à la statue de Washington, Elzéar serra brusquement la main d'Agar.

— Au revoir, dit-il.

Et il s'engagea à pas rapides dans la rue Boissière.

Elle rentra lentement chez elle. Elle trouva Du Cange installé dans sa chambre et fumant. Il savait qu'Agar avait l'odeur du tabac en horreur. Elle se garda bien de lui en faire la remarque. Elle sentait sous roche une querelle

dont elle voulait lui laisser toute la responsabilité.

Dépité, il se décida à ouvrir lui-même les hostilités.

— Tu as déjeuné chez de Biesvres? demanda-t-il.

— Je te l'ai dit ce matin.

— Qu'y avait-il?

— Moi, seulement, et Paul Elzéar.

— Il n'en manque pas une.

— Il ne tient qu'à toi de faire comme lui.

— C'est très joli. Mais crois-tu que je n'ai pas remarqué qu'on s'arrange toujours pour combiner ces petits déjeuners-là quand on sait que je suis obligé d'être ailleurs. Eh bien, sacré nom d'un chien de sacré nom d'un chien, la prochaine fois, je prendrai de Biesvres au mot... Je viendrai.

— Tout le monde en sera très content. Mais pourquoi alors m'avoir dit que tu ne tenais pas à rencontrer Paul Elzéar?

Il grommela quelques paroles, se leva, jeta par la fenêtre le bout de sa cigarette, revint vers Agar.

— Tu es rentrée en auto?

— Non, à pied.

Elle le regarda bien en face.

— Et Elzéar m'a raccompagnée jusqu'au coin de la rue Boissière.

Il ne put dissimuler un soupir de soulagement.

— Je le savais, dit-il, je le savais. Je vous ai dépassés tout à l'heure, place de l'Alma. J'étais en taxi.

— Alors, c'est un piège que tu as essayé de me tendre, dit-elle.

Il toussa, assez penaud.

— Ecoute, fit-il, il faut me comprendre. Je sais que tu es franche, j'ai confiance en toi. Je ne suis pas jaloux. Mais il y a les autres. Je ne veux pas, aux yeux des autres, passer pour un idiot. Ce petit Elzéar m'a attaqué...

— Que dirais-tu si, à l'occasion de ta prochaine revue, il te faisait un bon article?

Ebranlé, il hocha la tête.

— Tu crois qu'il consentirait? C'est qu'il a la dent dure, l'animal. Il vaut mieux être de ses amis. Mais c'est lui qui a commencé. Je ne peux pourtant pas faire les premiers pas.

Elle haussa les épaules.

— Tu as dit tout à l'heure que tu avais confiance en moi. C'est le cas de le prouver. Maintenant, autre chose. Il va falloir que tu me donnes de l'argent.

— Entendu. Combien?

Elle dit un chiffre. Il eut un petit battement des cils.

— Fichtre.

— Tu trouves que c'est trop?

— Ce n'est pas cela, ma chérie. Mais...

— Tu désires connaître le détail?

— Non, encore une fois. Qu'est-ce que tu vas chercher!... Mais c'est pour te dire... Voilà l'été qui vient. C'est la morte-saison pour les revues, alors que les dépenses vont à peu près doubler. J'ai loué une villa à Deauville. Après, ce sera forcément Biarritz. Encore une fois, c'est pour que tu saches...

— Ecoute, dit-elle, c'est toi qui m'as poussée à dépenser. Tu m'as répété vingt fois que cela faisait partie de ton programme. L'autre jour, à Longchamp, tu étais furieux parce que je ne sais plus qui a vanté en ta présence les toilettes d'Yvonne, la maîtresse de Jacques Rigaud.

— Et j'ai raison, dit-il, piqué au vif. Déjà Rigaud fait courir le bruit qu'il a touché au cours du dernier trimestre des droits plus forts que les miens. Avec des gens aussi faciles à bluffer que les directeurs...

— Alors, tu vois bien, fit-elle. Il faut savoir ce qu'on veut.

On imaginerait difficilement quelque chose de plus pittoresque que l'entresol de la rue de Verneuil où habitait M. de Biesvres. Les pièces minuscules, si sombres que les lampes

devaient y être tenues sans cesse allumées. étaient meublées avec les épaves de la fortune d'une famille qui avait compté pendant six siècles parmi les premières de France. Etant donné la réputation de panier percé que s'était acquise solidement son représentant actuel, il était incroyable qu'autant de menues merveilles eussent pu échapper aux embûches conjuguées des antiquaires et des créanciers. Quelques bahuts précieux, des faïences rarissimes, d'antiques pièces d'orfèvrerie, des étoffes, un Latour représentant une aïeule du Duc, visage énigmatique et souriant sous la poudre, et qu'il nommait sa « conscience », le tout réuni dans le plus habile et le plus nonchalant désordre, il n'en avait pas fallu davantage pour faire de ce chétif appartement un lieu de réunion unique, un carrefour où le monde et ses fractions, la politique, la littérature aimaient à faire se coudoyer leurs plus notables représentants. Sous l'œil sarcastique de la Conscience du duc de Biesvres, une sorte de Trêve-Dieu s'était instituée. Telle femme orgueilleuse de sa naissance se plaisait à serrer ici la main de telle autre qu'elle n'aurait jamais admis qu'on lui fît rencontrer partout ailleurs. Un évêque, membre de l'Institut, pouvait fort bien s'y incliner devant une étoile du foyer de la Danse. Sous l'égide d'une vierge médiévale tendant

vers eux ses bras compatissants, on voyait converser amicalement deux farouches adversaires politiques... Seuls, la province et l'étranger crieront peut-être à l'exagération, à l'invraisemblance. Paris, lui, aura reconnu et souri.

Il était ce jour-là un peu plus d'une heure lorsque le valet de chambre de M. de Biesvres vint annoncer que Monsieur le Duc était servi.

— Venez-vous, mon enfant? dit le vieillard à son invitée.

— Et Paul Elzéar?

— Paul Elzéar ne vient pas.

— Il est retenu ailleurs?

— Asseyez-vous, ma chère, je vous prie. Non. Si Paul Elzéar ne vient pas, c'est parce que je ne lui ai pas demandé de venir.

— Ah! fit-elle.

En même temps, elle se ramassait légèrement sur elle-même, comme en une attitude de défense.

— Je n'ai pas invité Paul Elzéar parce que j'ai à vous parler en particulier, ma petite Jessica. Il s'agit de choses sérieuses. Vous savez que je vous aime beaucoup.

— Je le sais.

— Alors, vous, en retour, avouez-moi que vous aimez Paul Elzéar.

Elle réussit à sourire.

— Je comprends pourquoi il n'est pas invité, dit-elle. Vous avez décidé de me parler en son nom. Votre déjeuner était donc une manière de guet-apens.

M. de Biesvres ne sourcilla pas.

— Pour deux raisons, ce que vous dites n'est pas tout à fait exact : la première, c'est que Paul Elzéar n'est pas au courant de mon intervention en sa faveur. Ma seconde raison est que j'ai à vous entretenir d'une chose qui vous concerne tout d'abord, avant d'intéresser Elzéar.

— Je ne comprends rien à toute cette histoire, dit-elle. Expliquez-vous.

Il la regardait avec un bizarre mélange d'affection et de pitié.

— Ma petite Jessica, jurez-moi d'abord de ne prendre en mauvaise part aucune des paroles que vous allez entendre.

— Pourquoi toutes ces protestations, dit-elle. Vous savez que j'ai confiance en vous

— Parfait. Alors, que je vous mette d'abord au courant d'un fait que vous ignorez sans doute. On commence à clabauder sur vous. Ces jours-ci, il y a eu une grande discussion à votre sujet dans le salon d'essayage d'un couturier.

— Pourquoi s'occupe-t-on de moi, qui ne

parle jamais des autres, dit Agar. De quoi s'agissait-il?

— Voici. Au milieu d'un cercle de femmes dont les noms sont indifférents, cette petite grue de Nina Lazuli pérorait. Elle racontait que votre liaison avec Du Cange avait, si j'ose dire, du plomb dans l'aile... Elle en donnait pour motif les dépenses exagérées que Du Cange aurait été conduit à faire pour vous dans ces derniers temps. Comme elle développait brillamment ce thème, Reine Avril est arrivée. Reine Avril est votre amie, et Nina Lazuli a pris quelque chose pour son grade.

— Je remercierai Reine Avril, dit Agar.

— Pas du tout. Je dois avoir la certitude que tout ce que nous disons ne sortira pas d'ici. C'est même cette certitude qui me donne l'audace, mon enfant, de vous dire : Reine Avril est votre amie, mais c'est Nina Lazuli qui a raison.

— Cessez de parler par énigmes, voulez-vous.

— J'y consens. Je n'essaierai pas de m'immiscer dans les secrets de votre vie sentimentale, à vous et à Du Cange, bien que vous connaissant tous deux comme je vous connais, j'ai quelque raison de la supposer, en ce qui vous concerne, assez tiède. Je ne vous parlerai que gros sous. Eh bien, ce que j'ai à vous dire,

c'est que, renseignements pris, Du Cange est incapable de continuer plus de deux mois la vie qu'il mène avec vous. Il vient de faire appel à la bourse paternelle. Grosse gaffe! Maintenant, le papa Meyer, l'inventeur du ragondin, est alerté. Il va en profiter pour fourrer le nez dans les affaires de son fils. D'ici peu, je prédis, entre vous et ce digne négociant du Sentier, la scène classique, une scène qui, vu les façons un peu frustes du personnage, risque de ne pas avoir la tenue que nous apprécions tant dans la démarche du comte d'Orbel ou de M. Duval. Prévenez ce brave homme, ma chère petite. Prenez vos dispositions pour plaquer avant d'être plaquée.

— C'est Paul Elzéar, dit-elle, qui vous a chargé de me donner ces renseignements et ces conseils? Si c'est lui, ayez donc la bonté de lui dire que les événements que vous prévoyez ne me prendraient pas au dépourvu.

— A mon tour de vous demander : Que voulez-vous dire?

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Je crois, dit-elle, que vous êtes un ami personnel de M. Guilloré.

Il fronça les sourcils.

— Oui. Et après?

— On m'a dit qu'à l'heure actuelle sa for-

tune était l'une des plus considérables de Paris.

— On ne vous a pas trompée. Mais pourquoi, diable, me parlez-vous de M. Guilloré?

— Vous me parlez bien de M. Elzéar, dit-elle sèchement.

— Ici, mon enfant, changeons de ton, si vous le voulez bien, car Elzéar vous aime. Il vous aime, vous m'entendez ? A l'heure actuelle, ma petite Jessica, vous vous trouvez à un carrefour. Il faudra choisir.

— Choisir quoi?

— Choisir qui? Elzéar vous aime, et il se peut aussi que vous l'aimiez. Mais il est pauvre. Accepteriez-vous à ses côtés une vie médiocre? Lui, ce serait d'enthousiasme. Mais vous?

Elle baissa la tête sans répondre.

— Accepteriez-vous? répéta-t-il.

Il la regardait avec une douceur infinie, anxieux de démêler les raisons secrètes du combat qui était en train de se livrer derrière ce beau front poli.

— Votre silence est une réponse, dit-il. D'ailleurs, je pensais bien que vous ne pouviez accepter. J'avais une certaine dose de naïveté en vous parlant de Paul Elzéar.

— Vous le pensiez, fit-elle avec un soupir

douloureux. Au nom de quoi le pensiez-vous? Si vous saviez, si vous saviez!...

Il lui prit la main et la baisa.

— Ma pauvre enfant, au nom de quoi vous condamnerais-je? Toutes proportions gardées, nous sommes logés un peu à la même enseigne. Nous sommes deux êtres à qui il faut le luxe, le luxe encore, le luxe toujours. Maintenant, n'est-ce pas, j'ai compris. Vous n'avez plus besoin de me dire pourquoi vous m'avez parlé tout à l'heure de M. Guilloré.

Morne, elle se taisait. Lui, continuant à garder la main de la danseuse dans la sienne, il serrait cette main avec une bizarre force. Sa voix tremblait. Le désir, si hideux d'ordinaire sur les faces vulgaires, donnait au visage usé de M. de Biesvres une sorte de grandeur douloureuse.

— Elzéar, dit-il, pouvait prétendre à vous aimer. Il a la jeunesse. M. Guilloré a la fortune. Moi, Jessica, j'ai eu les deux. Ah! si je les avais encore, ce n'est pas d'eux que je vous parlerais. Car, je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, moi aussi, ma bien chère petite...

Elle le regardait avec une surprise triste. Il se passa la main sur le front, sourit.

— Parbleu, je crois que je deviens stupide. Il faut m'excuser, n'est-ce pas. Dites-moi au

moins que vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule. Voyez-vous, c'est un peu votre faute. Comme l'a écrit je ne sais plus qui, c'est un dur métier que d'être belle femme.

— Oui, murmura-t-elle. On ne peut jamais avoir un véritable ami.

— Jessica, ne me punissez pas ainsi. C'est fini, je vous le jure. Où en étions-nous? Ah! oui. A ce pauvre M. Guilloré. Ce brave homme, mon enfant, a effectivement aujourd'hui plus de trente millions. Il n'y a aucune raison pour que dans six mois il n'en ait pas soixante. Il possède avenue Hoche un hôtel grand comme une cathédrale. Il a acheté Biesvres et des villas dans toutes les villes d'eau. Il comprend qu'il se doit actuellement à lui-même d'avoir une maîtresse dont la réputation soit proportionnée à son chiffre d'affaires. Vous n'aurez sans doute qu'un mot à dire, ma petite Jessica, et il n'y aura pas sur toute la place de Paris une femme aussi luxueusement entretenue que vous. Je sais tout cela. Et cependant, laissez-moi vous répéter une fois encore : Pensez à Paul Elzéar.

Il ne la regardait pas. Il ne pouvait s'apercevoir de l'effort qu'elle faisait pour conserver le calme avec lequel elle lui parlait.

— Ecoutez, dit-elle. Pour le moment, je ne peux vous faire qu'une réponse. Du Cange

peut avoir à se plaindre de moi. En ce qui me concerne, il n'en est pas de même. Il m'a tendu la main à mes débuts, et je ne dois pas l'oublier. Je ne prendrai de décision que lorsqu'il m'aura signifié, directement ou indirectement, que je lui suis devenue une gêne. Vous êtes un homme assez averti de tout pour ne pas ignorer que les femmes comme nous ont elles aussi leur code de l'honneur.

Il ne répondit pas. Elle lui prit la main.

— Les apparences sont contre moi, certes, fit-elle. Je tiens cependant à vous dire quelque chose encore. Ecoutez. Et tâchez de me croire, sans me demander une explication que je me verrais dans l'impossibilité de vous fournir. Si j'avais été libre, entendez-moi bien, libre, c'est à Paul Elzéar que je me serais donnée.

— Je vous crois, je vous donne ma parole que je vous crois, mon amie mystérieuse, dit-il avec émotion.

Agar était bien placée pour savoir que Nina Lazuli n'était pas mal renseignée, que sa liaison avec Du Cange touchait à sa fin. Elle se bornait à espérer qu'elle arriverait à la liquider sans scandale. Elle y parvint à peu près, sans réussir toutefois à esquiver la scène atroce qui se passa quinze jours environ après son entretien avec M. de Biesvres.

Ils avaient dîné, ce soir-là, dans un restaurant du Bois, en compagnie de Reine Avril, de M. Dombideau et de quelques vagues comparses. Pendant le repas, Du Cange n'avait pas ouvert la bouche. Il était parti tout de suite après, daignant à peine s'excuser. A minuit, Reine et M. Dombideau raccompagnèrent Agar rue Vineuse. Du Cange n'était pas de retour. Ayant revêtu une robe d'intérieur, elle attendit, assise dans une bergère, avec, sur les genoux, un livre ouvert, dont elle ne devait pas lire une ligne.

Il était plus de deux heures quand Du Cange entra. Il ne lui adressa pas une seule parole. Il avait le visage congestionné. Il retira son smoking, le lança à toute volée sur le lit, puis, il se mit à marcher dans la chambre, mains derrière le dos, tête baissée. A un moment il heurta une chaise, la renversa, faillit tomber lui-même. Agar s'aperçut avec horreur qu'il était ivre.

— Hier soir, tu n'avais pas mis ton collier de perles, dit-il tout à coup.

— Tu te trompes, je l'avais.

— Et ce soir, est-ce que tu l'avais aussi?

— Non, pas ce soir.

— Est-ce que tu en es déjà dégoûtée?

— Où veux-tu en venir ?

— Je vais te l'expliquer. Où est-il, ton collier ?

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie ?

— Je te demande où est ton collier. Je veux le voir.

Elle prit dans un des tiroirs de la table de toilette un écrin qu'elle ouvrit.

— Le voici. Maintenant, m'expliqueras-tu?...

Il ricana.

— Il ne manquait plus que cela. C'est toi qui m'interroges! N'aie pas peur, je te promets que ça va être ton tour.

Il avait retiré le collier de l'écrin. Il en caressait les perles.

— Pas mal, n'est-ce pas? Vraiment pas mal. Tu le trouves à ton goût, ce collier?

— Oui.

— Oui? Eh bien, regarde un peu ce que j'en ıis.

Il venait de lancer les perles sur le plancher. Il les piétinait avec rage, dans un bruit grinçant de verre éclaté.

Agar n'avait pas fait un geste. Elle était devenue seulement très pâle. Sur ses lèvres apparut un sourire de défi. Du coup, la fureur de Du Cange fut déchaînée.

— Ah! coquine, ah! canaille! Et tu croyais, peut-être, que je ne l'aurais pas su! Et le pendentif de saphir, vendu, lui aussi, et remplacé

par un faux! Et les émeraudes, fausses aussi! Et ton solitaire, faux comme le reste! Gredine, gredine, gredine!

Droite, elle le défiait. Mais il ne la voyait pas. Il hurlait.

— Alors quoi! tu m'as pris pour un idiot. Madame ignore que Paris est une petite, une toute petite ville, que tout finit par s'y savoir. J'ai beau être un littérateur, tu sais, pour les pierres, on ne me la fait pas. Je connais la place. N'aie pas peur, le saligaud de bijoutier avec qui tu t'es abouchée pour faire ce beau coup, j'ai son nom. Il ne l'emportera pas en paradis.

— Il n'a rien à voir dans cette affaire, dit-elle froidement. Ces bijoux étaient-ils oui ou non à moi? Je les ai vendus, cela ne regarde que moi.

— Et tu les as remplacés par des faux, saleté!

L'égout était débouché et laissait passer un torrent d'injures boueuses.

— Deux cent mille balles de perles, cent mille de diamants, cent mille de saphirs et d'émeraudes! Quatre cent mille francs que tu m'as escroqués, espèce de...

— Assez! fit-elle.

— Quoi? Tu dis? Tu m'as pris pour un gogo, hein. Eh bien, ma petite, il y a longtemps que

je le suivais, ton manège. Maintenant, ni ni, fini. Il faut parler, m'expliquer... Allons, dégoise!

Il l'avait saisie au poignet. Elle le repoussa. Il s'en alla buter contre le canapé.

— Hein! Elle veut m'assassiner, maintenant! Attends un peu, que je te fasse ton affaire. Cinq cent mille francs, oui, plus de cinq cent mille francs que tu m'auras extorqué, voleuse. Parle, où sont-ils? Qu'en as-tu fait?

— Tais-toi, murmura-t-elle avec force.

La voix coupée de hoquets, il poursuivait son affreux monologue.

— Parle. Tu ne veux pas? Alors, c'est moi qui le dirai. Oui, moi, car on te connaît, tu sais, la belle. On sait d'où tu sors. J'ai fait mon enquête. Les beuglants, les lupanars de Salonique, de Pera, avec cette autre petite ordure de Reine Avril. Et c'est ça qui vient en France nous prendre notre argent. La police, la police! Les cinq cent mille francs, qu'en as-tu fait? tu les as envoyés là-bas, n'est-ce pas, dans la boue d'où tu sors?

— Tais-toi, répéta-t-elle, cette fois sur un ton dont il resta, une seconde, interdit.

— Me taire! Ah! ah! ah! Elle est bien bonne. Parle, toi alors. Allons, allons, ouste, dis-moi son nom, le nom du gigolo qui t'a envoyé de

là-bas faire le turbin ici. Dis-le moi, le nom de ce joli merlan, de ce...

Le mot s'arrêta dans sa gorge. Maintenant, c'était Agar qui avait marché sur lui, qui l'avait saisi par le bras.

— Tu dis? Répète ce que tu as dit?

— Oui, hurla-t-il, à la fois terrifié et hors de lui, le nom de ton souteneur.

Elle avait bondi vers un angle de la pièce. Elle ouvrait un petit secrétaire, y prenait une enveloppe dont elle retira quelques papiers.

— Regarde, puisque tu le veux.

— Quoi, fit-il, balbutiant, à demi dégrisé, qu'est-ce que c'est cela? Es-tu folle? Qu'est-ce que c'est?

Il avait sous les yeux les récépissés de diverses sommes de cent mille francs versées aux caisses de secours des comités palestiniens.

— Qu'est-ce que c'est? Jessica, explique-moi. Je ne comprends pas.

Mais elle, avec un accent de haine sourde, dont il demeurait stupide, elle répétait en grondant :

— Son nom? Le nom de mon souteneur, as-tu dit? Ton Dieu, misérable, ton Dieu!

CHAPITRE XIV

— Eh bien, ma chère enfant, dit M. de Biesvres, voilà une matinée qui n'aura pas été mal employée. Vous êtes contente de mon jardinier, n'est-ce pas?

— Très contente, dit Agar. Il n'y a pas une semaine qu'il est là et pelouses, charmilles, bosquets, tout est transformé.

— Je vous avais prévenue. Il faut vous souvenir que Prosper est né ici. Bien plus que le mien, c'était son domaine.

— Pourquoi a-t-il fait tant de difficultés pour revenir?

— Vous me contraignez à vous dire qu'il tenait beaucoup à moi. Guilloré n'a peut-être pas bien fait ce qu'il fallait pour le conserver quand il a acheté Biesvres. Le tort des gens dont la fortune est un peu récente, c'est de croire que l'argent procure immédiatement tout. Enfin, Prosper est là. C'est l'essentiel.

— Est-ce qu'il est satisfait?

— Ma chère petite, dit le vieillard, qui ne serait pas satisfait de vous servir?

— Allons du côté du grand bassin, voulez-vous, dit-elle. J'ai quelque chose à vous montrer.

Ils descendirent lentement un escalier aux degrés d'un marbre poli par l'âge. A l'entour, les frondaisons automnales ondulaient sous le ciel jaune. Il y avait dans l'air cette odeur de bois brûlé où l'on sent passer les premiers frissons de l'hiver.

Ils parvinrent en silence auprès du miroir d'eau. L'onde morte étalait ses ors et ses gris dans l'octogone de pierre blanche. A droite et à gauche s'érigeaient deux hautes statues de bronze. L'une était celle d'un jeune dieu, l'autre celle d'une déesse. Tous deux, l'arc tendu, menaçaient de leur flèche le centre du bassin.

— Regardez, dit Agar, en désignant la statue de l'archer à M. de Biesvres.

Il s'exclama.

— L'Apollon crétois ! Comment avez-vous fait pour vous procurer cette statue?

— J'ai eu de la chance. Il y a deux mois, en septembre, visitant un petit château des bords de la Loire, près de Langeais, j'en ai fait la

découverte. Souvenez-vous, vous m'aviez montré, sur une vieille gravure représentant votre parc, l'autre. J'ai compris que c'était la même. J'ai prié M. Guilloré de l'acheter et de la faire venir.

M. de Biesvres s'était approché. Il examinait l'Apollon.

— Le nôtre avait été brisé en 1830, dit-il. Mon grand-père et mon père avaient fait l'impossible pour retrouver le frère de la pauvre Diane demeurée seule. Mes compliments. En un mois, vous aurez réussi à atteindre un résultat qui a été poursuivi vainement près d'un siècle. Vous prenez donc goût à ces pauvres vieilles choses, mon enfant?

Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle, sur un banc, près du bassin. La brise s'était assoupie, laissant l'eau pâle refléter le bronze vert des statues, et un coin de ciel blême que traversait, par instant, une hirondelle.

C'était au début de juillet qu'Agar s'était décidée à accepter les hommages de M. Guilloré, éperdu d'amour, d'admiration, de gratitude. Elle et Du Cange s'étaient séparés avec toute la correction possible. La malignité publique n'avait pu y trouver rien à redire. Le père Meyer avait décidé son fils à voyager. Du Cange était parti pour la Suisse. Il en avait

rapporté, à l'automne, une pièce en trois actes qui venait de tomber avec éclat sur une grande scène des boulevards. Le théâtre psychologique n'était pas le fait de l'ex-amant de Mlle Jessica. Dare dare, il s'était remis à écrire des revues et les échos de presse disaient déjà merveille de celle dont il était en train de surveiller les répétitions aux Folies-Bergère. On affirmait qu'elle ferait pièce à celle que Jacques Rigaud devait donner vers le quinze novembre au Casino de Paris, pour la rentrée de Jessica.

L'ascension de la danseuse s'était poursuivie, sans qu'elle en marquât de surprise, et même, semblait-il, de joie. Le petit pavillon de la rue Vineuse avait eu pour successeur un hôtel qui ouvrait sur les pelouses de la Muette ses baies vitrées, et devant le perron duquel s'arrêtaient en grondant des automobiles aussi robustes et formidables que des machines de guerre. Les perles, les joyaux qui paraient maintenant Agar, Du Cange ne se serait plus avisé d'élever un doute sur leur authenticité. L'argent que lui prodiguait M. Guilloré la dispensait d'avoir recours à des procédés obliques pour ses largesses mystérieuses. Admirable M. Guilloré! Dûment chapitré par M. de Biesvres, il avait compris que le premier devoir d'un homme digne de ce nom est de ne pas

exiger la rançon brutale des sacrifices qu'il s'impose. Il avait admis que Jessica était à peu près quitte envers lui, du moment qu'elle passait officiellement pour sa maîtresse. Moyennant quoi, il fut l'amant le moins encombrant et le plus profitable. Et d'ailleurs, dans une matière où c'est l'amour-propre qui est avant tout en jeu, le sien était gardé à pique et à carreau. La conduite de la danseuse était proclamée irréprochable. Les plus méchantes langues auraient perdu leur temps à essayer de faire courir à son sujet des bruits suspects. Elle avait été fidèle à Du Cange. Elle continuait de l'être à l'heureux M. Guilloré.

Au mois de juillet, ils étaient partis pour Deauville. Après Deauville, ce fut Aix, puis Biarritz. Lorsqu'il fut question de regagner Paris, où elle avait à répéter la scène de la revue de Jacques Rigaud dans laquelle elle devait paraître, Agar n'eut pas grand'peine à obtenir l'autorisation de ne pas se réinstaller immédiatement dans l'hôtel de la Muette. Octobre était doux et pluvieux. Les bois et les taillis du domaine de Biesvres, pleins de bécasses, de lièvres roux, de faisans mordorés, exerçaient une étrange fascination sur cette âme tumultueuse et triste. M. Guilloré était loin de s'opposer à ce qu'elle séjournât quelque temps dans cette vieille demeure. Mais il craignait

qu'elle n'y trouvât pas tout le confort désirable. Le parc était en friches. Les bâtiments avaient un besoin urgent de réparations. Agar répondit que c'était au contraire ce qui la charmait, et elle manifesta l'intention de remédier à ces outrages en faisant appel aux conseils de M. de Biesvres. M. Guilloré ne se tint pas de joie. Il n'avait jamais osé faire cette démarche auprès de son vendeur, et voilà que la jeune femme réclamait comme une faveur de s'en charger.

M. de Biesvres ne mit à accepter aucune hésitation de mauvais goût. Il était heureux de revoir sa terre; heureux peut-être aussi d'y passer de longues journées en tête à tête avec Agar. M. Guilloré, en effet, se trouvait retenu à Paris par la reprise des affaires et il se rendait si bien compte du gré qu'on lui savait de demeurer trois ou quatre jours d'affilée sans revenir au château qu'il usait fréquemment de ce moyen de se rendre sympathique. Les clairières et les fourrés étaient habités par ce grand silence, précurseur des ouragans de l'hiver. Au-dessus des pièces d'eau tournoyaient longuement, avant d'y chavirer, les feuilles mortes. Ce matin-là, entre les statues de l'Apollon et de la Diane chasseresse, elles pleuvaient, plus drues que la veille, en une lente grêle d'or.

— N'avez-vous pas froid, mon enfant ? demanda M. de Biesvres.

Agar fit signe que non.

— Je crains sans cesse pour vous. L'automne des pays d'où vous venez doit être si différent du nôtre.

— Très différent, en effet.

— Jessica, Jessica, dit-il, avec l'accent de la petite Guitelé sur le quai du port de Caïffa, vous ne faites pas attention à mes paroles. Vous pensez à autre chose. Voulez-vous que je vous dise à quoi vous songez, à qui plutôt? Le voulez-vous?

— Eh bien?

— Vous songez à Paul Elzéar.

— Peut-être. En tout cas, il n'a guère l'air de penser à moi. Il a refusé toutes mes invitations. Si ce que vous dites est exact, il faut avouer que je ne suis guère payée de retour.

— Qu'en savez-vous? Mais je n'ai cependant pas à plaider pour lui. Une question, Jessica : l'aimez-vous?

— Que je l'aime ou ne l'aime pas, cela reviendra sans doute au même.

— Vous essayez de vous évader. Je saurai vous contraindre à me répondre. J'ai été jeune, Jessica. Je puis me vanter aujourd'hui sans trop de ridicule de ne pas avoir été dénué alors de quelques attraits. Vous êtes assez fine

pour les imaginer sans que j'y insiste. A cette époque, Jessica, tel que j'étais, n'est-ce pas que vous m'auriez préféré Paul Elzéar? Dites-le. Je trouverai cela si naturel, allez. Dites.

— Je crois que oui, murmura-t-elle.

— Pourquoi?

Elle baissa la tête.

— Je ne sais pas. Il y a en moi des forces dont je ne me suis jamais bien rendu compte.

— Lui, insista-t-il, si éloigné de vous par tant de côtés, il est donc plus près de vous que moi, qui en suis si près par tant d'autres?

— Ce doit être ainsi, dit-elle. Sans cela, je ne comprendrais pas. Mais il est vrai que j'aurai passé ma vie à ne pas comprendre. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que Paul Elzéar! Je sens rôder autour de moi quelque chose de plus fort que lui, quelque chose qui peut, d'un moment à l'autre, faire que je quitte les lieux où il vit sans même retourner la tête.

— Quelque chose! Quoi? demanda M. de Biesvres.

Il était tendu vers elle de toute son attention passionnée. Il sentait de façon certaine que si, en cette minute, il ne saisissait pas le secret de cette femme, il ne le posséderait jamais.

— Chut. On vient, dit-elle.

C'était un valet de chambre qui s'avançait le long de la charmille.

— Madame, M. Rigaud vient de téléphoner pour prier Madame de l'excuser. Il est retenu à Paris. Il ne pourra être au château que vers deux heures. Je viens avertir Madame que le déjeuner est servi.

— Allons, dit Agar en se levant.

Ils remontèrent à pas lents vers le château. Autour d'eux régnait le silence infini et doux de l'automne, troublé seulement par le craquement des feuilles sèches qu'ils foulaient. Devant le perron, ils rencontrèrent le jardinier.

— Eh bien, mon vieux Prosper, dit M. de Biesvres. Vous êtes-vous renseigné pour les fleurs du parterre central? Je vous ai conseillé, si j'ai bonne mémoire, des scabieuses de Mongolie.

— Je viens de Paris, Monsieur le Duc, répondit Prosper. Mais les scabieuses de Mongolie valent cette année quatre fois plus cher qu'il y a cinq ans, lorsque vous m'aviez ordonné d'en demander le prix. Et à cette époque, vous aviez estimé...

— Ce n'est plus la même chose, Prosper, interrompit le vieillard en riant. Faites le nécessaire pour avoir des scabieuses de Mongolie.

La salle à manger était située au rez-de-

chaussée, dans l'aile gauche qu'elle occupait tout entière. Elle eût été sombre, sans les portes fenêtres grandes ouvertes sur le parc, au-dessus duquel des ramiers, par volées rapides, passaient. Ses hautes murailles étaient tendues de majestueuses tapisseries verdâtres, où était retracée l'histoire d'Esther. Celle qui faisait face à Agar représentait l'apothéose de l'héroïne juive, et portait en épigraphe, dans le cartouche inférieur, deux vers de la tragédie classique :

Esther a triomphé des filles des Persans,
La nature et le ciel à l'envi l'ont parée.

M. de Biesvres ne quittait pas des yeux la jeune femme. Le regard de la danseuse revenait sans cesse, comme à son insu, se poser sur les joyaux pâlis qui ceignaient le front de la souveraine d'Assur.

— Vous aussi, Jessica, dit-il d'une voix grave, et presque aussi vite qu'elle, vous avez triomphé.

Elle tressaillit et ne répondit pas.

— Etes-vous heureuse de votre triomphe, Jessica? A une autre femme, sans doute, je ne poserais pas cette question.

— Ce n'était pas de son élévation qu'Esther était fière, dit-elle évasivement.

— De quoi, alors?

La danseuse se tut.

— Je vous comprends mieux que vous ne vous le figurez, sans doute. Un détail m'y aide, Jessica. Lors de sa première visite ici, Jacques Rigaud, je le sais, a remarqué cette tapisserie. Il a eu l'idée d'en tirer un tableau pour sa revue, un tableau dans lequel Esther-Jessica eût dansé devant Assuérus. L'idée n'était pas mauvaise. Paris qui aime ce genre d'allusions vous aurait applaudie avec frénésie. Vous avez refusé, pourtant, et sur un ton qui a rendu toute insistance impossible. Est-ce exact?

— Je n'ai pas à le contester, c'est exact, fit-elle. Y trouvez-vous quelque chose à redire?

— Je ne vous blâme pas. Je ne vous juge pas. J'essaie, et avec quelle liberté d'esprit, quelle sympathie, d'y voir clair dans un problème terriblement complexe. Comme vous êtes belle, aujourd'hui, Jessica! La soie rouge de cette robe japonaise rend votre chair plus mate encore que de coutume. Ces dragons d'or, gaufrés dans l'étoffe, je les regardais se refléter tout à l'heure, presque dédorés dans l'eau du bassin. Les voici maintenant sombres comme du bronze. On dirait qu'ils vont vous emporter, vous ravir à nous... Où en étais-je? Ah! oui, au projet de vous faire danser dans le rôle d'Esther. N'est-ce pas que Du Cange, si

grossier pourtant, si inférieur à Jacques Rigaud, n'aurait jamais eu cette idée sacrilège, lui?

— Qui sait! murmura-t-elle. Ici, on oublie, on foule aux pieds tant de choses.

— Mais il en est tant d'autres qui subsistent et qu'on respecte, Jessica. Moi qui ai pour vous un respect si profond doublé d'un sentiment si tendre, je souffre, mon amie, je souffre de voir un Du Cange bien moins éloigné de vous que je n'en suis moi-même. Ce fossé, rien ne le comblera donc jamais?

Elle se tut.

— Cela vous importune-t-il que je vous parle de la sorte?

Elle fit avec lassitude signe que non.

— Il y a juste aujourd'hui une semaine, Jessica, n'était-ce pas le jour de votre grand jeûne, le *Kippour*? N'avez-vous pas, conformément au rite, jeûné le jour du Kippour?

— J'ai jeûné, dit-elle sèchement, oui, et puis après? Qu'est-ce que cela prouve?

Il ne répondit pas. Au mur, entre chacune des tapisseries, il y avait dans la boiserie des espaces vides. Six mois plus tôt y étaient encore accrochés les portraits des duchesses de Biesvres, relégués maintenant dans l'entresol de la rue de Verneuil. Elles s'étaient assises, durant des siècles, ces orgueilleuses catholi-

ques, à la place où se tenait maintenant Agar. Celle dont le portrait manquait à gauche avait été l'amie du grand Arnauld. Celle dont le portrait manquait à droite avait reçu les confidences de Fénelon. M. de Biesvres songeait aux bouleversements mystérieux qui faisaient qu'elles étaient aujourd'hui remplacées par une orientale inconnue. Dans cette salle où prélats et abbesses avaient discuté jansénisme et quiétisme, une danseuse juive jeûnait maintenant le Kippour. Admirable et terrible race, vraiment, celle qui, dans la victoire, ce sûr agent de dissolution, ne se relâche pas une minute, ne cède rien, ne concède rien à l'ennemi vaincu.

Le bruit d'une automobile qui venait se ranger devant le perron vint les délivrer des pensées dans lesquelles, l'un et l'autre, ils s'abîmaient.

— Faites entrer, dit Agar au serviteur qui annonçait Jacques Rigaud.

— Eh bien, fit le revuiste, pénétrant en coup de vent dans la salle à manger, je vois qu'on n'a guère l'air de se douter, ici, que tous les camarades, à Paris, sont sur les dents. Ma petite Jessica, une fois, deux fois, trois fois, quand comptes-tu rentrer?

— As-tu déjeuné ? demanda-t-elle sans s'émouvoir.

— Déjeuner! Il s'agit bien de cela. Naturellement, j'ai déjeuné, au galop, comme j'arrive, comme je vais repartir. Oublies-tu, oui ou non, que nous sommes à deux semaines de la répétition générale?

— Je suis prête.

— Tu es prête! Elle est vraiment extraordinaire! Parce qu'elle a répété deux fois, et sans ses costumes encore. Sais-tu seulement s'ils sont prêts, tes costumes?

— Je dois les essayer demain matin.

— Bon! Eh bien, j'aime autant te l'annoncer, ils sont prêts. Je suis passé ce matin chez Clémence, car il faut bien que je m'occupe de tout, moi. Je les ai vus. Une splendeur, vraiment! Et en plein jour! Qu'est-ce que ça sera sous l'éclairage des projecteurs électriques ! Une splendeur. Je veux que vous voyiez cela, cher ami. Vous l'accompagnerez demain matin, n'est-ce pas?

— Bien volontiers, dit M. de Biesvres.

— Et une fois qu'elle sera à Paris, il faut vous arranger pour l'empêcher de repartir. La campagne, c'est très joli, mais, enfin, qu'est-ce qui m'a fichu des répétitions qui sont commencées depuis trois semaines et dans lesquelles la

principale vedette n'a daigné paraître que deux fois.

— Je suis sûr que tout ira à merveille, fit le vieillard.

— Oui, ceux qui n'ont rien à faire disent toujours cela. Et puis ensuite, si la moindre chose flanche, ils sont les premiers à critiquer... Je t'en supplie, ma petite Jessica, reviens, ne serait-ce que pour que je te sente auprès de moi, pour me porter bonheur, pour que je puisse te demander ton avis sur un tas de choses, la musique, les décors, les costumes, les affiches. Ah! Les affiches! si tu les voyais! Paris, d'ici huit jours, va en être couvert. Rentre, rentre. D'ailleurs, tu vas bien y être forcée, à cause du souper de Reine Avril. A ce propos, vous êtes, je pense, tous deux au courant?

— Au courant de quoi ? demanda M. de Biesvres.

— Excusez-moi, dit Agar, Jacques Rigaud me fait souvenir que je me suis rendue coupable d'un oubli envers vous. Il est encore temps de le réparer, j'espère. Voici : Reine Avril pend la crémaillère, jeudi prochain, dans le chalet que M. Dombideau vient de lui offrir près de Melun...

— Quelque chose de beaucoup moins bien

que Biesvres, crut devoir faire remarquer Rigaud.

— Tous mes remerciements, dit le vieillard avec un salut moqueur.

— Elle m'a chargée de vous inviter, reprit Agar. J'ai oublié. Il faut que vous acceptiez. Sans cela, je serais vouée aux pires reproches.

— J'accepte, j'accepte, dit M. de Biesvres. Combien serons-nous?

— Une douzaine. Toujours les mêmes. Reine et M. Dombideau, M. Guilloré, Rigaud, vous, moi, Paul Roche, Simone Arnaud, Lucie Gladys, Etienne de Riscle.

— Et Paul Elzéar que tu oublies, dit Rigaud.

— Je ne savais pas s'il avait dit oui.

— Il a dit oui.

— Eh bien, mais ce sera tout à fait charmant, dit M. de Biesvres. Alors, c'est pour jeudi prochain?

— Oui, c'est-à-dire... C'est justement à ce sujet que j'ai à vous parler. Il y a contretemps.

— Quel contretemps?

— Voici : Simone Arnaud vient d'être désignée à l'improviste pour doubler ce soir-là, aux Français, une sociétaire malade.

— Aussi, quel besoin avez-vous de vous encombrer d'actrices de la Comédie-Française! dit le vieillard.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi, protesta Agar. Simone Arnaud est très gentille. Il ne faut pas que la fête ait lieu sans elle. Il n'y a qu'à changer le jour.

— On a essayé, dit Rigaud, trop tard. Impossible. Les gens se sont tous arrangés pour être libres jeudi. Les autres jours, ils sont pris.

— Alors?

— Alors, voici ce qui a été décidé. Le dîner sera remplacé par un souper. Ce sera d'ailleurs beaucoup plus drôle. Simone sera libre vers onze heures et demie. Elle viendra nous rejoindre en auto à la campagne; on soupera à une heure et on en sera quitte pour coucher là-bas, voilà tout. Reine est ravie d'une combinaison qui lui permettra de faire, de façon aussi complète, les honneurs de son nouveau palais.

— Cela me semble très bien imaginé, dit M. de Biesvres.

— Je suis d'avis, proposa Agar, que nous assistions tous ce soir-là à la représentation de la Comédie. Ce sera plus gentil pour Simone, qu'on ne peut vraiment laisser partir seule à minuit pour faire trente-cinq kilomètres en automobile.

— Adopté.

— Qu'est-ce qu'on donne ce soir-là, aux Français?

— *Amoureuse*, répondit Jacques Rigaud.

Agar quitta avec regret Biesvres le mardi suivant pour se réinstaller dans son hôtel de la Muette. Le jeudi soir, à huit heures, comme il était convenu, elle se rendit à la Comédie-Française, accompagnée de M. Guilloré, et ils rejoignirent, dans une des baignoires de gauche, Lucie Gladys, Jacques Rigaud et M. de Biesvres qui étaient déjà arrivés.

— Et Paul Elzéar? demanda M. Guilloré.

— Il m'a dit qu'il serait là pour le deuxième acte, répondit Lucie. Mets-toi à mon côté, Jessica.

Les deux femmes s'installèrent sur le devant de la baignoire.

— Ce n'est pas la peine de donner les manteaux au vestiaire. Posez-les sur la chaise d'Elzéar. Quand il arrivera, on verra à se débrouiller. Mon Dieu, il y a l'air d'avoir un monde fou, ce soir. Décidément, presque tous les gens sont déjà rentrés.

Parlant ainsi, Lucie Gladys passait l'inspection de la salle, nommant les spectateurs au fur et à mesure qu'elle les reconnaissait. Quand elle eut terminé, elle tendit ses jumelles à Agar.

— A ton tour. Dis-moi si j'ai oublié quelqu'un.

Agar obéit machinalement. A vrai dire, elle ne songeait guère aux relations qu'elle avait chance de rencontrer dans cette salle. Traversant les mois et les mers, sa pensée s'en revenait vers cette autre soirée, pleine d'éclairs de chaleur et de hurlements de chacals où, pour la première fois, elle avait assisté à la représentation de la pièce sur laquelle le rideau de la Comédie-Française allait dans quelques secondes se lever. C'était ce jour-là qu'avait été décidé son mariage... Des détails, qu'elle croyait morts à tout jamais, étaient en train de ressusciter en foule...

— Eh bien, demanda Lucie. Tu reconnais des gens?

— Je ne vois personne que tu n'aies déjà nommé. D'ailleurs, tu sais, je connais bien moins de monde que toi.

— Sans compter que ce n'est pas en regardant, comme tu le fais, au poulailler, que tu risques de retrouver des connaissances. Repasse-moi les jumelles. Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien, murmura Agar.

Le rideau, se levant opportunément, empêcha Lucie Gladys de remarquer l'altération de la voix avec laquelle son amie venait de lui répondre...

Tout en haut, à la dernière galerie, les

feux du lustre éclairaient en plein le mince visage d'une spectatrice, une très jeune fille aux cheveux roux coupés court, à la David...

Il sembla à Agar que son sang se retirait de ses membres.

Elle avait reconnu Guitelé.

CHAPITRE XV

— Qu'y a-t-il, Jessica ? demanda à voix basse et avec inquiétude M. de Biesvres.

Très calme, très maîtresse d'elle-même, la danseuse s'était levée.

— Excusez-moi ! murmura-t-elle.

— Qu'as-tu? demanda à son tour Rigaud.

— Rien, je t'assure. Un petit malaise. Cette salle est surchauffée. J'ai besoin de prendre un peu l'air. Encore une fois, ce n'est rien.

— Veux-tu que je sorte avec toi? dit Lucie.

— Jessica ! fit sur un ton éploré le bon M. Guilloré.

Elle eut un petit geste d'impatience.

— Que personne ne se dérange. Un peu d'air et tout sera fini.

Elle remercia Rigaud qui venait de l'aider à passer son manteau et sortit de la baignoire.

Dans les couloirs, elle croisa quelques retar-

dataires qui gagnaient en hâte leur place. Elle gravit le grand escalier, puis s'engagea dans ceux qui mènent aux étages supérieurs. Rapidement, elle atteignit le couloir réservé aux spectateurs des deuxièmes galeries. Il était désert. Les pauvres gens, au théâtre, ne sont jamais en retard.

Dans son box, une vieille ouvreuse opérait avec méthode le recensement de ses tickets de vestiaire. Agar alla à elle.

— Madame, commença-t-elle.

La vieille releva la tête. Le ton de son interlocutrice était de ceux qui forcent l'attention.

— Madame, il y a une jeune fille en tailleur gris qui occupe la troisième place, à partir du rideau, au premier rang. Il faut que vous alliez lui dire qu'elle vienne tout de suite, que quelqu'un a à lui parler.

Pour la forme, l'ouvreuse essaya une timide défense.

— La représentation est commencée. Au prochain entr'acte...

— Tout de suite, dit impérieusement Agar.

Seule pour quelques secondes, elle s'appuya à la muraille peinte en rouge. A l'ouverture de la travée par laquelle la vieille venait de pénétrer dans la salle, elle voyait le dos du garde républicain de service, appliqué à ne pas perdre une seule réplique du premier acte. Par

moments, nasillardes, comme du fond d'un gramophone, les voix des acteurs parvenaient jusqu'à elle. Puis elle n'entendit plus rien, ne vit plus rien, sauf, devant elle, Guitelé.

— Agar, répétait la petite fille en joignant les mains, Agar.

— Viens par ici, dit brusquement Agar.

Et elle l'entraîna vers un endroit où le couloir, s'incurvant, les laissait toutes deux absolument seules. Alors, en silence, elles se regardèrent.

— Agar, dit de nouveau Guitelé.

Et elle eut un geste pour l'étreindre. Mais Agar, se dérobant, mit ses mains sur les épaules de la jeune fille, comme pour mieux la regarder. Guitelé était restée la même, avec, peut-être, plus de souplesse et plus de force. Ses yeux brillaient, d'un feu plus sombre, au milieu de cernes profonds, agrandis sans doute par les fatigues du voyage et les émotions de l'arrivée.

— Comment es-tu là? demanda enfin Agar.

— Je suis venue te chercher, dit la jeune fille, baissant la tête.

— Je ne te demande pas pourquoi tu es venue. Je te demande comment. Comment as-tu pu faire pour me trouver? Personne ici ne connaît mon véritable nom.

— Si, quelqu'un, dit Guitelé.

— Ah ! je comprends, fit la danseuse : M. Carcassonne.

— J'avais promis, murmura l'enfant, de ne pas te dire que c'était lui. Mais il devait bien se douter que tu devinerais.

— Comment as-tu eu l'idée d'aller trouver M. Carcassonne?

— Pouvais-je faire autrement? Je ne connaissais personne. Je suis arrivée ce matin. Tout de suite, je suis allée chez le Baron. Il était à peine neuf heures. On ne m'a pas reçue. Je suis revenue, puis revenue encore. A la troisième fois, j'ai vu M. Carcassonne. Il est bon. Il a eu pitié de ma peine, de ma détresse.

— Alors, il t'a donné mon adresse et mon autre nom.

— Il me les a donnés, mais après bien des hésitations, je t'assure. C'était vers six heures. Je suis partie à pied. Je me suis égarée dans cette ville. Il était plus de sept heures quand je suis arrivée à cette belle maison. C'est donc là que tu habites, Agar?

— Oui. Alors, qu'as-tu fait?

— J'ai demandé Mlle Jessica, comme m'avait bien recommandé de le faire M. Carcassonne. Une dame m'a dit que tu venais juste de sortir, que tu dînais dehors et qu'ensuite tu devais passer la soirée au théâtre, à la Comédie-Française. D'abord, je ne l'ai pas

cru. Je pensais qu'elle disait cela pour me mettre à la porte. Mais j'ai pris une voiture. Je suis venue à la Comédie-Française. Quand j'ai vu le titre de la pièce qu'on jouait, j'ai senti que c'était vrai, que tu étais ici.

— Que t'a dit encore sur moi M. Carcassonne?

— Il ne m'a pas dit autre chose, je te le jure. Mon Dieu! Mon Dieu!...

— Quoi?

— Que tu es belle, Agar! C'est seulement maintenant que je m'en aperçois. Moi qui te trouvais déjà si belle, au Puits de Jacob. Mais maintenant!...

— Chut! dit Agar, lui serrant la main avec force.

Le garde républicain, par acquit de conscience, abandonnant un instant les délices du spectacle, venait d'apparaître dans le couloir. Il passa auprès d'elles, regarda non sans quelque étonnement cette chose imprévue, une femme en manteau de zibeline s'entretenant avec une cliente des deuxièmes galeries, hocha la tête, et reprit sa place dans la salle, les laissant de nouveau seules.

— Agar, dit timidement Guitelé, tes bagues, est-ce qu'elles sont vraies?

— Tais-toi, fit la jeune femme précipitamment. Le Puits de Jacob, disais-tu?

— Eh bien?

— Dis moi ce qui se passe, au Puits de Jacob.

Guitelé eut un sourire navrant.

— Ce qui s'y passe? Je pense que tu t'en doutes, puisque je suis venue te chercher.

— Personne, donc, dit Agar d'une voix entrecoupée, personne, depuis mon départ, n'est venu à votre aide.

— Si, on est venu à notre aide. On nous a envoyé de l'argent, beaucoup plus d'argent même que nous n'aurions jamais pu l'espérer.

— Alors?

— Alors, il s'est produit une chose bizarre. Plus nous recevions d'argent, plus les choses paraissaient aller mal. Une œuvre comme la nôtre, il semble qu'il faille quelque chose de plus que de l'argent pour la faire vivre.

— Quoi?

— Je ne sais pas. Quelque chose comme la joie, la confiance, par exemple. Quelque chose comme ce que le plus sceptique ressentait quand tu étais encore parmi nous.

— Cette chose-là, ne l'avez-vous donc plus? Mlle Weill?

— Mlle Weill? dit la petite avec son sourire douloureux, Mlle Weill a quitté le Puits de Jacob.

— Mlle Weill n'est plus au Puits de Jacob!

— C'est la seule qui en soit partie contre son gré. Elle est à la maison de santé de Bethléem.

— A la maison de santé de Bethléem? Elle est donc devenue folle?

— Oui, dit Guitelé.

— Folle, folle, répétait Agar.

— Elle n'avait déjà plus, tu te rappelles, toute sa tête quand tu t'en es allée. Depuis, le mal n'a fait que s'aggraver. Il a fallu se décider à prendre cette mesure. De temps en temps, on a de ses nouvelles. Oh! sa folie n'est pas une folie furieuse. Mais Ida Jokaï, qui la soigne, dit qu'il est trop tard, qu'elle ne guérira jamais.

— Ida Jokaï? Comment peut-elle la soigner là-bas, à Bethleem?

— Parce qu'Ida Joakï, elle aussi, a quitté la colonie. On lui a offert, à plusieurs reprises, de très belles situations. On manque de médecins en Palestine. Elle a commencé par refuser. Mais on ne peut exiger des gens un dévouement indéfini. A la fin, devant une offre plus brillante que les autres, elle s'est laissé tenter. Elle est partie.

Elles restèrent un instant muettes. Guitelé avait baissé les yeux. Elle ne voyait pas deux lourdes larmes qui coulaient lentement sur les joues d'Agar.

— Et... lui? put-elle murmurer enfin.

Guitelé eut un geste vague.

— Lui? Il vit toujours. C'est tout ce que je puis t'en dire.

— Il vit toujours!

— On peut croire que c'est un miracle. Lorsque tu n'es pas revenue et que Mlle Weill a perdu la raison, nous avons tous bien cru que nous ne le conserverions plus longtemps parmi nous. Mais il y a chez lui une énergie qui nous dépasse, que nous n'arrivons pas à comprendre. Tu te souviens de l'état dans lequel il était quand tu es partie. Tu imagines ce qu'il a pu devenir quand on n'a plus eu de tes nouvelles. Il a lutté, pourtant, il a vécu. Il vit encore. Par quel prodige, c'est cela qui est incompréhensible. Mais il est devenu presque aveugle. Il passe souvent des journées entières sans prononcer une parole. Sa barbe, ses cheveux sont blancs.

— Et, demanda encore Agar, est-ce que, quelquefois, il lui arrive de parler de moi?

— Jamais, dit la jeune fille.

A intervalles de plus en plus rapprochés, le crépitement des applaudissements parvenait jusqu'à elles. Agar avait séché ses larmes. C'était maintenant d'une voix sèche, saccadée, qu'elle questionnait :

— Combien y a-t-il actuellement de colons, au Puits de Jacob?

— Une trentaine.

— Une trentaine! Comment cela?

— De ceux qui y étaient de ton temps, deux sont morts. Les autres sont partis.

— On n'en a donc pas envoyé d'autres?

— Il en arrive de moins en moins en Palestine et tous ceux qui viennent, on dirait qu'ils sont prévenus dès leur débarquement. Ils font leur possible pour ne pas être affectés au Puits de Jacob.

— Dis-moi : et toi, comment as-tu osé venir à Paris?

— J'ai compris qu'il le fallait. Et puis, j'ai pensé que toi, tu y étais bien venue.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Comment as-tu pu arranger ton voyage, te procurer de l'argent? As-tu prévenu quelqu'un?

— Je n'ai prévenu personne. J'ai laissé seulement une lettre où je promettais qu'avant un mois je serais de retour.

— Alors, l'argent? Tu en avais?

— Depuis longtemps, j'avais l'idée de venir, d'essayer de te retrouver. Quand Mlle Weill est partie pour l'hôpital, elle m'a donné sa montre en or, avec deux ou trois petits bijoux. Je les ai vendus. J'avais aussi quelques économies. J'ai pu ainsi payer le voyage, le voyage d'aller.

Je n'ai plus rien pour le retour, mais qu'importe, parce que revenir sans toi, vois-tu, maintenant, je sens que ce serait au-dessus de mes forces. Quand je suis partie pour Paris, j'étais d'ailleurs certaine que si je te retrouvais, je te ramènerais. Maintenant, c'est autre chose. Je commence à comprendre que ce n'est pas d'aller à Paris qui est le plus difficile. Le plus difficile...

Agar la regardait avec des yeux éperdus, comme pour la supplier de ne pas terminer sa phrase. Elle l'acheva, cependant.

— Le plus difficile, j'ai compris, c'est d'en repartir.

— D'en repartir? Que veux-tu dire?

Guitelé ne répondit pas. Elle avait saisi la main de la jeune femme. Longuement, elle lui caressait le bras.

— Agar, murmurait-elle, d'une voix extasiée, comme tu es belle, mon Dieu.

La danseuse fit un geste pour se dégager. Son manteau glissa d'une de ses épaules. Elle apparut, demi-nue, dans sa splendide robe de nacre et d'or.

Guitelé poussa une exclamation sourde.

— Mon Dieu, mon Dieu! Ce collier! cette robe! que tu es belle et comme tu dois être heureuse, Agar!

— Ne regarde pas ces choses! dit brutalement Agar.

En même temps, d'un mouvement brusque, elle ramenait son manteau sur elle, comme pour dérober à la vue de la petite fille ses trésors et sa nudité.

De toutes les portes, au même instant, la cohue des spectateurs des galeries surgit en foule bourdonnante. Le premier acte venait de se terminer.

Agar s'était penchée vers Guitelé.

— Ecoute-moi, lui dit-elle à voix basse, écoute-moi bien. Tu vas commencer par aller prendre tout de suite au vestiaire ton manteau, ton chapeau. Et puis...

Tout en parlant, elle la conduisait vers une fenêtre. De là, on apercevait la place du Théâtre Français, toute luisante sous la pluie et illuminée de réverbères qui se reflétaient sur l'asphalte trempé.

— Tu vois là, à gauche, presque au milieu de la place, ce terre-plein, où il y a une horloge. Descends tout de suite et attends-moi là. D'ici dix minutes, je serai allée te rejoindre.

Elle-même, elle descendit rapidement les trois étages. En chemin, elle s'arrêta devant une glace et procéda à un bref remaquillage de ses paupières, de ses joues. Ce fut sans

doute en cette minute qu'elle eut à remporter sur elle la plus dure victoire de toute sa vie.

Dans la baignoire, elle ne retrouva que Jacques Rigaud et le duc de Biesvres. Ils poussèrent des exclamations de soulagement en l'apercevant.

— Enfin ! Comment cela va-t-il ? Tu peux dire que tu nous en as donné, de l'inquiétude.

— N'avez-vous pas rencontré nos amis ? demanda M. de Biesvres. Ils sont à votre recherche, complètement affolés. M. Guilloré est parti d'un côté, Lucie Gladys d'un autre. Paul Elzéar, qui vient d'arriver, s'est mis de la partie.

— Qu'y a-t-il eu? Etes-vous tout à fait bien, maintenant? questionna avec angoisse le malheureux M. Guilloré qui survenait.

— Je vous remercie tous, dit-elle, et je m'excuse d'avoir été un tel trouble-fête. Je me sens en effet beaucoup mieux que tout à l'heure. Mais je crois qu'il serait imprudent, après cette alerte, de vous accompagner là-bas. Demain, ce sera fini. Croyez que je suis navrée!... Dites surtout à Reine Avril combien je regrette...

— Je rentre avec vous, fit aussitôt M. Guilloré.

— Voilà une partie fichue, maugréa Jacques Rigaud.

— Pas le moins du monde, répliqua Agar.

Vous, cher ami, dit-elle, s'adressant à M. Guilloré sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, je veux, vous m'entendez, je veux absolument que vous me laissiez pour ce soir à mon triste sort. C'est entendu, n'est-ce pas? au revoir, tous.

— Au moins, permettez-moi de vous raccompagner jusqu'à la maison.

— Même pas cela, dit-elle, dans un énervement qui ne faisait que croître.

M. de Biesvres, qui ne perdait pas un détail des expressions qui se succédaient sur le visage d'Agar, toucha l'épaule de M. Guilloré.

— Il vaut mieux que vous n'insistiez pas, murmura-t-il.

Ayant pris congé d'eux, et, cette fois, se croyant libre, elle poussa un soupir de soulagement. Le plus difficile lui restait pourtant à faire : comme elle pénétrait dans le vestibule du bas, sur lequel s'ouvrent les portes de sortie, elle se heurta à Paul Elzéar.

— Enfin, on vous trouve! dit-il, sur un ton de froideur qui allait mal avec l'anxiété dont témoignait son visage.

La danseuse s'était arrêtée net. Sa pâleur épouvanta Elzéar.

— Jessica! Vraiment, qu'avez-vous?

Au prix d'un grand effort, elle parvint à sourire.

— Excusez-moi. Vous voyez, je ne suis pas très bien. Il faut que je rentre.

— Chez vous? Vous n'irez pas chez Reine Avril?

— Ce n'est pas possible.

— Allons, bon. Et moi qui n'y allais que pour vous.

C'était la première fois, depuis le contrat intervenu entre Agar et M. Guilloré, et à la suite duquel le journaliste était resté deux mois sans consentir même à la revoir, c'était la première fois qu'il lui adressait la parole avec cette émotion et cette douceur.

— Il faut aller chez Reine, dit Agar faiblement, promettez-le moi. Je ne veux pas être cause que...

— J'irai, dit-il, j'irai, mais à une condition, c'est que je vais commencer par vous raccompagner chez vous. Je ne veux pas vous voir rentrer seule, dans un tel état. Et puis, cela ne peut plus durer. Il faut que je vous parle. J'ai tant de choses à vous dire, Jessica.

— Non, non, fit-elle avec terreur, laissez-moi, rejoignez les autres! Seule, il faut que je sois seule.

Il insistait encore. Alors, dans un cri qui le cloua sur place, elle lui lança, éperdue :

— Vous ne voyez donc pas que je vous en supplie.

Guitelé l'attendait à l'endroit indiqué. Elles montèrent dans un taxi qui, en moins d'un quart d'heure, les déposa devant l'hôtel de la Muette.

Agar sonna. Sa femme de chambre vint ouvrir.

— Madame! fit-elle, reculant, étonnée, en apercevant sa maîtresse.

— Ce n'est rien, Jenny. Je me suis sentie un peu fatiguée. J'ai dû quitter le théâtre. Dans un moment, je vous appellerai. D'ici là, laissez-nous.

Elle conduisit Guitelé dans sa chambre, la fit asseoir. Ayant retiré son manteau, elle se mit à marcher fébrilement à travers la pièce. Enfin, s'étant assise devant un secrétaire, elle commença à écrire une lettre. Guitelé voyait courir sur le papier cette main tremblante. Agar cacheta l'enveloppe, écrivit l'adresse, sonna. Jenny parut.

— Demain matin, dès que vous serez levée, vous irez porter cette lettre : *M. Paul Elzéar, 31, rue Vivienne.* C'est tout. Bonsoir, Jenny. Je n'ai plus besoin de rien. Ah! si l'on téléphone pour prendre de mes nouvelles, vous répondrez que je suis rentrée et que je vais mieux.

La pluie, ruisselant toute la nuit, avait transformé en étangs les prairies qui environnaient la petite montagne boisée sur laquelle était bâtie la villa offerte par M. Dombideau à Reine Avril. Il pleuvait toujours lorsque, le lendemain, vers huit heures, une des automobiles garées dans un des hangars attenant à la villa vint se ranger devant le perron. C'était l'automobile du duc de Biesvres.

Quelques minutes plus tard, il parut, en compagnie de Paul Elzéar. Avant de monter dans l'auto, ils eurent simultanément le même geste pour relever le collet de leur pelisse.

— Joli temps, dit M. de Biesvres.

— J'ai des scrupules à vous obliger à partir de si bonne heure, fit Paul Elzéar.

— N'est-ce pas moi qui vous l'ai offert moi-même, riposta le vieillard.

Dans un feu d'artifice de boue, l'automobile venait de démarrer.

— Pas trop vite, Etienne, dit M. de Biesvres en se penchant vers le chauffeur. N'allez pas nous déposer au fond de quelque ravin. N'oubliez pas que nous sommes en habit, mon ami.

... Vers trois heures du matin, comme le souper tirait à sa fin, alors que l'entrain, qui n'avait jamais été très soutenu, languissait encore davantage, Paul Elzéar avait manifesté

discrètement l'intention de se faire raccompagner en auto à Melun pour y prendre un des premiers trains à destination de Paris. Il alléguait l'obligation où il se trouvait, rédacteur d'un des plus importants journaux du soir, d'avoir écrit et remis sa chronique avant midi. Tout le monde avait protesté. Le journaliste avait cédé, sur la promesse que lui avait faite le duc de Biesvres de repartir avec lui au début de la matinée. Les invités dormaient encore dans les belles chambres préparées avec amour par Reine Avril, lorsque l'automobile de M. de Biesvres franchit la grille de la villa et s'engagea sur la route de Paris. Elle filait maintenant à travers des clairières inondées, entre les murailles noires et brunes des bois dépouillés par l'hiver.

Les deux hommes se taisaient, en proie à cette humeur maussade, à ce vague remords consécutif aux nuits trop joyeuses.

— Drôle de soirée, finit cependant par murmurer M. de Biesvres.

— C'était prévu, ricana âprement Paul Elzéar.

— Qu'est-ce qui était prévu?

— Mais qu'on se raserait, parbleu. C'est toujours ainsi lorsqu'on a décidé qu'on s'amuserait comme des fous.

— Reine Avril a fait ce qu'elle a pu.

— Oh! ce n'est pas sa faute.

— Evidemment. Peut-être que s'il y avait eu Jessica... A propos, est-ce qu'on a pu obtenir de ses nouvelles?

— Comment le saurais-je?

— M. Guilloré, dit M. de Biesvres, lui a téléphoné dès son arrivée ici. On n'a pas répondu. C'est donc que tout allait bien, là-bas.

Paul Elzéar ne cherchait visiblement qu'un prétexte à faire éclater sa mauvaise humeur.

— Ce Guilloré est stupide, dit-il, et commun comme un pain d'orge.

— Pas plus stupide, pas plus commun que M. Dombideau, dit doucement M. de Biesvres. En outre, c'est un bien brave homme.

Elzéar préféra détourner la conversation.

— Tiens, fit-il. Nous sommes arrêtés. Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est le passage à niveau de la ligne de chemin de fer, dit le vieillard.

Ils se renfermèrent dans leurs pensées. Cinq, dix minutes environ s'écoulèrent. L'automobile ne repartait pas. La barrière du passage était toujours fermée.

— Eh bien! fit Elzéar, s'impatientant. On aurait eu dix fois le temps de passer. Qu'est-ce que c'est?

La pluie s'était arrêtée. M. de Biesvres, abaissant les glaces de l'automobile, appela le

chauffeur qui était descendu et causait avec le garde-barrière.

— Qu'y a-t-il, Etienne?

— C'est un éboulement sur la voie, Monsieur le Duc, à cause du mauvais temps, tout près d'ici. Alors les trains sont obligés de ralentir.

— Nous avions le temps de franchir la voie.

— C'est ce que j'ai dit. Mais le garde ne veut pas. Le rapide de Marseille, celui qui quitte Paris à huit heures, va passer d'une minute à l'autre.

— Justement, le voici, dit le garde.

Au-dessus des bois à travers lesquels courait la voie, un panache de fumée s'avançait. Soudain, soufflant et crachant sa vapeur blanche, la locomotive apparut. Lentement, le chapelet des wagons défila devant l'automobile, à trois mètres à peine de son capot. Dans le wagon-restaurant, des voyageurs étaient en train de prendre leur premier déjeuner, sous les petits abat-jours roses.

— Les veinards! murmura Paul Elzéar, ils vont vers le ciel bleu, le soleil, vers le plus beau pays du monde. Et nous, dire que nous allons rentrer dans cette gadoue! Ah! si...

— Eh bien? Qu'avez-vous? demanda en tressaillant M. de Biesvres.

Interrompant sa phrase, le journaliste s'était dressé. Machinalement, il avait saisi la poignée

de la portière comme pour l'ouvrir, comme s'il allait bondir hors de l'automobile.

— Regardez, regardez.

Il désignait au vieillard le dernier wagon qui, lentement, plus lentement, semblait-il, que les autres, passait devant eux.

— Quoi?

C'était fini. Maintenant, on ne voyait plus, à l'arrière du fourgon de queue, que le fanal rouge, allumé à cause du brouillard, et que la distance, de plus en plus, rétrécissait.

— Qu'y avait-il?

— Vous n'avez donc pas vu! Dans le dernier wagon. Contre la vitre d'un compartiment. Je l'ai reconnue, j'en suis sûr. C'était elle!...

— Qui, elle?

— Jessica!

M. de Biesvres haussa les épaules et dit avec un sourire de commisération triste :

— Jessica, dans le train de Marseille! Que voulez-vous diable qu'elle y fasse! Vous finirez par la voir partout, mon pauvre ami.

FIN

IMPRIMERIE RAMLOT & Cie
52, Avenue du Maine, 52
PARIS

OUVRAGES DE PIERRE BENOIT

DIADUMÈNE
POÈMES
3 fr. 75

L'ATLANTIDE
ROMAN
7 fr. 50

POUR DON CARLOS
ROMAN
7 fr. 50

LES SUPPLIANTES
POÈMES
7 fr. 50

LE LAC SALÉ
ROMAN
7 fr. 50

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS
ROMAN
7 fr. 50

L'OUBLIÉ
ROMAN
3 fr. 75

Mlle DE LA FERTÉ
ROMAN
7 fr. 50

LA CHATELAINE DU LIBAN
ROMAN
7 fr. 50

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, Rue Huyghens, 22 — PARIS

ETABL. BUSSON, Imprimeurs, 23, r. Turgot, Paris (9e). Tél. : Trudaine 61-79